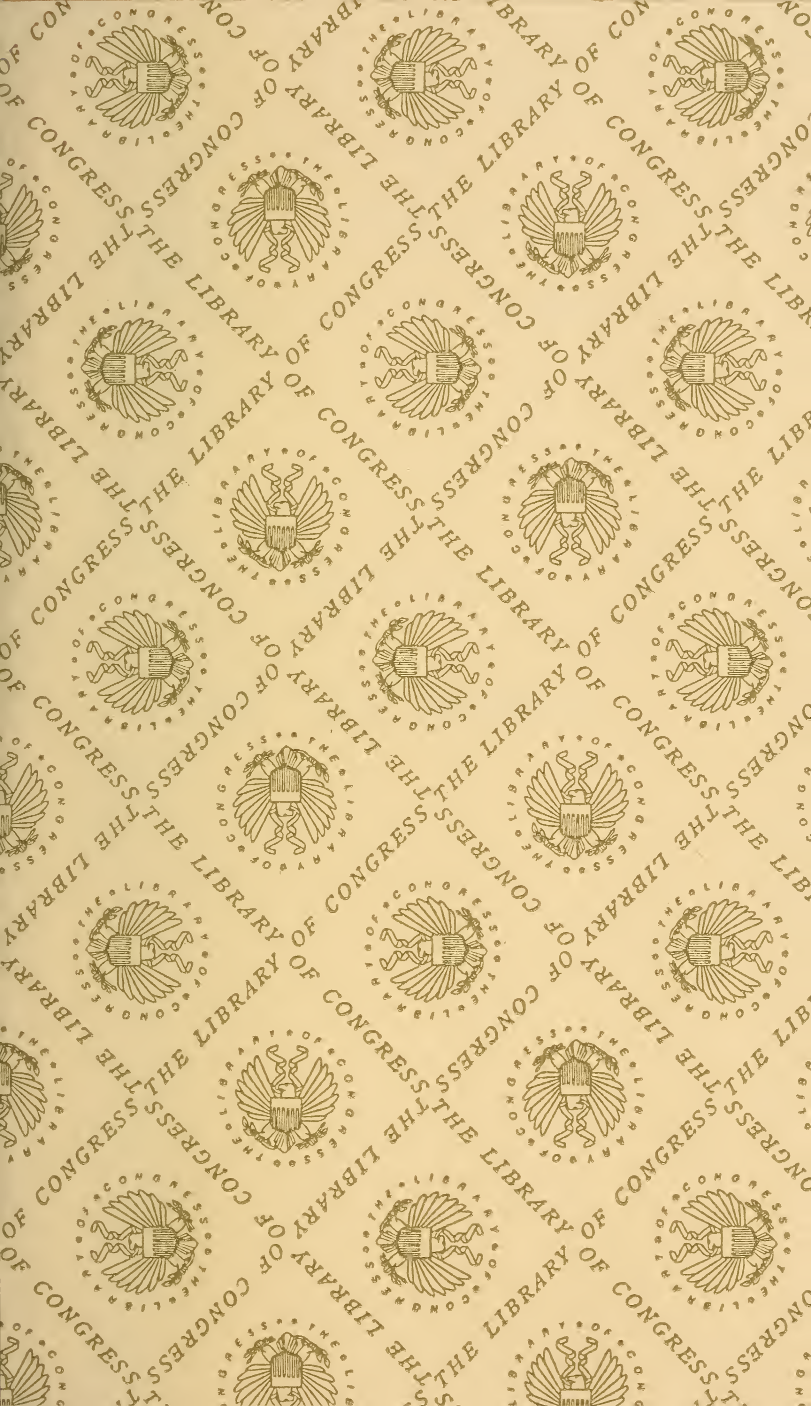

THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

Edmond Feyer professeur
de Langue française
à
son Elève Mlle Joanna Evenfield
souvenir des soir.
Princeton le 23 Septe 1868.

ŒUVRES

DE GILBERT

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

ŒUVRES

DE

GILBERT

PRÉCÉDEES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE

PAR

CHARLES NODIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

NOTICE HISTORIQUE

NICOLAS-JOSEPH-LAURENT GILBERT naquit en 1751 à Fontenoy-le-Château, près de Remiremont en Lorraine, d'une famille pauvre, qui eut le malheur de regarder l'éducation littéraire comme une ressource pour un enfant qui n'en avait point d'autre. Ses parents pouvaient faire de leur fils un ouvrier qui vivrait paisible encore du travail de ses mains, et qui jouirait d'une douce obscurité à l'abri de la haine et de l'envie; ils eurent le tort, chèrement expié, de l'exposer à l'infortune et aux horreurs d'une mort prématurée à laquelle il ne manqua aucune espèce d'angoisses. Non contents de lui avoir procuré le premier enseignement dans les écoles qui étaient à leur

portée, ils épuisèrent leurs derniers moyens pour l'envoyer terminer ses études au célèbre collége de l'Arc, dans la ville de Dôle. Il y a peu d'années que le professeur qui avait enseigné à Gilbert les règles de la versification française, et qui n'existe plus maintenant, se flattait d'avoir fait des poëtes de tous ses écoliers, un certain Gilbert *excepté*. Ce Gilbert était précisément le grand satirique de notre siècle, que des inégalités, des fautes de goût, des incorrections, des bizarreries, des taches trop nombreuses enfin, n'empêcheraient pas d'être cité parmi les premiers poëtes de son temps, et peut-être avant eux, si, au lieu d'avoir eu les philosophes pour adversaires, il les avait eus pour amis. Il était fort maladroit de s'attaquer aux hommes qui font les réputations en France depuis que l'esprit de sophisme a usurpé les droits et l'empire de la morale, et c'est ce qui arriva à Gilbert, soit qu'un mouvement de dépit ou un simple caprice ait déterminé son choix; soit, comme j'aime mieux à le croire, qu'il ait généreusement sacrifié les intérêts de sa fortune à ceux de sa conscience. Il faut savoir quelque

gré de ce genre d'abnégation aux hommes doués d'un certain talent, qui ont préféré le dédain, la proscription, la misère, pour l'amour de la vérité, à la faveur d'un parti qui mène à tout et qui entoure ses créatures les plus méprisables d'autant de renommée qu'il leur plaît d'en exiger; d'un parti qu'on n'a jamais attaqué impunément, qu'on n'a jamais servi inutilement, et qui aujourd'hui, comme alors, est maître de flétrir la vie, de paralyser le génie d'un homme de bien, et d'élever aux nues la réputation d'un libelliste, dont tout le mérite consiste dans un dévouement servile aux principes de la secte.

On assure que Gilbert arriva à Paris sans autre ressource que les vers dont se compose son *Début poétique*[1]. Lui seul, du moins dans la confiance d'une jeunesse inexpérimentée, put regarder comme une ressource auxiliaire je ne sais quelle recommandation qui lui avait été donnée pour d'Alembert. Cette erreur ne dura pas longtemps : il trouva dans les apôtres de la nouvelle philosophie des âmes

1. 1771, in-8°, et 1772, même format, augmenté d'un chant d'*Abel* e d'autres ouvrages.

ches, froides, inexorables, qui usaient leur philanthropie d'apparat en brochures sentimentales, et qui n'en gardaient rien pour soulager en secret le malheur : école d'hypocrisie et de mensonge, qui n'attestait l'humanité que pour séduire la confiance, qui n'a fondé que des ruines, et qui n'a pas laissé, pour compensation de tout le mal qu'elle a produit, la trace d'une action honnête. Rebuté par les superbes protecteurs qu'on lui avait promis, Gilbert chercha un appui plus sûr dans ses propres talents; mais il ne savait pas que le talent lui-même était inutile quand il ne portait pas le sceau des philosophes, et qu'il n'avait pas reçu de ces tyrans de la littérature une sorte d'émancipation. Son ode *sur le Jugement dernier,* ouvrage très inégal sans doute, mais que personne à l'Académie française n'aurait été alors capable de faire, ne fut pas même admise au concours. Cette disgrâce eut pour Gilbert l'avantage peut-être funeste de lui révéler son véritable talent. Déjà le dégoût, la lassitude, la douleur lui avaient inspiré une première satire : c'était une plainte faible, dénuée de vigueur et de coloris. L'indignation dicta la seconde, et l'in-

dignation fait les bons vers. Mais cette peinture énergique du *Dix-huitième siècle,* qui donna aux bons esprits la mesure du talent de Gilbert, n'était pas propre à le réconcilier avec les philosophes. On sait qu'ils se sont toujours empressés de faire cause commune avec ce siècle dépravé, chaque fois qu'il a été attaqué dans son esprit et dans ses mœurs. C'est une chose assez facile à comprendre : la corruption de la morale publique, le désordre, la confusion des idées, la décadence rapide des institutions, étaient en grande partie leur ouvrage, et ils avaient un certain intérêt à le défendre. Dès ce moment, Gilbert ne put rien produire qui ne fût frappé d'avance de leur réprobation ; et comme l'opinion était dirigée par eux d'un bout à l'autre de la France, comme ils la gouvernaient, surtout dans les palais des grands dont ils étaient à la fois les instituteurs et les parasites (car personne n'ignore que les systèmes destructeurs de la société, dont nous voyons aujourd'hui les effets, durent leurs premiers progrès à la classe même qui avait le plus de motifs apparents de les combattre), le poëte, repoussé de toutes les

avenues de la fortune, resta sans protection, sans secours et bientôt sans asile, au moins s'il faut les en croire. Le seul archevêque de Paris obtint pour lui une pension modique, que ces philosophes, si bien pensionnés, qualifièrent d'*aumône,* et dont il ne jouit que peu de temps avant de succomber à une affection mélancolique, naturelle ou accidentelle, qui avait pris le caractère de la folie, et qui fournit un nouveau texte à leurs injures et à leurs mépris.

On ne saurait croire combien ces philanthropes encyclopédiques, qui ont laissé tant de successeurs, avaient d'horreur pour la misère; avec quelle superbe insolence ils expriment leur dégoût quand il s'agit d'un infortuné, d'un malade, d'un fou qui est abandonné de sa famille ou qui n'en a plus. Il faut lire, pour en juger, une lettre de celui d'entre eux qui mérite le plus d'égards puisqu'il s'est repenti; de Laharpe, qui n'est pas plus excusable dans cette occasion que dans bien d'autres, mais qui, sur la fin de sa vie, s'est rendu digne d'être plaint: « Le « malheureux Gilbert vient de mourir fou, » dit-il

avec ce ton de pitié supérieure qui annonce un orgueil si cruel; « il avait déjà de la disposition à cette « maladie, comme on le voyait à ces yeux hagards « et troublés. *L'habitude du vin n'avait pas dû con-« tribuer à raffermir sa raison ;* et enfin une chute « qu'il fit, il y a quelques mois, dérangea entièrement « sa tête. Dans les derniers jours de sa vie, il donna « les plus étranges marques d'aliénation d'esprit. « Il s'était logé à Charenton, dans le voisinage de la « maison de campagne de l'archevêque; car, en sa « qualité d'*apôtre de la religion,* il se croyait obligé « de faire sa cour au prélat, qui l'avait en effet re-« commandé à M. de Vergennes, et avait obtenu « pour lui une des pensions que le ministre des « affaires étrangères peut prendre sur le privilége « qu'il accorde aux papiers politiques. Il était allé « chez l'archevêque, qui ne le reçut pas avec toute « la distinction qu'il en attendait, et qui le fit man-« ger avec ses secrétaires et ses valets de chambre. « Gilbert, déjà mal disposé, fut tellement aigri « de cette réception, qu'il rentra chez lui la tête « absolument tournée. La fièvre le prit pendant la

« nuit, et, le matin, il alla en chemise et en redin-
« gote demander les sacrements au curé de Cha-
« renton, qui l'exhorta vainement à rentrer chez
« lui. Il courut de là chez l'archevêque; et la plu-
« part des gens de la maison n'étant pas encore
« levés, il parvint jusqu'à la chambre de ce prélat,
« se roula par terre comme un possédé, en criant
« qu'on lui donnât les sacrements; qu'il allait mou-
« rir, et que les philosophes avaient gagné le curé
« de Charenton pour lui faire refuser les sacrements.
« L'archevêque, effrayé de ses cris et de ses con-
« vulsions, le fit porter à l'Hôtel-Dieu, dans la salle
« où l'on traite les fous. Là sa folie ne fit qu'aug-
« menter : il faisait sa confession à haute voix; et
« comme un autre fou avait la manie de crier les
« arrêts du parlement, Gilbert criait de son côté
« que c'était lui qu'on allait pendre. Dans un de
« ces accès, il avala la clef de sa cassette qui lui
« resta dans l'œsophage. Il mourut vingt-quatre
« heures après, ne pouvant pas être secouru, et
« s'accusant toujours lui-même, *sans qu'il en faille*
« *pourtant rien conclure contre lui, car le cri de la*

« *folie n'est pas toujours celui de la conscience*[1]. »

Quelle horrible perfidie! quelle insidieuse noirceur dans toutes ces insinuations! Remarquez que c'était à un étranger, à un homme qui ne pouvait vérifier le fait, qu'on écrivait que Gilbert, qui ne buvait pas de vin, avait dérangé sa raison par l'excès du vin; que c'était à lui qu'on laissait croire, avec une restriction douce digne de Tartufe lui-même, que ce malheureux Gilbert pourrait bien avoir commis quelque grand crime, et qu'on relevait la possibilité de ces infamies en terminant cette abominable lettre par un jugement littéraire qui a une certaine apparence d'impartialité. Le sang bout, le cœur se soulève à cette lecture; et le transport de l'indignation fait à peine place à la pitié, quand on se rappelle que l'implacable inimitié de Laharpe avait au moins un motif assez légitime :

C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.

1. *Correspondance littéraire,* t. III, p. 166.

Il importe assez peu de savoir si la démence de Gilbert fut le résultat d'un accident, d'une chute de cheval qui nécessita l'opération du trépan, ou si elle fut occasionnée par le désespoir. A dire la vérité, je ne vois aucune avantage, pour la mémoire de Gilbert, à adopter la première de ces versions; et la folie d'un pauvre jeune homme, accablé par la persécution, dont les organes cèdent au sentiment de son malheur, n'a rien qui révolte ma délicatesse. C'est un honorable lit de mort qu'un grabat de l'Hôtel-Dieu pour l'homme droit qui a refusé de vendre son talent, quand tous les talents étaient à l'enchère. Il serait bien plus mortifiant de trouver un nom honnête parmi les créatures de l'opinion, lorsque l'opinion est perverse et empoisonnée. C'est une espèce de succès très-facile à obtenir, mais qu'il faut abandonner aux intrigants et aux méchants. Ce qu'il y a de certain, c'est que la folie de cet infortuné Gilbert, qui mourut *en donnant les plus étranges marques d'aliénation d'esprit,* produisit toutefois cette *ode imitée de plusieurs psaumes,* dont tous les amis des lettres ont retenu ces admirables stances:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours ! que leur mort soit pleurée !
Qu'un ami leur ferme les yeux !

On peut douter que Laharpe, si sévère à l'égard d'un poëte *mendiant* mort à *l'hôpital* avec l'esprit *aliéné*, eût jamais trouvé une inspiration aussi belle, des sentiments aussi touchants et aussi vrais, un style aussi pur, aussi élégant, aussi antique : ces vers sont bien le *chant du cygne ;* ils annoncent un développement de goût, un perfectionnement de talent, qui fait regretter tout ce que Gilbert pouvait produire, qui présageait, qui promettait des chefs-d'œuvre que la proscription philosophique a étouf-

fés. Ah! que s'il avait mis sa plume aux gages des sophistes et des séditieux qui bouleversaient déjà en espérance leur malheureuse patrie, quel succès l'attendait alors! de quelle renommée son souvenir serait entouré! Que dis-je? il vivrait! l'Académie allait s'ouvrir. La révolution naissante accueillait avec plaisir le tribut d'ouvrages obscènes ou impies qu'il aurait préparés pour elle, et son triomphe scandaleux, consacré par le temps, serait maintenant encore un titre à la faveur de ce parti qui est devenu une puissance.

Je ne crois pas devoir ajouter à ces considérations générales sur la vie de Gilbert une notice détaillée de ses ouvrages; on les trouve rangés selon l'ordre le plus convenable dans cette nouvelle édition.

Ch. Nodier.

PRÉFACE

Rien ne décourage plus les jeunes poëtes que la vue de l'avilissement où est tombée aujourd'hui la poésie. Le jargon de M. La Béquille a pris parmi nous la place du langage des dieux: hormis la tragédie, on ne lit plus d'ouvrages en vers. A peine daigne-t-on encore jeter quelquefois les yeux sur les merveilles des Despréaux et des Rousseau. Heureux Voltaire d'être né avec un génie si éclatant! Pour attirer sur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre public, il lui fallait avoir composé *la Henriade*, *Alzire*, *Brutus*, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Qu'on s'étonne encore qu'il ne s'élève personne pour s'asseoir sur le trône de ce fameux poëte! Ce n'est point en avilissant l'art militaire que vous ferez naître de grands guerriers. L'homme ne s'efforce à exceller dans un art qu'en proportion de la considération qui y est attachée. Il en est des sciences comme des vertus. Pourquoi voyez-vous rarement une comédienne vestale? C'est que vous les croyez toutes Laïs.

Mais, dira-t-on, si la poésie est avilie, si les poëtes même sont méprisés, c'est que nous ne voyons plus de bons ouvrages en vers. Oui ; mais vous exigez qu'un poëte débute par un *Œdipe ;* vous ne donnez point au génie le temps de se développer, de s'élever insensiblement, et d'aller en son vol toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous soupçonnez qu'il ne se signalera jamais; vous l'anéantissez. Corneille fut un grand poëte ; parut-il au grand jour *Rodogune* ou *Cinna* à la main? Jamais, jamais il n'eût enfanté ces deux prodiges, si, vivant dans notre siècle, il se fût ouvert la carrière des lettres par *Clitandre.* Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers sa source, ne roule point d'abord des eaux profondes et majestueuses. Le soleil naissant est faible et peu radieux. L'aigle, avant de s'élever aux nues, rase longtemps la surface de la terre. Et vous voulez que le poëte seul soit à son aurore ce qu'il doit être à son midi !

J'ose espérer que le public aura quelque indulgence pour mon extrême jeunesse ; mais je le prie de m'avertir de mes défauts. Je recevrai ses avis avec toute la docilité d'un homme qui veut, en s'efforçant de faire des progrès, mériter ses applaudissements : consolé par cette pensée, que si l'on trouve des fautes à corriger dans mes pièces, c'est une preuve que le tout n'est pas mauvais.

POÉSIES

POÉSIES

LE POËTE MALHEUREUX

Vous que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De succès en succès promener vos désirs,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs :
Malheureux... Ce mot seul déjà vous importune!
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins!
Rassurez-vous, cruels; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur?
La gloire; mais la gloire est rebelle au malheur,
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.

Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère,
Enrichit l'avenir de ses travaux présents;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et tranquille s'endort entre les bras du Temps.
La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et, chargé de revers,
Il se voit sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme avant de le connaître.

Saison de l'ignorance, ô printemps de mes jours!
Faut-il que, tourmenté par un instinct perfide,
J'aie, à force de soins, précipité ton cours,
Trop lent pour mes désirs, mais déjà si rapide?
Ou faut-il qu'aujourd'hui, sans gloire et malheureux,
Jusqu'à te désirer je rabaisse mes vœux?
Pareil à cet aiglon qui, de son nid tranquille,
Voyant près du soleil son père transporté
Nager avec orgueil dans des flots de clarté,
S'élève, bat les airs de son aile indocile,

Retombe, et, ne pouvant le suivre que des yeux,
En accuse son nid, et, d'un bec furieux,
Le disperse brisé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre sans retraite.

Mais on admire, on aime, on soutient les talents;
C'est en vain qu'on voudrait repousser leurs élans :
Sur ses pâles rivaux renversant la barrière,
Le génie à grands pas marche dans la carrière.
C'est vous qui l'assurez; et moi, que les destins
Ont toujours promené sur la scène du monde
Je dis (et ma jeunesse, en naufrages féconde,
Étudia longtemps les perfides humains,
Apprit où s'arrêtaient les forces du génie) :
« Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or,
« Ou, vendant ses vertus, rare et noble trésor,
« Lève un front couronné de gloire et d'infamie. »

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur!
Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur;
Que je frappais sans titre aux portes de la gloire.

Il en coûte à mon cœur de vous croire méchants;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs;
Je n'en ai point rougi : maître du diadème,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et, honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même.
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor :
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes.
Grand Dieu! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas!
Condé bégaye à peine, il demande des armes,
Et, déjà plein de Mars, respire les combats...
Donnez-moi des pinceaux. — Qu'exiges-tu d'un père?
Mon fils, crois-moi, surmonte un penchant téméraire :
Tu veux chercher la gloire? Eh! ne sais-tu donc pas
Que les plus grands talents y montent avec peine;
Que, noircis par l'envie, accablés par la haine,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras?
Songe au sort de Milton, songe au destin d'Homère :
L'homme ingrat de leur temps a-t-il changé depuis?

Ah! mon fils, je suis pauvre, et tu n'as plus de mère!
Bientôt tu vas me perdre : où seront tes appuis?
Mon fils, crois-moi, mon fils, sors de ton indigence;
Et vers la gloire alors dirige tes travaux :
Au nom de tous les soins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis... — *Donnez-moi des pinceaux.*
Eh bien! vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat; mais en suivant ta folle passion,
Crains ton père, reçois sa malédiction.
Vous pleurez... ah! mon fils, votre père vous aime;
Écoutez. — *Des pinceaux!* Moi, sillonnant les mers,
J'aurais donc, sur la foi du zéphyr infidèle,
Poursuivi la fortune au bout de l'univers,
Et peut-être, pour prix de mon avare zèle,
Enterré sous les flots, en revenant au port,
Et mes jours, et mon nom qui peut vaincre la mort!
Qu'à son gré l'opulence, injuste et vile amante,
Berce sur le damas ce parvenu grossier,
Et laisse le poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ses concerts le sort qui le tourmente :
Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré!
L'homme brille un moment, et la tombe dévore

Les titres fastueux dont on fut décoré,
Nos maux, et ces plaisirs que le vulgaire adore ;
Tout périt sous la faux de la Mort ou du Temps :
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée
Survit à son trépas, et s'accroît par les ans ;
Et loin de les flétrir, la fortune irritée
Ajoute un nouveau lustre aux talents glorieux.

Racine, dieu des vers! Corneille, esprit sublime!
Vous pouvez effrayer un cœur pusillanime;
Peut-être avec dédain vos mânes radieux
Du haut des monts sacrés regardent qui nous sommes ;
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler :
Le ciel, en vous formant, voulut se signaler,
J'y consens ; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

Ainsi je m'abusais. Sans guide, sans secours,
J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avait fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi ; vents, armez votre rage ;
Que, vide d'aliments, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine ;

Et par vous loin du port soit toujours exilé!
Mon asile est partout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abîment sous mes pieds,
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête?
Sa présence m'entoure, et, loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête :
Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avais point alors essuyé de naufrage;
Mon génie abusé croyait à la vertu,
Et, contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissait des maux qui l'avaient combattu.
« Mon sort est d'être grand; il faut qu'il s'accomplisse;
« Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
« Qui de ceux dont la voix éclaira l'univers
« N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
« Un dieu, sans doute un dieu m'a forgé ces malheurs,
« Comme des instruments qui peuvent à ma vue
« Ouvrir du cœur humain les sombres profondeurs,
« Source de vérités, au vulgaire inconnue.
« Rentrez dans le néant, présomptueux rivaux;

« Ainsi que le soleil dans sa lumière immense
« Cache ces astres vains levés en son absence,
« Je vais vous effacer par mes nobles travaux. »
Mon âme (quel orgueil, grand Dieu, l'avait séduite!)
Dévorait des talents le trône révéré,
Et dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déjà me semble écrite.

Prestiges que bientôt je vis s'évanouir!
Doux espoir de l'honneur, trop sublime délire!
Ah! revenez encor, revenez me séduire :
Pour les infortunés, espérer c'est jouir.
Je n'ai donc en travaux épuisé mon enfance
Que pour m'environner d'une affreuse clarté
Qui me montrât l'abîme où je meurs arrêté.
Ne valait-il pas mieux garder mon ignorance?

Trop heureux Philémon, s'il connaît son bonheur!
Fidèle au rang obscur qu'il reçut de ses pères,
Longtemps de sa jeunesse il voit briller la fleur;
Et, cultivant en paix ses champs héréditaires,
Ne craint pas que toujours ses efforts abusés

Laissent tomber son corps privé de nourriture :
La terre au jour marqué lui rend avec usure
Les trésors qu'en ses flancs il avait déposés.
Il n'a point, il est vrai, vu nos cités immondes,
D'où le grand, étonné de ses vastes besoins,
De leurs productions épuise les deux mondes.
Nos sciences, nos arts, étrangers à ses soins,
Ne l'ont point dépouillé de ses mœurs ingénues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne serez connues,
Beautés dont on nourrit les vices sans horreur,
Tandis que les talents, amis de l'innocence,
Méconnus, repoussés dans leur premier essor,
Tombent découragés, et meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor.
Ce protecteur qui marche en semant les promesses,
Même en trompant ses vœux l'abaissa-t-il jamais?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,
Lui vient-il reprocher ses honteuses largesses?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui les verts bosquets ouvrent-ils leurs ombrages?

Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,
Les antres toujours frais, les ruisseaux vagabonds,
Les chants du peuple ailé, ses jeux dans les feuillages,
Le paisible sommeil sur des lits de gazon,
La justice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'eusse aimé cette beauté naïve,
Qui, d'un époux absent pressentant le retour,
Rassemble tous les fruits de son fertile amour,
Dirige des aînés la marche encor tardive,
Et, portant dans ses bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du sentier par où descend leur père!
Elle le voit : grand Dieu! dérobe à ma misère
L'aspect de leurs plaisirs dont mon cœur est jaloux...
N'est-ce donc point assez des tourments que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure!
Le dernier des mortels est plus heureux que moi!
Ah! brisons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périsse un monde injuste; et toi qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile :
C'est le prix de l'intrigue, et je ne puis ramper.

Si pourtant les destins cessaient de me frapper...
Des hommes quelquefois l'injustice se lasse...
Je puis être du moins fameux par mon audace!
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris;
L'intrépide lion dans un piége surpris
S'irrite du danger, et de sa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, et peut enfin, par un dernier effort,
La briser, s'échapper, et, prodiguant la mort
Au peuple de chasseurs qui l'attaque et le brave,
Marcher, roi des forêts qui le virent esclave.
Vain espoir! qu'ai-je dit? hélas! sans de longs jours
Le poëte languit dans la foule commune;
Et s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare de secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire,
Que peut-il lui rester?... Oh pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez prédit... je ne vous croyais pas :
Ce qui peut lui rester? La honte et le trépas.

C'en est donc fait : déjà la perfide espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;

A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu. Voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabreux,
Tombe sous son fardeau ; longtemps le malheureux
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant ;
Seul il soutient la masse à demi soulevée;
Qu'on lui tende la main, et sa vie est sauvée :
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant :
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O rives de la Saône, où ma faible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus! mon dernier jour s'avance;
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis!... vous me fuyez, cruels! je vous implore,
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main...
Je meurs... Ce que je sens, je le veux peindre encore.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

SATIRE A M. FRÉRON

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords,
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée :
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu.
Dangereux novateur, par son cruel système,

Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême;
Et du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret,
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce;
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter, son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
« Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,
« Vous, jeune homme! au bon sens avez-vous dit adieu?
« Je soupçonne entre nous que vous croyez en Dieu;
« Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres:
« Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;

« Mais dans notre âge! Allons, il faut vous corriger.
« Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger ;
« Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause :
« Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose.
« Surtout point de satire; oh ! c'est un genre affreux !
« Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
« Que des mœurs parmi nous la perte était certaine;
« Que les beaux-arts couraient vers leur chute prochaine?
« Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
« Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
« Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
« Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance. »

Ainsi le grand Pathos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et, de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture;

Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,
Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile,
Quel siècle d'ignorance en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans *la Pucelle*.
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître.
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant, nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,

La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés, dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié.
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Quels succès leurs talents semblent nous présager!
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue.
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière prophete exprima leurs travers;
Par d'autres, avec art, une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée:
Sans doute, c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses.
Souvent à pleines mains d'Orval sème l'argent;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.

Que dirai-je d'Arcas, quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie;
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé?
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais, en fripon titré, pour avoir leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas.
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, d'Orimond ruiné
Épouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmerait ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies,
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer aux mépris un front toujours serein;

Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle.
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle :
Son front luit, étoilé de mille diamants;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers :
Indulgente beauté, Zélis la justifie;
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,

Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito,
Protége l'univers, et, rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secrétaires,
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même!
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes:
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers à mordre disposés
Ma muse prête aux grands des vices supposés?

J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contents d'un héritier comme eux frêle et sans force,
Les époux, très-amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants;
De nouvelles Sapho, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés sous le titre d'amies;
Et de galants marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorrhe érigeant leurs palais.

Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur pour ses amis entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon à prix d'argent veut anoblir sa race;
Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor, enviait son partage;
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue.
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.

Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,

Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas;
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière :
La monarchie entière est en proie aux Laïs;
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la religion, mère désespérée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras·
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé : sophiste bel esprit,

Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit ;
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire,
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité :
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais, détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Éclairés par le goût, envisageons les arts.
Quel désordre nouveau se montre à nos regards !
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai, de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,
D'ignorants écrivains, jamais las de produire,
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux :

Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la Peinture, et sœur de l'Harmonie,
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait, pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus!
Dès lors la poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant;
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que changée en bizarre furie,

Melpomène mêlât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants, car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur,
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marchés admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant :
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale.
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité ;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes ;
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort commente le *Phédon;*
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence ;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers ;
Mais, lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaîté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur, dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon;
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible.
Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie est belle, et le drame est divin.
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton; chaque muse en ses chants
Aux dépens du vrai goût fait la guerre aux méchants;

Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmants, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la poésie usurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens et vois beaucoup d'emphase.

Un plaisant, des devots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.

Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles;
Eux seuls de la nature imitateurs constants,

Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps ;
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres;
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet !
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
Laharpe, dans Rousseau trouver de belles rimes :
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :
Il eût pu travailler à l'*Encyclopédie*.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers;

Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et, l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures.
Mais, plus forts par le nombre et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.
Si Clément les proscrit, Laharpe les protége;
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison que leur bonheur outrage;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leur voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques

Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques.
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
O malheureux auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré:
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré :
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose allonge une préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie;
Soldat sous les drapeaux de la philosophie!
D'abord, comme un prodige on le prône partout:

Il nous vante! en effet c'est un homme de goût;
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir, de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie!
Paraît-il, on l'embrasse; il parle, on se récrie :
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit;
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit.
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;
De riches pensions on l'accable; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au *Mercure* il fait enregistrer.

Ainsi, de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité;
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose :
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.

O combien d'écrivains languiraient inconnus,

Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti conquirent nos hommages!
L'encens de tout un peuple enfume leurs images:
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels!
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée:
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits;
Le *Mercure* trente ans l'a juré par extraits:
Qui pourrait en douter? Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ses défauts même il sait encor séduire:

Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les *Saisons ;*
Et ce vain Beaumarchais qui, trois fois avec gloire,
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire ;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur ;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface ;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits ;
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.

Ah ! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contents de proser, de rimer ;
Mais, de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères :

Laharpe est-il bien mort ? Tremblons ; de son tombeau
On dit qu'il sort armé d'un *Gustave* nouveau :
Thomas est en travail d'un gros poëme épique ;
Marmontel enjolive un roman poétique ;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'histoire de France en opéras bouffons :
Tout compose, et déjà de tant d'auteurs manœuvres
Aucun n'est riche assez pour acheter les œuvres.

Pour moi, qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée ;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire :
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh ! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,

Obtiennent de mon Roi quelques regards amis;
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris;
Ils ne dormiront plus qu'en lisant leurs écrits.

MON APOLOGIE

SATIRE

PSAPHON.

C'est ce monstre !

GILBERT.

Qu'entends-je ?

PSAPHON.

Oui, son œil le décèle,
C'est lui-même : sans doute il médite un libelle.

GILBERT.

C'est un mauvais auteur ; hâtons-nous de sortir.

PSAPHON.

Jeune homme, écoutez-moi ; je veux vous convertir !

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez et blâmez la satire?
Vous êtes philosophe?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ses talents, que la Russie honore,
Psaphon par ses vertus est plus célèbre encore.
Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,
De cet âge innocent osa noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,
Offensez des auteurs qui n'offensent personne;
De la religion soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé,
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense?
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,

Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre muse hardie
Si vous n'aviez médit de l'*Encyclopédie.*
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots,
Peut-être on vous pourrait pardonner la satire.
Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris,
De la chute des mœurs accuser leurs écrits :
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore?
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant?
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse, à la cour présentée,
Pour décrier les rois, du roi même rentée?
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis?

Vend-on votre portrait? Quel corps académique
Vous a pensionné d'un prix périodique?
Des quarante immortels journaliste adoptif,
Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif?
Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel?
Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice discrète,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon,
Et vint avec respect visiter votre nom?
Tout le monde vous fuit; votre ami, dans la rue,
N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un poëte empressé
De petits vers flatteurs ne vous a caressé;
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,
On ne voit chez les grands souper votre génie.
Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous,
L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.
Le voilà, dit l'auteur, et l'auteur lui réplique :
Gardez-vous de cet homme; il mord, c'est un critique.

Mais, de tant de mépris méchamment consolé,
Vous sifflez l'univers dont vous êtes sifflé.
Croyez-moi : laissez-nous vivre et penser tranquilles;
Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles,
Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons,
Égayez la morale en opéras bouffons,
Élevez désormais vos talents jusqu'aux drames,
Et sur l'agriculture attendrissez nos dames.
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire :
Cessez de critiquer...

GILBERT.

Eh! cessez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédants novateurs
Imprimera l'ennui pour le vendre aux lecteurs,
Et par in-octavo publiera l'athéisme,
Fanatiques criant contre le fanatisme;
Dussent tous les commis, à vos muses si chers,
De leur protection déshériter mes vers;
Quand même des catins la colère unanime

Sans pitié m'ôterait l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de censeurs
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite,
Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite ;
Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour.
Philosophe, excusez ma candeur insolente;
Je crois, plus je vous lis, la satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'est point méchant pour berner des auteurs.
Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme,
Interrogeant les rois sur leur trône insultés,
Leur dit obscurément de lâches vérités;
Et vous osez noircir celui dont la franchise
Fait aux pédants du siècle une guerre permise,
Qui d'un style d'airain flétrit ses corrupteurs,
Et signe hardiment ses vers accusateurs!
Et quel autre intérêt peut dicter ses censures,
Qu'un généreux désir de voir les mœurs plus pures
Refleurir sur nos bords de vertus dépeuplés,

Et nos froids écrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un style heureux une saine morale,
De leurs partis rivaux étouffer le scandale,
Et, l'un de l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire et non de l'usurper ?
Parlez ; au bien public s'immolant par malice,
Vengerait-il le goût, proscrirait-il le vice,
Pour l'étrange plaisir de perdre son repos,
D'être gratifié de la haine des sots,
Doté sur vos journaux d'une rente d'injures,
Ou clandestinement diffamé par brochures?
Non ; s'il fait dans ses vers parler la vérité,
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité
Ne sait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse,
Et cette impatience, et ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits.
A la satire enfin quel poëte fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.
Là reposent Condé, Colbert et Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de sages

Que Boileau pour amis obtint par ses ouvrages :
Interrogez leur cendre, et du fond des tombeaux
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,
Justifiera son art que vous osez proscrire,
Et ses mœurs, de son siècle éternelle satire.
Disciple jeune encor de ces maîtres fameux,
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au mensonge opposer pour défense
L'estime de Crillon [1], ma vie et le silence;
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits :
Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.
O douleur! ai-je dit, ô siècle malheureux!
D'une morale impie ô règne désastreux!
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage :
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Visitons nos cités : hélas! que voyons-nous

1. M. l'abbé de Crillon, frère de M. le duc de Crillon-Mahon, et connu dans la république des lettres par des ouvrages où la diction la plus élégante s'allie aux profondeurs de la plus saine philosophie. Ce fut lui dont le suffrage et les bienfaits ne cessèrent d'encourager le talent poétique de M. Gilbert.

Qui de l'homme de bien n'allume le courroux ?
L'athéisme en déserts convertissant nos temples,
Des forfaits dont l'histoire ignorait les exemples,
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus et disputant de vices,
Le silence des lois, du scandale complices.
Peindrai-je ces vauxhalls dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche en spectacle érigés,
Où des beautés du jour la nation galante,
Des sottises des grands à l'envi rayonnante,
Promenant ses appas par la vogue enchéris,
Vient encore afficher des crimes à tout prix ;
Où parmi nos sultans la mère court répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle instruit à se vendre,
Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,
Qui cultive à grands frais son futur déshonneur ?
Mais partout affligée et partout méconnue,
La pudeur ne sait plus où reposer sa vue ;
Et l'opprobre, et le vice, et leur prospérité,
Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté.
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime

Le spectacle public des respects qu'il imprime,
Par un grand dérobée aux soupirs des laquais,
Longtemps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,
Possède ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu sa retraite indigente :
Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au sein de Paris même, encor plein de sa honte,
Épouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte,
Armorier son char de glaives, de drapeaux,
Et se masquer d'un nom porté par des héros.
Et n'imaginez pas que sa richesse immense
Ait de son fol amant dévoré l'opulence;
Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté :
L'État volé paya ses amours printanières,
L'État jusqu'à sa mort paiera ses adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance,
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,
Et de trésors pieux dépouillant son palais.

Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits;
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur :
Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. Il dit : ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père.
Elle cède, on l'enlève; en vain gémit sa mère :
Échue à l'Opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge aussi sage que belle
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle :
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus
Avait pour le servir fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse!
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires;

Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte mourante en son char ravisseur :
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

Mais de quels attentats, nés d'infâmes amours,
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours?
Quel siècle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoisonnements, de fameux homicides
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux?
Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux
Sans cesse retentir de rapts et d'adultères;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires;
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.

Tels furent mes discours; mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'écho des hommes vertueux;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux;
Et démenti par vous, leur voix me justifie.

Mais plus d'un grand se plaint que, divulguant sa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ses amours d'un portrait reconnu :
De quel droit se plaint-il ? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modèle?
Quand de traits différents, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah! c'est un tel, ce marquis diffamé ;
Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.
Suis-je donc si méchant, si coupable?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes;
Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas :
Immolez au mépris ces nobles scélérats.
Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime :
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,

Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'*Encyclopédie* ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de Laharpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,

Tomba de chute en chute au trône académique?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme :
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cités pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre :
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
Mais qui sont ces auteurs dont les noms offensés
Se virent par ma plume au sifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui sont-ils? Des savants renommés par leurs grâces,
Des poëtes loués dans toutes les préfaces,
Des hommages du Nord dans Paris assiégés,
Craints peut-être à la cour et pourtant protégés;
Que la Sorbonne vante et même excommunie,
Et dont les pensions attestent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles désirés,
Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

GILBERT.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons esprits,
Toujours du bien public occupe ses écrits.
Eh ! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée, et perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés?
Dois-je exhumer Saint-Ange et mettre au jour Murville?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit? D'une affreuse morale
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale?
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?
Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie
A l'obscène licence, au blasphème orgueilleux,
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux,

Dont le nom parvenu sollicite à les lire
Et donne à leur morale un dangereux empire :
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire ?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers et non point l'âge.
Si je suis jeune, enfin, j'en ai plus de courage.
Qu'ils tremblent, ces faux dieux, dans leur temple insolent ;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant !
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent ;
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis contre leur gloire armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point ; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon sur son faible génie
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie ;

Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différents flambeaux universels;
Grands hommes éprouvés, dont les vivants ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages;
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,
Couvrent de leurs talents l'impuissance des miens,
Aux regards du public, que ma voix désabuse,
De leur antiquité semblent vieillir ma muse,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire soixante ans de succès mendiés.
Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes justes censures.
On connaît ces vieillards, sur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illustrés :
Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la philosophie arborent les drapeaux;
Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,
Flattant tous les partis de caresses égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales;
Et tous, par intérêt taisant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.

Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'est point esclave encore.
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les auteurs;
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure;
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature;
Son libre jugement est désintéressé,
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.
De votre honte, enfin, vos cris viennent m'instruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, si je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

C'est toi seul que je plains, intraitable rimeur!
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur;
Depuis, cherchant à nuire, et nuisant à toi-même,
Tu devins satirique et méchant par système.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté.

Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs;
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire;
Un roi qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe? aux pensions nous serons seuls admis;
Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

GILBERT.

Sous un roi qui voit tout ils suivent la justice.
Mais soit; n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse :
Vous aimez la fortune, et moi, la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poëte anobli de mœurs et de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime;
Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur;
Ils plaisent sans blasphème et vivent sans cabales;
Mes modestes succès ne sont point des scandales;
Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté
Sans tache ira peut-être à la postérité!

STANCES A M. D'ARNAUD

C'est trop longtemps couvrir des voiles du silence
La généreuse main qui s'ouvre à mon malheur;
Muse, cédons aux cris de la reconnaissance,
Et que mes premiers chants soient pour mon bienfaiteur!

Tels, trop jeunes encor pour chercher leur pâture,
Quand des feux de Progné les fruits reconnaissants
Ont du bec maternel reçu la nourriture,
Ils lui rendent pour prix d'harmonieux accents.

N'altère point ma voix, maxime si commune :
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas;
C'est au crime à rougir, jamais à l'infortune;
La peur d'être abaissé ne fait que trop d'ingrats.

J'aurai dit : Ce mortel me conserva la vie ;
Et l'on me courbera sous le faix du mépris !...
Si la vertu s'accroît, c'est quand on la publie :
Chantons, muse, la honte en fût-elle le prix.

Mais que vois-je ? d'Arnaud ! Vient-il m'ôter la lyre ?
Non, mes accords pour lui ne sont point sans attraits ;
Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire :
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ses bienfaits.

Ainsi, contre les vents fortifié par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de son épais ombrage
Un peuple, faible encor, de jeunes arbrisseaux.

Vous, auteurs qui, nageant dans des flots de richesses,
Prêchez l'humanité dans vos écrits pompeux,
Répondez : avez-vous jamais, par vos largesses,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux ?

Insensé ! jusqu'ici, croyant que la science
Donnait à l'homme un cœur tendre et compatissant,

Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence;
Vous vîtes mes douleurs et mon besoin pressant.

Qu'en reçus-je ? des dons ? Non, des refus, la honte.
« Travaillez, disiez-vous, vous avez des talents;
« Si le malheur vous suit, le travail le surmonte :
« On peut veiller sans crainte à la fleur de ses ans. »

Barbares! travailler! Eh! voulais-je autre chose?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait;
Je vous fuis en pleurant,... j'expirais de misère;
D'Arnaud vient : c'est un dieu, mon malheur disparaît!

Vers la terre courbée, une fleur, jeune encore,
Allait ainsi périr après un jour brûlant;
Par ses pleurs rafraîchie a-t-elle vu l'aurore :
La fleur lève aussitôt son calice brillant.

Toi qui verses dans moi tout le feu qui t'enflamme,
Arbitre des beaux vers, Apollon, loin de moi !
Pour célébrer d'Arnaud, pour chanter sa grande âme,
Mon cœur dicte ; il suffit, qu'ai-je besoin de toi ?

Pour peindre son amour aux yeux de sa maîtresse,
L'amant va-t-il d'un dieu mendier le secours ?
Il dit ce qu'il ressent, et toute sa tendresse
De son cœur amoureux coule avec ses discours.

Vanterai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie ?
Sophocle, Anacréon, Ovide tour à tour,
Tu nous peins les plaisirs, les langueurs, la furie
Qu'inspirent aux amants les transports de l'amour.

Sous ces dômes sacrés, séjour de l'innocence,
Muse, entends-tu Comminge et son amante en pleurs ?
De leurs feux, de leurs maux tu sens la violence.
Pour la peindre à d'Arnaud ils ont prêté leurs cœurs.

Vois-tu Fayel, brûlant d'amour, de jalousie,
Combattre pour mourir, Coucy percé de coups ?

Tu frémis, Gabrielle; et ma muse attendrie
Pleure avec toi, te plaint et maudit ton époux.

Mais qu'entends-je? mes chants ont réveillé l'Envie,
Et sa bouche me dit en écumant de fiel :
« Crois-tu persuader qu'il n'est point de génie
« Plus brillant que celui de l'auteur de *Fayel?...* »

Non, mais est-il une âme aussi tendre, aussi pure?
Et que devient l'esprit sans les trésors du cœur?
Un beau masque qui couvre une horrible figure.
Il faut d'abord être homme, avant que d'être auteur.

J'aime mieux l'arbrisseau dont la tête modeste
Se charge tous les ans de fruits délicieux,
Que le cèdre qui touche à la voûte céleste
Et n'a que des rameaux à m'étaler aux yeux.

Maintenant que ma voix a chanté ta grande âme,
D'Arnaud, goûte le prix de tes dons répandus.
J'ai peint tous mes malheurs, j'aime mieux qu'on m'en blâme
Que d'avoir de leurs fruits dépouillé les vertus.

LE CHARME DES BOIS

STANCES

Que j'aime ces bois solitaires !
Aux bois se plaisent les amants ;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquents.

Les gazons, l'ombre, le silence
Inspirent les tendres aveux ;
L'Amour est aux bois sans défense,
C'est aux bois qu'il fait des heureux.

O vous, qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoir servez sous ses lois,

Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire aux bois.

Venez aux bois, beautés volages;
Ici les amours sont discrets :
Vos sœurs visitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois!
Avec la beauté qu'on préfère
Il est si doux d'aller aux bois!

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printemps heureux;
Ou son amant, ou le Zéphyre
Avait dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère
Ce galant désordre annonçait;
Mais Lycas suivait la bergère,
Et la bergère rougissait.

Doucement je l'entendis même
Dire au berger, plus d'une fois :
O mon bonheur ! ô toi que j'aime !
Allons toujours ensemble aux bois.

DIDON A ÉNÉE

HEROÏDE

(Didon assoupie se réveille en fureur.)

Il est donc vrai qu'Énée a résolu sa fuite;
Qu'il délaisse Didon, après l'avoir séduite?
Il fuit... Volez, soldats; des glaives, des flambeaux;
Égorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux :
Leur roi, son fils, que tout sous vos armes succombe,
Et qu'à leurs corps sanglants la mer serve de tombe!...
Arrêtez! j'aime Énée, on court l'assassiner!
Malheureuse! et c'est moi qui viens de l'ordonner!
Non... « Mais avec regret je te fuis, chère amante, »
Dit-il, « le ciel le veut, il faut que j'y consente. »

Eh! que me fait ce ciel et son ordre odieux?
Amant, je t'aurais vu désobéir aux dieux!
Va, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse et m'offense...
Moi, j'abhorre le ciel, s'il prescrit l'inconstance;
Et, dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir j'aurais bravé ses coups.
Ton âme, pour répondre aux feux de ta maîtresse,
Trop promptement aux dieux immole sa tendresse;
Non, tu n'aimas jamais... Mais lis, lis, inconstant.
A qui t'a donné tout donne au moins un instant.
Vois comme au loin des mers la fureur se déploie;
Vois ces montagnes d'eau rouler, chercher leur proie,
S'élancer à grand bruit dans le vide des airs,
Se briser, retomber sur l'abîme des mers;
Vois ces rocs, dont le front semblait braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre sur le rivage:
Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,
L'hiver a fait du monde un immense tombeau.
Et tu fuis! et tu crois voguer en assurance,
Toi qui cent fois des flots éprouvas l'inconstance!

Ah! revole vers moi... Tout va dans ce séjour

Partager mes plaisirs, causés par ton retour :
Mon peuple, qui, charmé de l'ardeur qui m'inspire,
Espérait sous tes lois voir fleurir son empire;
Tes sujets, qu'ont lassés les courses, les travaux,
Que tu conduis encore à des périls nouveaux;
Un fils, qui peut périr sous cette onde irritée;
Une reine, dirai-je une amante attristée,
Tout te retient ici. Viens, je t'ouvre les bras;
Plein d'espoir mon cœur vole au-devant de tes pas :
Des pleurs qu'elle a versés viens venger ta maîtresse;
Réparons tant de jours ravis à ma tendresse.
Viens, je languis; je veux, dans nos embrassements,
Faire envier ton sort aux plus heureux amants.

Mais non, tu rougirais de céder à mes larmes;
Les paisibles douceurs pour toi n'ont point de charmes :
Le tumulte des camps, les horreurs des combats,
Voilà les seuls plaisirs qui t'offrent des appas.
Rien ne peut assouvir la soif qui te dévore;
Maître du monde entier, tu te plaindrais encore.
Insensé ! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet empire brillant où t'appellent les dieux,

S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages?
Que sont ces biens peu sûrs, près des plaisirs du cœur?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur?

Cher Énée, où fuis-tu? N'expose point ta vie;
C'est ton amante en pleurs, c'est Didon qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi.
Dieux! si jamais les flots s'entr'ouvraient devant toi!
Si, prêts à t'engloutir... Quelle horrible pensée!
Non... d'un tel trait jamais Didon ne fut blessée...
Énée est tout pour moi; c'est mon bien, mon époux:
Il mourrait?... Ah! sur lui, dieux, suspendez vos coups!
Sur moi seule épuisez toute votre furie;
Pour sauver mon amant je vous offre ma vie,
Puisqu'il me faut le perdre... Ah! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort!...

Seulement donne encor quelques mois à ma flamme;
Peut-être enfin pourrai-je accoutumer mon âme
A voir de près les maux qui vont fondre sur moi;
Que sais-je? à contempler ton départ sans effroi...

Attends que les zéphyrs soufflent seuls sur les ondes;
Lance alors tes vaisseaux sur les plaines profondes;
Et quels malheurs, quels maux m'effrayeraient dans leur cours?
Didon n'aura plus rien à craindre pour tes jours...
Mais où tendent tes vœux? Parle, est-ce à la couronne?
La mienne est sur ton front, voilà mon sceptre, ordonne.
Si c'est pour tes désirs trop peu de mes États,
Mes sujets sont armés, conduis-les aux combats;
De ses fiers ennemis cours délivrer Carthage,
Force-les d'apporter à tes pieds leur hommage...
Peuples, de mon amant recevez tous des fers;
C'est pour lui que les dieux ont formé l'univers...
Moi, je veux consacrer tous mes jours à te plaire;
Je veux qu'Ascagne en moi retrouve une autre mère,
Que le Troyen m'adore et chante ma grandeur,
Que tout autour de moi respire mon bonheur;
Je veux qu'heureux par moi tu dises dans l'ivresse :
« Le cœur seul de Didon méritait ma tendresse. »

Que fais-je? où m'égaré-je? O funeste ascendant!
J'offre encor le bonheur à mon perfide amant;
Et des dons qu'il reçut l'ingrat ne fait usage

Que pour percer mon cœur, que pour fuir ce rivage!
Quel fruit de mes bienfaits pensé-je retirer?
Le barbare! il ne veut que me désespérer!
Ce fut l'intérêt seul qui m'attacha son âme.
Chargé de mes trésors, et libre de ma flamme,
Peut-être aux pieds d'une autre il court s'en prévaloir...
Non, je ne le crois point, tu ne peux le vouloir;
Toi! tu me donnerais jamais une rivale,
A moi dont tu tiens tout?... O trahison fatale!
Non, tu ne mettras point ce comble à mes ennuis,
Tu ne veux point ma mort... Et pourtant tu me fuis!
Je ne te verrai plus... Et je crois, insensée,
Qu'absente, je vivrai toujours dans ta pensée!
Je le croirais en vain... Mais cours le monde entier,
Cherche s'il est un cœur qui puisse s'oublier
Jusqu'à tout te donner comme j'osai le faire;
S'il t'aime autant que moi, je renonce à te plaire...
Ingrat! lorsque tu vins me peindre tes malheurs,
J'aurais dû t'éviter, loin d'essuyer tes pleurs!
Si c'est pour te punir un supplice assez rude,
Contemple le tableau de ton ingratitude.

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis sept ans entiers tu parcourais les mers,
Flatté de voir bientôt, dans un lieu plus fertile,
S'élever sous tes lois les murs d'une autre ville;
Tu cherchais vainement je ne sais quel pays
Où les dieux t'ont juré de couronner ton fils :
En vain l'hiver, les flots, et mille autres obstacles,
T'offrant partout la mort, démentaient leurs oracles;
Ce pays se découvre, on croit toucher au port,
On l'amire, on s'écrie... O perfide transport!
Le jour a fui, l'air siffle, et les mers courroucées
Grondent; bientôt en monts leurs vagues ramassées,
Tantôt jusques au ciel emportent tes vaisseaux,
Tantôt jusqu'aux enfers les plongent sous les eaux.
Le rameur cherche en vain sa force évanouie,
Le pilote est sans art; tout est tremblant, tout crie;
Partout la mort poursuit tes regards effrayés,
Sur ta tête elle gronde, et mugit sous tes pieds;
Tout périt... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage...

Tu parais dans ma cour; tu t'en souviens, ingrat!

On t'amène à mes yeux, tu sais dans quel état...
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,
Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes.
« O reine! vous voyez où le sort m'a réduit;
« Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit;
« Étranger, disais-tu, dans mon malheur funeste,
« La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me reste. »
Des traits de la pitié l'amour perça mon cœur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
« Va, cesse de pleurer; inconnu, sois tranquille!
Que puis-je? Ordonne, viens partager mon asile. »
Restes infortunés des ondes en courroux,
Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous;
Et sans savoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes États naissants je te rendis le maître.
Par un charme inconnu, mais qui flattait mon cœur,
Pour ne songer qu'au tien j'oubliais mon bonheur...
Tout ce qu'elle faisait dans l'ardeur de te plaire,
Pour sa félicité Didon croyait le faire.
Spectacles, fêtes, jeux; perfide, nomme-moi
Des plaisirs que Didon n'ait prodigués pour toi.
J'aurais, si j'eusse pu, banni de ta pensée

Jusques au souvenir de ta douleur passée,
Dans l'espoir que mes dons, par un tendre retour,
Prépareraient ton cœur aux transports de l'amour;
Mais plus je m'efforçais de le rendre sensible,
Moins ce cœur à mes feux paraissait accessible.
Je rougis à la fin de brûler sans espoir;
Je crus que le penchant céderait au devoir;
J'évitais ta présence. Amante infortunée!
Dans mes palais, partout, je retrouvais Énée.
Je sentais ma vertu s'affaiblir chaque jour;
Ma raison succombait sous l'effort de l'amour.
Ce n'est plus cette ardeur encor faible, incertaine;
C'est un feu dévorant qui court de veine en veine.
J'avais en vain juré de fuir un autre hymen;
Vingt rois qu'avaient aigris les refus de ma main
M'offraient en vain la mort si j'épousais Énée :
Dangers, devoirs, serments d'éviter l'hyménée,
Tout fuyait à sa vue; Énée était vainqueur,
Et l'excès de mes feux balançait ma pudeur.
Enfin je crus te voir sensible à ma tendresse;
Tes yeux, pleins de langueur auprès de ta maîtresse,
Semblaient trahir tes feux, m'exprimer tes désirs,

Mendier du retour, m'inviter aux plaisirs.
Sur mes sens aussitôt ma raison perd l'empire;
Je ne me connais plus, je brûle, je désire,
J'espère... Tu me fais l'aveu de ton amour.
J'ose... Hélas ! est-ce à moi de rappeler un jour,
Un jour que je voudrais retrancher de ma vie?
Loin de la retracer, pleurons mon infamie...
Mais non, non, je n'ai point alors perdu l'honneur;
Non, traître, je le mis en dépôt dans ton cœur;
Tu me juras ta foi, je te donnai la mienne :
La honte est pour celui qui veut trahir la sienne.
Ce nœud, quoique secret, doit être respecté;
Les serments font l'hymen, non la solennité.
Les dieux que tu rendis garants de ta promesse,
Ces dieux me sont témoins que, malgré sa tendresse,
Jamais pour toi Didon n'eût éteint sa vertu :
C'est au nom seul du ciel que mon cœur s'est rendu.
Je te crus engagé par un nœud légitime;
Et sacré par l'hymen, l'amour est-il un crime?
Je n'ai jamais senti ces remords dévorants,
D'une âme criminelle implacables tyrans.
Mes jours coulaient heureux dans une paix profonde;

Ton épouse, oubliant tout le reste du monde,
Marchait avec orgueil, esclave de tes vœux,
Et croyait plaire au ciel en te rendant heureux.

Un instant détruit tout. O mortelle pensée!
Ton départ en enfer change mon Élysée :
Autrefois je pouvais désirer et jouir,
Et maintenant que puis-je? Hélas! pleurer, gémir.

Chère Élise ! ô ma sœur ! c'est toi qui m'as perdue ;
Tu versas dans mon sein le poison qui me tue :
Ton amitié, sans cesse irritant mon ardeur,
Me vantait ses aïeux, ses vertus, sa valeur.
Carthage, disais-tu, sous ses lois florissante,
Devait porter aux cieux sa tête triomphante ;
Et reine, amante heureuse, unie à ses destins,
Je n'aurais à couler que des moments sereins.
O mensonges flatteurs qui m'avez trop séduite !
J'ai dédaigné vingt rois, et ce Troyen me quitte !
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit prêté !
Ne pouvais-je à l'amour opposer la fierté ?
Ah ! paisible du moins et dans l'indifférence,

J'aurais vu fuir mes jours, heureux par l'innocence;
Et vous, mânes sacrés de mon premier époux,
La foi que je vous dus serait encore à vous.

Qu ai-je fait? malheureuse! à quoi suis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite;
Vingt rois que j'ai bravés menacent mes États;
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de soldats;
Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage.
Moi, femme, sans appui, comment parer ces coups?
Comment de tant de rois apaiser le courroux?
Où me cacher? où fuir? où trouver un asile?
J'en avais un, hélas! et j'y vivais tranquille;
C'est pour t'avoir aimé qu'il ne m'en reste plus,
Et peu de jours heureux m'ont été bien vendus...

Irai-je avec mon peuple, et loin de cette terre,
Mendier dans Sidon du secours à mon frère?
C'est sa fureur, c'est lui qui, de son or jaloux,
Enfonça le poignard au sein de mon époux.
Irai-je à ces tyrans armés contre ma vie

Offrir, pour les calmer, une main avilie,
Moi qui les ai tous vus, amants humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs sceptres à mes pieds ?
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage ;
Palais, embrasez-vous ; tombez, murs de Carthage !
Et toi, perfide, et toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups !
La recevant de toi, la mort me sera chère ;
Tu m'entendras encore, à mon heure dernière,
Former des vœux pour toi, te dire : « Cher amant,
« J'ai vécu pour t'aimer, et je meurs en t'aimant. »

Eh bien ! que tardes-tu ? couvre-moi, nuit profonde !
Mon amant est le nœud qui m'attachait au monde ;
L'innocence, l'honneur me le faisaient chérir ;
Je les ai tous perdus... Je n'ai plus qu'à mourir.
Quel prix pour mes bienfaits ! quel prix pour ma tendresse !
Mourir ! ah ! c'est donc là le sort qu'à ta maîtresse
Réservait... Mais que sens-je ? et quel trouble en mon sang ?
Dieux ! le fruit de mes feux vient d'agiter mon flanc !
Eh bien ! je m'y résous, vivons pour être mère.
Cher amant, voudras-tu lui refuser un père ?

C'est ton sang, c'est ton fils, son sort doit t'attendrir;
Avant de voir le jour le feras-tu périr?
Quand même je pourrais, après ta perfidie,
Traîner en sa faveur le fardeau de ma vie,
Mes troubles, mes soucis, l'horreur de mon destin,
Sans doute lui feront un tombeau de mon sein.
Ah! s'il voyait le jour; si, portrait de son père,
Il folâtrait déjà sous les yeux de sa mère,
La vie aurait encor pour moi quelques douceurs:
D'une main caressante il essuierait mes pleurs;
Je t'aimerais en lui, je t'y verrais sans cesse:
« Voilà ses traits, ses yeux, sa fierté, sa noblesse, »
Dirais-je avec transport; « c'est lui, c'est mon amant,
« C'est Énée; il avait cet air tendre et charmant,
« Cette aimable candeur brillait sur son visage,
« Quand, victime des flots, il parut dans Carthage. »

Mais puisque enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir, protége tes forfaits;
Puisque pour t'arrêter, pitié, reconnaissance,
Amour, nature, honneur, tout paraît sans puissance,
Je ne te retiens plus : ingrat, fuis loin de moi.

Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi;
Horrible nourrisson des tigres d'Hyrcanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,
T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.
Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée.
Je suis du monde entier la plus infortunée.
Je brûle, je languis, je condamne mes feux;
Pour détacher mon cœur de ses indignes nœuds,
Malheureuse! il n'est rien que ma raison n'emploie;
L'amour semble encor plus s'attacher à sa proie.

Eh bien! puisque le ciel rend vains tous mes efforts,
Suivons aveuglément le cours de mes transports.
Que m'importe qu'un monde où règne l'injustice
Au gré des préjugés m'élève ou m'avilisse?
Non, n'écoutons plus rien que la voix de mon cœur!
Ma gloire, mon désir, mon devoir, mon bonheur
Est de suivre l'époux à qui je suis liée:
Quelle autre à ses revers doit être associée?
Cher amant, vois sur moi jusqu'où va ton pouvoir...
Fuis, mais dans tes vaisseaux daigne me recevoir;

Conduis-moi, si tu veux, aux plus lointains rivages,
Je te suivrai partout : écueils, frimas, orages,
Je n'examine rien; rien peut-il m'effrayer?
Je suis prête à tout fuir, à tout sacrifier :
Ces murs que j'ai bâtis, mes sujets, ma couronne,
Le monde, s'il fallait, pour toi je l'abandonne.
Eh! qu'importe où je vive, en vivant près de toi?
Puis-je rien regretter si ton cœur est à moi?
L'amour saura de fleurs parsemer ma carrière,
L'amour donne la vie à la nature entière.

O toi, qui dans mon sein mis toutes mes fureurs,
Énée, as-tu jamais bien senti ces douceurs,
Ces élans enflammés vers l'objet que l'on aime,
Ce trouble, ces transports, cet oubli de soi-même,
Ces extases où l'âme, à force de sentir,
Au sein des voluptés semble s'anéantir,
Cette douce langueur qui suit toujours l'ivresse,
Rend aux désirs leurs feux, au cœur plus de tendresse?...
Ah! dans tes bras jadis j'ai goûté ces plaisirs!
Consumée à présent de stériles désirs,
Abandonnée, en proie aux plus vives alarmes,

Je vais brûler, languir, et sécher dans les larmes :
Voilà, perfide, encor les moindres de mes maux !
Un mot de toi peut seul me rendre le repos ;
Mais si mes pleurs sont vains, si mon offre est frivole,
Si tu veux fuir sans moi, c'en est fait, je m'immole.
Quand tu sors de mes bras pour n'y jamais rentrer,
Quand de moi pour jamais tu vas te séparer,
Quand je perds tout en toi, qui m'attache à la vie?
Non, ce n'est point le fruit de ma flamme trahie;
Nos nœuds rompus, qu'est-il? Un témoin odieux
Dont le front offrira ma honte à tous les yeux.
Hélas! toutes les fois qu'il me dirait sa mère,
Il me faudrait rougir, et maudire son père!
Et lui, lui-même un jour, partageant mon destin,
Souhaiterait cent fois d'être mort dans mon sein.
« Quel don, me dira-t-il, pleurant son infamie,
« Quel don m'avez-vous fait en me donnant la vie?
« Mon cœur est innocent : j'ai des rois pour aïeux,
« Et le plus vil mortel me fait baisser les yeux.
« Reprenez, reprenez ce présent détestable :
« Il est dur de rougir quand on n'est point coupable. »

Quel reproche, ô mon fils! Eh bien! meurs dans mon flanc...
Barbare! vois mon bras, armé d'un fer sanglant,
Se plonger dans mon sein, et, bravant la nature,
Y chercher cet enfant, fruit de ton feu parjure;
Vois ces membres naissants déchirés en lambeaux,
Vois son sang, vois le mien couler à longs ruisseaux
De mes flancs entr'ouverts et fumants de carnage,
Mon désespoir, ma mort, et connais ton ouvrage!
Ce projet est terrible, il fait frémir d'horreur...
Cher amant, cher époux, laisse attendrir ton cœur :
Rendez-le, dieux puissants, sensible à ma prière,
Ou faites à Didon oublier qu'elle est mère...
Mon bras peut s'arrêter au seul nom de mon fils.
La nature... Qu'entends-je? ah, dieux!... ce sont ses cris!
« Que vas-tu faire? arrête!... O mère impitoyable,
« Entends gémir ton fils... Il meurt... est-il coupable? »
Et moi, le suis-je, ingrat? Oui, d'avoir pu t'aimer,
Mais non de fuir un monde où tout doit m'alarmer,
Où, le sceptre à la main, sur le trône élevée,
A la honte, au mépris je me vois réservée.
Ah! contraint de choisir l'infamie ou la mort,
Qui peut craindre un instant de terminer son sort?

Devant tout l'univers à rougir condamnée,
Je n'ai déjà que trop souffert ma destinée.
Mourons... Si le trépas ne nous rend point l'honneur,
Ah! de rougir au moins il épargne l'horreur.
Si je commets un crime, ô dieux! votre colère
Doit tomber sur celui qui le rend nécessaire.
Tremble, ingrat! c'est toi seul que puniront les dieux,
Et je vole en mourant t'accuser devant eux.

Cher Énée, ah! plutôt permets-moi de te suivre...
Mais tout est décidé; pars, je cesse de vivre.
Que ne puis-je à l'instant m'offrir à tes regards,
Pâle, défigurée, et les cheveux épars!
Viens me voir, viens, cruel!... mon teint n'a plus de charmes.
En proie au désespoir, les yeux noyés de larmes,
Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main,
Et de l'autre un poignard prêt à percer mon sein.
Détermine mon sort; parle, qu'on me l'annonce :
Didon pour se frapper n'attend que ta réponse.

LE JUGEMENT DERNIER

ODE

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus ?
« Justes, vous avez dit : Dieu nous protége en père ;
« Et, partout opprimés, vous rampez abattus
« Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère.
« Implorez ce Dieu défenseur ;
« En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
« Est-il aveugle et sourd ? est-il d'intelligence
« Avec l'impie et l'oppresseur ? »

« — Méchants, suspendez vos blasphèmes.
« Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?
« Il nous frappe, il est vrai ; mais, sans juger ses lois,
« Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.

6.

« Ce soleil, témoin de nos pleurs,
« Amène à pas pressés le jour de sa justice.
« Dieu nous payera de nos douleurs;
« Dieu viendra nous venger des triomphes du vice. »

« — Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
« Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
« L'infortuné l'appelle et n'est point écouté :
« Il dort au fond du ciel sur les foudres muettes.
« Et c'est là ce Dieu généreux!
« Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille!
« Allez, imitez-nous, et, tandis qu'il sommeille,
« Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Éternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé :
Il a paru; c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème,
Ici l'homme à l'homme est égal,
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps,

Paraissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! oh ! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?
Ici, près de l'ingrat,
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? où vous cacher ? l'œil vengeur vous poursuit,

Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème;
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il ? répondez-nous.
Vous pleurez ! Vains regrets ! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous,
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?
Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté.
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur,
Lorsqu'ils approchent de leur père ?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parlait; ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;

Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

ODE A MONSIEUR

SUR UN VOYAGE EN PIÉMONT

Les princes vont bannir ces préjugés antiques
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnaient inconnus dans leurs propres États.
Nous avons vu des rois, vainqueurs de la mollesse,
Pour chercher la sagesse,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lyre
Représentent les dieux, enfants de leur délire,
Dans l'oubli du nectar laissant les cieux déserts,
Et, fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
Cachés sous notre image,
Sans tonnerre et sans pompe errant dans l'univers.

France! au fond de sa cour si ton maître s'exile,
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile :
Peut-il quitter son peuple investi de dangers?
Mais un frère vanté, mais un autre lui-même,
Pour son prince qu'il aime
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune héros que Turin nous envie;
Sur les pas d'une sœur, de nos regrets suivie,
Visitez cet empire où l'attend un époux,
Où l'Éridan, chanté par cent muses rivales,
Roule ses eaux royales,
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous conduire!
Ces Alpes, ces rochers parlent pour vous instruire;
Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux.
Le sang de ces héros qu'adopta la victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illustra ces forêts qui soutiennent les cieux.

Vous marchez entouré de prodiges sans nombre.

Là, du peuple romain gît au loin la vaine ombre ;
Devant lui se taisaient les rois respectueux :
Cet immense colosse, élevé par la guerre
Au trône de la terre,
Tombe, et n'est plus, hélas ! qu'un nom jadis fameux.

Ici Rome pourtant demande votre hommage ;
Rome qui d'elle-même est une triste image ;
Rome, où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple-roi, mais reine encor du monde ;
Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

Mais vous ne cherchez pas sur ces rives funèbres
Des monuments d'orgueil, des ruines célèbres :
L'amitié vous appelle aux fêtes de l'amour
En des lieux où, voyant des princes populaires,
Du pauvre toujours pères,
On croirait que Bourbon n'a point changé de cour.

Ah ! que ces champs heureux où tous les cœurs vous suivent,
Où dans tous les esprits déjà vos bienfaits vivent,

A nos désirs bientôt vous rendent pour jamais !
S'ils possèdent la sœur, nécessaire à leur joie.
Qu'au moins Paris revoie
Le frère qui se doit au bonheur des Français !

LE JUBILÉ

ODE

J'ai vu l'Impiété, de forfaits surchargée,
Triomphante, et partout en Sagesse érigée,
Sur nos autels détruits marcher impunément :
Ses soldats, du Très-Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphèmes téméraires
Annonçaient aux mortels leur gloire d'un moment :

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
« O Christ ! toi qui disais : « Ma loi solide et pure
« Doit survivre au soleil allumé par mes mains. »
« Le soleil luit encore et dément ta parole ;
« Où règne enfin ta foi frivole,
« Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains ?

« Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes mages,
« Suspendre leurs présents autour de tes images,
« Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
« L'enfant même se rit de la mère insensée
« Qui veut dans sa jeune pensée
« Graver un Dieu menteur, banni de l'univers.

« Tombez, temples chrétiens, désormais inutiles!
« L'oiseau seul de la nuit, ou des prêtres serviles
« Fréquentent de vos murs la sombre et vaste horreur.
« Embrasez-vous, autels! Rentrent dans la poussière,
« Avec leur idole grossière,
« Tous ces tyrans sacrés qui trafiquent l'erreur! »

Ainsi parlait hier un peuple de faux sages.
Si ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée : « Ingrats, vous périrez! »
Le tonnerre, attentif à son ordre suprême,
Se fût éveillé de soi-même,
Et les eût parmi nous choisis et dévorés.

Mais tu l'as commandé, la foudre est assoupie,

Grand Dieu, tu veux confondre, et non perdre l'impie.
« Fais triompher ma loi ; renais, temps précieux,
« O temps où de la grâce ouvrant la source immense,
« Durant deux saisons de clémence,
« Mon Église élargit l'étroit sentier des cieux. »

Eh bien ! sages d'un jour, ces temps viennent d'éclore.
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore;
La loi du Tout-puissant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes ;
Elle vit même dans vos âmes,
Dont l'orgueil déicide étouffait ses clartés.

Ouvrez les yeux; pleurez vos triomphes stériles.
O Babylone impure ! ô reine de nos villes,
Longtemps d'un peuple athée exécrable séjour !
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine
Où l'Impiété, souveraine,
Avait placé son trône et rassemblé sa cour ?

Sitôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la Croix qui marche devant elle,

Toute une nation, les enfants, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Éternel remplissent tes remparts.

Mais que vois-je? où vont-ils ces fils de la victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans et de gloire,
Restes d'hommes, jadis l'effroi de nos rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitents qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur! ô d'un Dieu triomphe mémorable!
Pleins de la même foi que ce peuple innombrable,
Dans cet humble appareil implorant ta pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel! quel vaste concours! Agrandissez-vous, temples!
Peuples, prosternez-vous! Soleil, qui les contemples,
Éclairas-tu jamais des spectacles plus saints?

Torrents des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres et tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs et sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion! quitte ce deuil; vois tes enfants rebelles,
Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée,
Et l'Impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

ODE AU ROI

Moi, prodiguer aux grands de serviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages!
Non, non : l'art des neuf Sœurs est-il l'art de flatter?
Hélas! jamais ces grands leur daignent-ils sourire,
        Et d'une fleur parer la lyre
        Qui s'avilit à les chanter?

Ainsi ces dieux de bronze, enfants de l'ignorance,
Ouvrent les yeux sans voir celui qui les encense,
N'entendent ni ses vœux, ni ses accords flatteurs,
Dorment sur leurs autels quand l'homme les réclame;
        Dieux vains, dont le culte diffame
        Leurs insensés adorateurs.

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux consacre ses années,
Ignorant le désir d'éterniser son nom!
Malheureux qui se voue aux nymphes du Permesse,
S'il ne possède pour richesse
Qu'un grand cœur et son Apollon!

Ils ne sont plus ces jours où les Muses chéries,
Sous l'appui des héros, par des routes fleuries,
Ainsi qu'à la fortune arrivaient aux honneurs;
Sur le monde, en tyran, le vice altier domine,
Et des arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs.

O crime! ô des mortels ingratitude extrême!
Le citoyen, les rois, les États, le ciel même,
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux;
Et, pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit, aux yeux du vulgaire,
De parler la langue des dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées,

Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées
Ne sauraient plus fléchir les destins irrités :
Ces bois, du fier sauvage empire immense et sombre,
Vous offrent déjà sous leur ombre
Un temple que vous méritez.

Jadis, vaste forêt, notre univers barbare
Voyait, comme ces bords dont la mer nous sépare,
L'homme errer, habitant des antres ténébreux :
Vous chantez; nos forêts, nos déserts s'embellissent,
Et les rochers s'enorgueillissent,
Changés en palais fastueux.

Que d'empires naissants, de cités florissantes!
Partout règnent les mœurs; partout des lois prudentes
Gouvernent d'un frein d'or peuples et potentats :
La victoire les suit; souveraine des ondes,
L'Europe enferme les deux mondes
Dans l'enceinte de ses États.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore.
Tremble, Europe; ah! bientôt l'éclat qui te décore

Va suivre les neuf Sœurs dans ces mondes nouveaux.
Oui, tremble; c'en est fait, le dieu des arts se venge;
La nuit sombre en jour pur se change,
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée
Sortir du fond des eaux, de villes couronnée;
Les forêts du Mexique errantes sur nos mers,
Les mers couvrir nos bords de nations armées,
Nos campagnes de morts semées,
L'Europe entière dans les fers.

Dieux, éloignez de nous ces funestes ravages;
Restez, Muses, daignez embellir nos rivages!
La France a relevé vos autels abattus;
Sous l'ombrage des lis brille un jeune monarque
Qui près de son trône vous marque
Une place ainsi qu'aux vertus.

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie
N'osera plus trancher les ailes du génie,
Prompt à toucher le ciel de son front radieux.

Il commande, et, suivis d'un respect légitime,
Voyez les arts, par son estime,
Vengés d'un mépris odieux.

ODE

A S. A. S. LE PRINCE DE SALM-SALM

Ce soleil qui nous luit, le monde entier l'appelle
Roi des astres nombreux dont l'Olympe étincelle,
Et chef-d'œuvre du Tout-Puissant.
Est-il donc le plus grand des flambeaux de la terre,
Ou le plus élevé dans les champs du tonnerre?
Non, non; mais il est bienfaisant.

Tel on distingue Salm dans la foule des princes :
Qu'un autre sous ses lois compte plus de provinces,
Qu'il ait plus de rois pour aïeux;
Eh quoi! de la grandeur sont-ce donc là les marques?
S'il fait le moins d'heureux, le premier des monarques
Est le dernier devant mes yeux.

Le hasard, des hauts rangs dispensateur suprême,
Rarement aux héros qu'il ceint du diadème
Asservit cent peuples divers;
Sur des trônes obscurs il cache leur naissance:
S'il avait aux vertus égalé la puissance,
Salm eût régné sur l'univers.

Oh! que d'infortunés partagent ses richesses!
Tout parle, tout est plein de ses vastes largesses;
Son peuple en instruit l'étranger;
La mère à ses enfants se plaît à les redire;
Et, vaincus par ses dons, les cœurs, sous son empire,
Courent en foule se ranger.

Rois, vous foulez aux pieds les droits de la nature :
Seraient-ils donc pour vous un vain son, une injure,
Ces noms et de frère et de sœur ?
Savez-vous honorer et chérir une mère?
Jamais, sans défiance, avez vous pu d'un frère
Presser le sein sur votre cœur?

Ces paisibles vertus, au peuple abandonnées,

A mon héros aussi le ciel les a données;
Pour embellir ses jours heureux;
C'est elles qui d'un prince annoncent la sagesse :
Comment un fils ingrat, un frère sans tendresse
Serait-il un roi généreux?

J'ai vu, j'ai vu les arts toujours sûrs de lui plaire,
Ainsi que des enfants auprès d'un tendre père,
Se rassembler autour de lui :
Déjà les Muses même, à sa cour honorées,
Célèbrent leurs beaux jours sur des lyres dorées,
Présents de leur plus cher appui.

Tant de vertus, ô Salm! auront leur récompense.
Nous payons tous les biens qu'un maître nous dispense
De dons égaux, mais différents :
Les grands sont les auteurs du bonheur du vulgaire;
Le vulgaire, à son tour, est le dépositaire
De la célébrité des grands.

Je sais qu'à de faux dieux un vulgaire stupide
A prodigué souvent un renom plus rapide

Qu'aux vrais dieux, ses appuis constants.
Mais qu'est-il ce renom? C'est le bruit du tonnerre,
Qui, volant tout à coup aux deux bouts de la terre,
Dure à peine quelques instants.

Ceux qui par des bienfaits assurent leur mémoire,
Seuls vainqueurs de l'oubli, verront fleurir leur gloire
Jusque chez nos derniers neveux :
Le peuple, en la voyant, baisera leur image;
Et les Muses jamais ne loueront un roi sage
Sans lui donner leur nom fameux.

Mais qui pourrait prétendre à ce tribut d'estime,
Quand ces Muses n'ont point, dans leur langue sublime,
Immortalisé ses hauts faits?
Leur voix commande au monde, en règle les suffrages,
Et la postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des dieux qu'elles ont faits.

Oh! si tu dois un jour, protecteur populaire,
Me prêter un abri sous l'ombre tutélaire
Dont tu couvres tant de mortels;

Oui, je veux à ton char lier la Renommée,
Et que la main du Temps, par mes chants désarmée,
Ne puisse briser tes autels.

Le génie est semblable à la vigne fertile :
Est-elle sans soutien, l'on voit sa tige utile
Ramper en étendant ses bras ;
D'un raisin égaré que son front se couronne,
De poussière souillé, vert encore en automne,
On le bannit de nos repas.

D'un orme généreux est-elle soutenue,
Elle s'élève alors, suspend près de la nue
Ses fruits qu'ont mûris les beaux jours,
Enivre les humains de sa douce ambroisie,
Et, quand l'ormeau vieilli n'est plus qu'un tronc sans vie,
Fleurit et l'embellit toujours.

ODE SUR LA MORT DE LOUIS XV

A MM. LES OFFICIERS DU RÉGIMENT DU ROI

Pleurons, Muses, pleurons; que nos lyres gémissent :
La France en deuil succombe aux injures du sort.
Que de cris! Ciel! partout nos temples retentissent
Des chants lugubres de la mort.

Le guerrier même apprend à répandre des larmes;
Des couleurs de la nuit Mars a peint ses drapeaux,
Et la beauté plaintive aime à voiler ses charmes
Du crêpe fait pour les tombeaux.

Louis n'est plus, hélas! de sa grandeur prospère,
Vrai sage, il est tombé sans connaître l'effroi;

Mais ses tristes sujets le pleurent comme un père,
Et semblent mourir dans leur roi.

O des guerriers français élite révérée,
Que n'as-tu point souffert en ce commun malheur!
Perdant un maître, un chef, ta douleur s'est montrée
Aussi grande que ta valeur.

Parons ce monument que lui dresse ton zèle
Des drapeaux qu'à ses yeux tu ravis à l'Anglais;
Qu'il reconnaisse encor sa légion fidèle
Du haut des célestes palais;

Qu'au pied de ce tombeau la France gémissante,
Foulant les léopards terrassés par nos coups,
Pleure, ainsi que la veuve, encore tendre amante,
Sur le bûcher de son époux.

Mais les sons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulements sourds des tambours résonnants
Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les citoyens frissonnants.

Quel vaste trouble! Où vont ces enfants de la guerre,
Au bruit du bronze en feu grondant sur nos remparts,
Tristes, portant leur fer tourné contre la terre,
Et renversant leurs étendards?

Grand prince! ils vont payer à ta muette image
Le tribut de regrets que l'on doit aux héros;
Est-il pour un grand cœur un plus flatteur hommage
Que les larmes de ses rivaux?

Sors de ce mausolée où leur reconnaissance
A peint de tes vertus les symboles touchants:
Il a paru; guerriers, respectez sa présence,
Bourbon va parler en mes chants.

« Mes mânes sont contents : soyez toujours vous-mêmes,
« De vos rois, de l'État, défenseurs glorieux;
« Vous occupiez mon cœur en ces moments suprêmes
« Où j'allais joindre mes aïeux.

« Mais un autre Louis vous rendra ma tendresse;
« Relevez ces drapeaux, ces glaives renversés;

« Mon fils paraît : Français, tressaillez d'allégresse,
« Vos plus grands rois sont surpassés.

« C'est peu de réparer les malheurs de mon règne ;
« Auguste aspire encore à des succès plus beaux :
« Son peuple l'aime ; il faut que l'étranger le craigne
« Comme roi du monde et des eaux.

« Déjà la mer gémit sous nos vaisseaux agiles ;
« Alger tremble ; Louis combat avec son nom ;
« Et les princes vaincus, jusqu'au fond de ses villes,
« Viennent implorer leur pardon.

« Je vous entends, mes fils ; en ces combats insignes,
« Vous jurez de briller entre tous nos guerriers ;
« Vous saurez, de vos chefs et de vous toujours dignes,
« Cueillir les plus nobles lauriers. »

ODE A LA REINE

SUR LA MORT DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE
ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE

Où courent, les cheveux épars,
Ces vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfants et ces vieillards
Inondés de larmes amères?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Partout errants ou rassemblés,
Du sommeil, des amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?

A-t-on vu flotter les drapeaux

D'un voisin prêt à nous surprendre?
Brillent-ils déjà les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre?
Quel trouble! Hélas! tel fut ce jour[1],
Jour funèbre, où nos derniers princes,
Pour rendre à la paix ces provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la France,
Délaissèrent nos bords pleins de leur bienfaisance.

« Quoi! ces bords sont votre pays,
« Et vous ignorez nos alarmes?
« Entourés d'armes, d'ennemis,
« Ah! nous verserions moins de larmes!
« Mais la mort frappe, et désormais
« A Léopold rejoint sa fille :
« Ces pauvres, immense famille,
« Riche autrefois de ses bienfaits,
« Nos parents, nos amis, et leur sœur et leur frère,

1. On se rappelle quel désespoir montra le peuple, le jour où nos princesses partirent de Lunéville.

« Tout ce peuple orphelin redemande une mère.

« Ici, par des jeux solennels,
« Nous célébrâmes sa naissance ;
« Plus loin, sous les yeux paternels,
« Nous vîmes croître son enfance ;
« Elle nous promit en ces lieux
« De revoir bientôt sa patrie,
« Le jour où, de nos cœurs suivie,
« Elle passa sous d'autres cieux :
« Nous ne la verrons plus ; rien ne peut nous la rendre,
« Et des murs étrangers posséderont sa cendre. »

Pleurez, citoyens malheureux,
Pleurez cette princesse auguste :
Autant son cœur fut généreux,
Autant votre douleur est juste.
Elle est donc plongée au tombeau,
Elle qui vouait sa fortune
A la prospérité commune,
Pareille à ce pâle flambeau,
Astre de nos foyers et rival de l'aurore,

Qui, pour servir nos vœux, lui-même se dévore!

Hélas! vos pères abattus
Sous le fardeau de la vieillesse,
En me racontant ses vertus,
Retrouvaient leur jeune allégresse.
Quels héros, quels dieux bienfaisants,
Ils me peignaient dans ses ancêtres!
« Quoi! disaient-ils, sous d'autres maîtres
« Il faut donc finir nos vieux ans!
« Nos climats, l'univers, tout est plein de leur gloire,
« Et Louis seul en peut effacer la mémoire. »

Pleurez... Mais pourquoi succomber
Au malheur qui vous désespère?
Le ciel n'a pu vous dérober
Votre déesse tutélaire :
Non, d'un grand cœur tel est le sort :
Appui des siens durant sa vie,
Il protége, il sert sa patrie
Dans le sein même de la mort.
Ainsi, lorsque son char a disparu sous l'onde,

Le soleil de ses feux éclaire encor le monde.

Ce sont ces exemples sacrés
Qui nous instruisent d'âge en âge ;
Toujours des héros expirés
Les héros vivants sont l'ouvrage.
Suivez ces Germains aux combats :
Sans cesse du sauveur de Vienne
L'ombre terrible se promène
Et tonne au milieu des soldats,
Guide, enflamme les chefs en qui son cœur respire ;
Et, du fond des tombeaux, Charles [1] soutient l'empire.

Semblable à ce prince indompté,
Dieu de la guerre en Germanie,
Parmi vous de l'humanité
Sa fille sera le génie.
Le juste à ses mânes vengeurs
Peindra ses vertus méconnues ;
Les malheureux à ses statues

1. Charles V, duc de Lorraine, aïeul de la princesse.

Iront raconter leurs douleurs;
Et le noble désir d'obtenir ces hommages
De mortels bienfaisants peuplera vos rivages.

Mourante, hélas! en vastes dons
Elle épuise encor ses richesses;
Et de sa voix les derniers sons
Vous annoncèrent ses largesses.
Mais d'où part ce torrent de feux?
Devant moi s'ouvre l'Empyrée;
Quelle est cette vierge sacrée
Qui sort sur un char lumineux?
Des éclairs de son front l'univers se décore,
Et la nuit se revêt des couleurs de l'aurore.

Gardez-vous d'en douter, Lorrains;
C'est elle-même, elle s'avance :
De ses aïeux, vos souverains,
Un chœur illustre la devance :
Sur le front d'un fier conquérant
Celui-là [1] reprit sa couronne,

1. René II, vainqueur de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

Et, fils généreux de Bellone,
Pleura son ennemi mourant.
De vos pères cet autre [1] embellit l'heureux âge :
Ces temples, ces remparts, vos lois, en sont l'ouvrage.

Celui [2] qui lève au-dessus d'eux
Une tête si radieuse
Longtemps dans un exil affreux
Traîna sa jeunesse fameuse.
En proie aux ravages de Mars,
O ma patrie, en son absence,
Tu n'étais qu'un désert immense
Tout couvert d'ossements épars!
Il vient, la paix le suit ; ces ossements horribles
Marchent, courent s'unir, sont des hommes terribles.

Mais de tant de princes rivaux
Qui peindrait les exploits sublimes ?
Ces bords n'ont vu que des héros

1. Charles III, fondateur de cette ville magnifique bâtie auprès de l'ancienne ville de Nancy. On l'appelle la Ville-Neuve.
2. Léopold Ier.

Marcher nos maîtres légitimes.
Les voyez-vous se rassembler
Autour de leur fille immortelle,
Qui, toujours aux Lorrains fidèle,
Descend et vient les consoler?
Je l'entends; elle parle, elle est ici présente,
Et fait couler le miel de sa bouche éloquente.

« C'est trop gémir et soupirer :
« Ah! calmez ces regrets profanes;
« Vos maux viendraient me déchirer
« Jusqu'au fond du séjour des mânes.
« Je vous aimais, et chez les morts
« Cette même ardeur m'a suivie;
« Loin de vous s'écoula ma vie,
« Mais mon cœur habitait vos bords :
« Du moins, du moins rendue à des rives si chères,
« Ma cendre ira dormir au tombeau de mes pères.

« Gardez ces restes précieux,
« Gages derniers de ma tendresse,
« Et que le nom de mes aïeux

« Sur vos bouches vole sans cesse.
« Vantez en eux des bienfaiteurs,
« Et non point vos antiques princes;
« Louis commande à ces provinces,
« Comme eux il a droit à vos cœurs.
« Que dis-je? ah! que vos cœurs à Louis seul se donnent;
« C'est moi, c'est mes aïeux, leurs ombres qui l'ordonnent.

« Leur sceptre est brisé pour jamais,
« Il est brisé; mais, ô Lorraine!
« Déjà pour toi l'heureux Français
« Les voit tous revivre en sa reine.
« Sans doute, dès ses jeunes ans,
« On lui redit leurs grands exemples;
« Que de ses pères dans tes temples
« Étaient cachés les ossements.
« S'ils aimaient les Lorrains, le même amour l'enflamme,
« Et toutes leurs vertus ont passé dans son âme. »

L'ombre a dit. Vous savez ses lois,
Voici sa tombe redoutable;
Jurez-y, peuples, à vos rois

Une tendresse inviolable :
Parlez. « Nous jurons à Louis
« De vivre tous Français fidèles;
« Oui, s'il restait des cœurs rebelles
« Que sa vertu n'eût point conquis,
« O reine, ô des Lorrains chère et douce espérance,
« Il les reçut de vous dévoués à la France! »

ODE SUR LA GUERRE PRÉSENTE

APRÈS LE COMBAT D'OUESSANT

Il a fui devant nous, pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux;
A peine pour combattre ont paru nos vaisseaux,
Il laisse au loin la mer déserte.
Des Français menaçants l'image le poursuit :
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres [1],

1. L'armée du roi a poursuivi celle d'Angleterre, et lui a toujours présenté le combat dans le meilleur ordre, sous le vent, depuis deux heures après midi jusqu'au lendemain; mais l'amiral anglais n'a pas cru sans doute devoir l'accepter; il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite, en cachant soigneusement ses feux, tandis que tous les vaisseaux de l'armée du roi portaient les leurs, etc. (*Gazette de France* du lundi 28 août 1778.)

Et dans ses ports, jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grâce à la nuit.

Tu disais cependant, anarchique insulaire :
« Environné des mers, seul, je suis né leur roi ;
« L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi
« Sous mon trident héréditaire.
« Les Français sont ma proie ; ils n'affranchiront pas
« Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
« Déjà vaincus de leur mollesse,
« Et du seul souvenir de nos derniers combats. »

De tes chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publiait nos vaisseaux prisonniers,
Et Londres attendait nos plus braves guerriers,
Qu'ils enchaînaient dans leur pensée ;
A leur table insultante ils conviaient Bourbon,
Bourbon qui, sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa royale naissance
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce héros, mer trop longtemps jalouse ;

C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais.
Il vient : feux d'allégresse, entourez son palais
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse.
O tendresse ! ô transports par la gloire permis !
Couple heureux ! plaisirs purs où leur âme se noie,
Croissez de la publique joie
Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes, fils des rois ! nos vaisseaux vous demandent,
Impatients du port et de l'oisiveté ;
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté ;
D'illustres dangers vous attendent :
Aux armes ! que l'honneur vous enlève à l'amour !
De nouveau sur la mer tout Albion s'avance,
Et, triomphant de votre absence,
Par d'insolents défis presse votre retour.

Quel tumulte ! quels cris d'allégresse et de guerre !
Annoncent-ils Bourbon aux rivages français ?
C'est lui-même ; soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre ;
Périssent les Anglais et leurs défis altiers !

Ciel ! que de sang versé teindra l'humide plaine !
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes [1] de guerriers.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,
Vaissaux heurtant vaisseaux, soldats contre soldats
Épuisant leurs haines natales.
Triomphons ou mourons ; quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes
Dont Louis voit troubler son règne paternel !

Songez, en défiant l'Anglais et les tempêtes,
Que si vous prodiguez votre sang généreux,
Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux
Ennoblis du nom de conquêtes.
Français, vous combattez pour l'honneur des Français ;
Vos affronts commandaient la guerre qui s'élève ;

1. ..... *Scandit fatalis machina muros,*
Feta armis. VIRG., *Æn.* II.

Un siècle efféminé s'achève :
Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès !

Vengez-nous ; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats;
D'une servile paix prescrite à nos États
C'est trop laisser vieillir l'injure :
Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage,
Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris indignés d'obéir à deux rois?

Dieu, qui tiens sous tes lois la fuite et la victoire,
Toi dont le souffle apaise et soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les empires rivaux
Vers leur décadence et leur gloire;
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux,
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Descends, Dieu des Bourbons, et combats avec nous.

Des vertus de Louis récompensant la France,

Tu permets qu'il revive en sa postérité ;
De ce palmier tardif un rameau souhaité
Est promis à notre espérance :
Naissez, fils de l'État, pour le voir triomphant !
Grand Dieu, tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler par le deuil et les larmes,
Les fêtes qu'on prépare à ce royal enfant.

Non, généreux guerriers ; cet enfant vous présage
Et la faveur du ciel et des lauriers certains :
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour apanage.
Nuit qui sauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste, et toi, guerre intestine,
Qui tiens la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimaient, fils des mêmes ancêtres,
Racontez leurs revers, enhardissez nos coups,
Colons républicains, par la victoire absous
D'avoir banni d'injustes maîtres ;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur

Où Vergennes, du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais ;
La liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre empire,
Leurs climats épuisés d'hommes et de trésors,
Les champs américains dévorant leurs armées,
Leurs flottes en vain consumées,
Leur triple état courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes Français ! et dans nos ports timides
Ce reste de vaincus veut imposer des lois !
Éveillez-vous, guerriers, et rendez à nos rois
Le trône des États humides :
Jusqu'en leurs forts ailés entrez victorieux ;
Frappez ces légions, leur dernière espérance ;
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos aïeux.

Déjà sont accourus, tout rayonnants de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos chefs indomptés,
Et Duquesne et Forbin, tous ces héros vantés
Dont les mers gardent la mémoire;
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous.
Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles,
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux?

« Ici sont les Anglais; des dangers qu'il affronte
« Chacun de vous aura son père spectateur :
« Marchez, vous disent-ils; devant vous est l'honneur;
« Derrière, à vos côtés, la honte. »
Mânes de nos héros, vous serez satisfaits;
Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence,
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.

ODE

IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES [1]

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité :

1. Gilbert écrivait cette ode huit jours avant sa mort.

Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour proteger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

ÉPITRES

HÉROÏQUES ET MORALES

ÉPITRES

HÉROÏQUES ET MORALES

LA MARQUISE DE GANGE

A SA MÈRE[1]

Ma mère... je frémis! que vais-je vous apprendre!
Aurez-vous, sans mourir, la force de m'entendre?
C'était peu que le ciel, brisant un nœud chéri,
Vous donnât à pleurer la perte d'un mari;
Il vous restait au moins, pour essuyer vos larmes,

1. Rien de plus terrible, rien de plus étonnant que l'histoire de la marquise de Gange. Qui se fût jamais imaginé que deux frères rivaux se pussent assez accorder entre eux pour égorger la femme de leur frère? En vérité, il est des événements qui humilient bien l'humanité, et je crois que celui-ci est du nombre.

Le marquis de Lanide, depuis appelé de Gange, rechercha en mariage mademoiselle de Rossan, veuve du marquis de Castellane, et une des plus charmantes têtes de son siècle. Il l'obtint. Les premiers jours de leur union furent heureux. Quelque temps après, deux frères du marquis de Gange, dont l'un était abbé, l'autre militaire, vinrent se joindre à nos

Un objet où vos yeux en retrouvaient les charmes ;
Mais cet objet si cher, l'orgueil de votre amour,
Le seul fruit de vos feux qui vît encor le jour,
Hélas ! quoique innocente, à souffrir condamnée,
Loin de vous votre fille expire assassinée...

Vous pleurez !... et je suis la cause de vos pleurs !
J'ai dû taire mon sort, vous cacher mes malheurs,
Et j'ai révélé tout !... ah ! pardonnez, ma mère...
L'heure qui va sonner peut-être est ma dernière :
Il me reste un moment ; c'est à peindre mes maux,
A signer le pardon de mes cruels bourreaux,
C'est à vous consoler que je le sacrifie...
Dieux ! si ma perte allait abréger votre vie !
Ah, ma mère ! ah ! combien la mort va me coûter !

deux époux, qui vivaient dans un de leurs châteaux. A peine eurent-ils vu leur belle-sœur qu'ils en devinrent tous les deux amoureux. Bientôt le mari devint jaloux et la persécuta. L'abbé, intrigant et capable de tout, croyant s'en faire un mérite auprès de sa maîtresse, dissipa les soupçons du marquis. Mais tout ce qu'il put faire n'eut point assez de force pour fléchir une femme aussi vertueuse que belle. Il résolut donc de l'assassiner, et exécuta cet horrible projet avec son frère.

Voilà l'affreuse catastrophe dont j'ai fait une épître-héroïde. Les mœurs de notre siècle, toutes perverses qu'elles sont, n'empêcheront point d'en plaindre l'héroïne. La vertu persécutée excite toujours la pitié.

Mon cœur vers vous s'élance, et ne peut vous quitter ;
Du coup qui l'en détache il frémit, il murmure,
Et je meurs de vos maux plus que de ma blessure.
Mais pourquoi tant de pleurs ? pourquoi ces cris affreux ?
Pourquoi ce désespoir, ces regrets douloureux,
Ce sombre abattement ? Ces serments de me suivre
Me rendront-ils à vous, me feront-ils revivre ?
Non : tout leur fruit sera de hâter vos vieux ans,
D'ajouter des douleurs à mes derniers instants.
Dieu devait-il nous faire une âme si sensible ?
Que ne m'aimez-vous moins ! je mourrais plus paisible.
Hélas ! qu'est devenu ce temps où votre cœur
Dans mes lettres jamais ne puisait la douleur ;
Où Gange, toujours tendre, était loin de me croire
Capable d'un amour qui pût blesser ma gloire ?
Tout alors m'assurait le destin le plus doux ;
Quand, voulant habiter et vivre parmi nous,
Ses frères criminels arrivèrent, me virent,
Et du feu le plus noir pour mes charmes s'éprirent :
L'un, hardi dans ses vœux, dissimulé, cruel,
Avait voué ses jours au service du ciel ;
L'autre, né généreux, tendre, mais téméraire,

Prétendait aux lauriers que l'on cueille à la guerre.
Ils osèrent tous deux me déclarer leur feu,
Le dédain fut le prix de ce coupable aveu :
Qui ? moi ! moi, j'aurais pu répondre à leur tendresse !
Moi, femme sans honneur, j'aurais eu la faiblesse
D'outrager mon époux, de trahir mon amant,
Gange ! lui, de mes jours le charme et l'ornement !
Ah ! mon devoir fût-il un rempart peu solide
Pour défendre mon cœur d'un amour si perfide,
Ma vertu suffisait ; et vos leçons, ma mère,
N'ont point à votre fille enseigné l'adultère.
Furieux cependant de se voir mépriser,
D'Orme [1] auprès de son frère osa m'en accuser :
Gange, un instant séduit, le crut, et dans sa rage
Il voulut me punir, venger son faux outrage,
Et, sans daigner me voir, sans daigner m'écouter,
Dans le fond d'un cachot me fit précipiter.
Mais on l'avait trompé ; c'est mon époux, je l'aime,
Je lui pardonne tout : non, jamais de lui-même,
Jamais il n'eût conçu des soupçons sur ma foi ;

1. C'était l'abbé de Gange.

Et des maux qu'il m'a faits il souffrit plus que moi.
J'ai vu son repentir, je l'ai vu, plein d'alarmes,
Tomber à mes genoux, arrosés de ses larmes;
S'accuser, détester cet injuste soupçon,
Et, plus amant qu'époux, implorer son pardon.

Au moins n'est-ce pas lui dont la main forcenée
Dans mon sang répandu sans pitié m'a traînée.
Depuis longtemps absent, il ne sait même pas
Que mes yeux sont voilés des ombres du trépas;
Et peut-être inquiet, brûlant d'impatience
D'oublier sur mon sein les rigueurs de l'absence,
Revient-il à l'instant, croyant déjà me voir
Voler, ouvrir mes bras, prêts à le recevoir.
Vain songe! quel spectacle étonnera sa vue!
Sur un funèbre lit son épouse étendue,
Pâle, sanglante encore et d'une faible voix
Lui criant : « Gange, adieu pour la dernière fois. »
Quel désespoir pour lui ! que de larmes versées!
Quels maux seront les siens ! ô funestes pensées!
J'entends déjà ses cris : « Quels sont ses assassins?
« Les monstres! où sont-ils? qu'ils meurent de mes mains! »

Mais que deviendra-t-il, grand Dieu! que va-t-il faire,
Quand on lui répondra : « Ce monstre est votre frère? »
Il mourra de douleur, et peut-être à mes yeux!
Non : Dieu m'épargnera ce spectacle odieux ;
Dieu devant son retour fermera ma paupière.
La douceur de le voir à mon heure dernière
Sans doute embellirait les bords de mon cercueil ;
Mais s'il faut de ses jours acheter ce coup d'œil,
J'aime mieux expirer sans jouir de sa vue,
Et je pardonne encore à l'ingrat qui me tue.

C'est ce d'Orme imposteur, cet amant inhumain
Qui contre moi de Gange avait armé la main ;
Ce d'Orme qui, feignant de partager mes peines,
Obtint de mon époux qu'il briserait mes chaînes,
Et qui, se prévalant du nom de bienfaiteur,
Revint insolemment me demander mon cœur;
Lui, seul auteur des maux où l'on m'avait réduite :
Sans doute il ignorait que j'en étais instruite :
Mais mieux je le savais, mieux ces fers, tour à tour
Rompus, forgés par lui, me montraient le détour
Par où ses yeux cherchaient la route de mon âme,

Moins votre fille osa désespérer sa flamme :
Mon cœur saignait encor des maux qu'il m'avait faits.
D'un rayon d'espérance amuser ses souhaits,
Malheureuse ! c'était compromettre ma gloire :
Instruire mon époux d'une ardeur aussi noire,
C'était troubler ses jours ; pour m'en faire un appui,
C'était semer la haine entre son frère et lui :
Que faire ? d'Olinval[1], pour comble d'infortune,
Me rapportait encor sa tendresse importune...
Non, tout ce qu'en prison j'avais souffert de maux ;
Non, ces nuits sans sommeil ; non, ces jours sans repos,
L'horreur de voir à tort ma vertu soupçonnée,
D'être par mon époux trahie, abandonnée,
Tout cela n'était rien près de mon embarras :
Gange en ce temps encor s'arracha de mes bras.
Je ne sais si mon cœur, alors qu'il vint m'apprendre
Ce voyage fatal qu'il devait entreprendre,
Pressentit le destin qui m'allait accabler,
Mais mon sang se glaça ; je ne pus lui parler :
Tout mon corps frissonnait de secrètes alarmes.

1. Le chevalier de Gange.

Je poussais des soupirs, mes yeux fondaient en larmes,
Et je crus même entendre une plaintive voix
Me dire en l'embrassant... C'est la dernière fois.

Il partit; et, le front tout rayonnant de joie,
Déjà ses deux rivaux croyaient tenir leur proie.
En vain je me voulus dérober à leurs yeux ;
Partout je retrouvais leur visage odieux.
Avant-hier enfin, de tristesse abattue,
Après l'aurore au lit je me vis retenue.
Je jette, en m'éveillant, les yeux autour de moi :
Ils étaient à mes pieds : jugez de mon effroi...
J'étais seule, on avait écarté mes suivantes,
Que faire? hélas!... « Répondre à nos flammes brûlantes, »
Me criaient-ils tous deux, « madame, ou bien mourir :
« Il n'est plus de retard, parlez, il faut choisir. »
Et tout en me parlant, d'Orme, d'un air farouche,
L'œil en feu, présentait une coupe à ma bouche :
Je la saisis, je feins d'en boire le poison,
J'implore les secours de la religion :
D'Orme va les chercher; et moi, dans son absence,
J'ose de d'Olinval invoquer la clémence ;

Je m'élance à ses pieds que je baise en pleurant :
« Si la vertu sur vous a le moindre ascendant,
« Si vous aimez un frère à qui l'hymen me lie,
« Si vous m'aimez moi-même, accordez-moi la vie. »
Mes larmes, mon effroi, la pâleur de mon teint,
Ce trouble attendrissant qui m'agitait le sein,
Ce pouvoir que mon sexe a sur l'homme sensible,
Tout semblait adoucir ce lion inflexible :
J'allais tout obtenir, il répandait des pleurs :
D'Orme rentre, il le voit partager mes douleurs,
Et sans l'importuner d'un reproche inutile,
Terrible, un glaive en main, l'œil de rage immobile,
Fond sur moi, de vingt coups me déchire le flanc,
Fuit, emmène son frère, et me laisse en mon sang
Me traîner en criant : Au secours! on me tue!...

Je mourais : on arrive, et je suis secourue ;
Mais en vain, c'en est fait, mon trépas est certain :
Tous mes coups sont partis d'une trop sûre main.
Ce n'est que pour souffrir que je respire encore :
Le ciel, entre un époux qui m'aime et que j'adore,
Entre ma mère et moi, va de l'éternité

Élever malgré nous le rempart redouté.
Nous ne nous verrons plus, nous qui n'étions qu'une âme ;
Vous n'avez plus de fille, et Gange plus de femme :
Moi, je vous perds tous deux, et j'emporte en mourant
La douleur d'affliger ma mère et mon amant.
Mon amant ! en prison par lui je fus plongée,
Il me persécuta, je dois être vengée ;
Ah ! je le serai trop !... on va le soupçonner
De m'avoir fait, hélas ! lui-même assassiner,
Et sans autre raison que mes pleurs, que mes peines,
Peut-être sera-t-il chargé d'horribles chaînes,
Comme un vil criminel traîné dans un cachot ;
Que vous dirai-je enfin ? conduit sur l'échafaud !
Ah, ma mère ! mais non, vous prendrez sa défense :
Allez aux magistrats prouver son innocence ;
Montrez-leur cet écrit : c'est votre fille en pleurs,
C'est moi qui vous en prie au nom de mes douleurs.
Lisez, contez-leur tout d'une bouche fidèle ;
Dites... mais pardonnez, déjà ma main chancelle,
Tout mon corps se roidit, je me sens assoupir,
J'expire, et c'est pour vous qu'est mon dernier soupir.

LE CRIMINEL

D'ORVAL A MÉLIDOR

S'il est possible encor de t'arracher au crime,
De retenir tes pas sur les bords de l'abîme ;
Si, des plaisirs déjà savourant le poison,
Ton âme n'est point sourde aux cris de la raison ;
O mon cher Mélidor ! permets que je t'éclaire,
Ouvre un moment les yeux sur le destin d'un frère,
Vois jusqu'où m'a conduit la soif des voluptés,
Pleure-moi, plains mes maux que j'ai trop mérités,
Et tremble de marcher sur les pas d'un coupable.
Mon exemple est terrible, et mon crime exécrable.
L'amour et l'amitié, l'hymen, l'humanité,
L'honneur, les lois, le ciel, je n'ai rien respecté,

J'ai tout trahi; je suis un monstre sanguinaire,
Dont le fer d'un bourreau doit délivrer la terre.
Malheureux! je frémis en songeant à mon sort,
Le seul nom de mon crime est l'arrêt de ma mort;
Et l'instant précieux que j'emploie à t'instruire
Est le dernier peut-être où je pourrai t'écrire!...
Ces chaînes, ces prisons, que le coupable en pleurs
Remplit à tous moments du cri de ses douleurs,
Ces échafauds honteux dressés pour son supplice,
Tout ce que pour punir inventa la justice,
Menace incessamment mes regards éperdus;
Mais mon trépas n'est rien s'il te rend aux vertus.
Non, ce n'est point les fers, la perte de ma vie,
Ce n'est pas même un nom marqué d'ignominie
Que redoute ton frère au repentir livré :
Il tremble de mourir sans t'avoir éclairé.
La vérité, longtemps à moi-même inconnue,
Sur les bords du tombeau brille enfin à ma vue;
Mais son jour trop tardif est déjà vain pour moi :
Et s'il me sert encor, c'est pour voir plein d'effroi
Le repos, le bonheur que m'a ravi le crime,
Et les tourments affreux dont il me rend victime.

Qu'il passe donc en toi, ce jour si redouté;
Je te laisse, en mourant, pour bien la vérité.
Vois combien aisément on tombe au précipice:
Les charmes du plaisir sont le masque du vice;
Sous ces dehors trompeurs il éblouit nos yeux;
D'abord faible, on finit par être vicieux.

J'avais, il t'en souvient, des vertus en partage;
Mes crimes du plaisir ont tous été l'ouvrage.
Tendre ami, riche affable, et guerrier valeureux,
Je servis mon pays, j'aidai les malheureux,
Et le poste éclatant que j'occupe à l'armée,
Je le tiens de mon bras et de ma renommée:
Heureux, si j'avais su gouverner mes penchants!
Les passions pour nous sont d'aimables tyrans.
D'un sexe impérieux adorateur volage,
De beautés en beautés je portais mon hommage.
Ma naissance, mon nom fameux par les combats,
Ce faste éblouissant qui marchait sur mes pas,
D'un peuple de Phrynés chatouillaient l'avarice,
Et leurs charmes trompeurs, aidés par l'artifice,
Dans mon cœur, dévoré par la faim du désir,

Versaient en même temps le vice et le plaisir.
La raison, mais en vain, me découvrait l'abîme;
Je courais au bonheur sur la route du crime :
Ce juge redouté qui tonne au fond des cœurs,
La conscience, en moi s'armant de traits vengeurs,
S'indignait, combattait, me gourmandait sans cesse;
Je noyais mes remords dans les flots de l'ivresse :
Des bras d'une Laïs, bientôt vil suborneur,
J'allai de l'innocence attaquer la pudeur;
Et du titre d'épouse abusant sa tendresse,
Je lui ravis l'honneur, et ris de sa faiblesse :
Et tu ne tonnais pas, grand Dieu ! que tardais-tu ?...
Ma mort était trop peu pour venger la vertu :
Il me manquait encore un titre à ta colère;
Oui, celui d'assassin, oui, celui d'adultère.
J'avais franchi la borne; et coupable une fois,
L'homme pour s'arrêter ne connaît plus de lois :
Raison, gloire, amitié, religion, nature,
J'avais tout oublié, tout; et mon âme impure,
Si ta mort eût comblé son plus léger désir,
Aurait de ton sang même acheté le plaisir;
Dusses-tu me haïr, non, je ne puis le taire,

L'amour à cet excès m'eût rendu sanguinaire :
De mon plus cher ami devenu le bourreau,
Monstre, j'ai bien osé le plonger au tombeau,
Lui dont j'avais séduit la moitié si chérie!
Lui qui dans Fontenoi me conserva la vie!
Mais sois instruit de tout, vois jusqu'aux moindres traits:
Qui peut craindre un moment d'avouer ses forfaits,
Qui peut les excuser chérit encor le crime.
Accable qui voudra d'un mépris légitime
Un malheureux rendu la honte de son sang,
D'autant plus criminel que plus noble est son rang;
Je n'en murmure point : toi-même, toi, mon frère,
Tu dois me détester, si la vertu t'est chère.
Mon frère! Ce doux nom m'est-il encor permis?
A l'échafaud voué, mes parents, mes amis,
Doivent me rejeter, doivent me méconnaître.
Je suis le déshonneur du sang qui m'a fait naître;
J'ai perdu jusqu'au droit d'exciter la pitié;
Tout de moi, jusqu'au nom, tout doit être oublié.
Voilà, cher Mélidor, voilà ce qu'il m'en coûte
Pour avoir des vertus abandonné la route!
Mes jours!... ah! que ne puis-je encor les réparer!

Mais je n'ai qu'un instant... Qu'il serve à t'éclairer.
Vois enfin, vois, mon frère, où l'amour nous entraîne,
Et tremble si jamais tu gémis dans sa chaîne.
Que ne puis-je t'armer contre ses faux attraits!
Il promet le bonheur, et nous mène aux forfaits.
Ah! si tu connaissais le prix de l'innocence!
Si tu pouvais savoir quelle est sa récompense!
Crois-moi : nul ne sait mieux combien vaut la vertu
Que l'homme criminel, quand il s'est reconnu.

Une aimable sirène avait su me séduire :
Mes vœux étaient fixés; heureux sous son empire,
Je m'en croyais aimé : l'ingrate me trahit.
En proie à ces fureurs qu'allume le dépit,
Je jurai d'abhorrer tout son sexe perfide.
L'amitié désormais devait être mon guide;
Je voulais asservir mon cœur à la raison.
Bélidor à Paris m'ouvre alors sa maison :
Peu content qu'à son bras ton frère dût la vie,
Au rang de ses amis ce vieillard m'associe.
C'est dans mes entretiens qu'il cherchait ses plaisirs;
Et les siens, jusqu'alors bornant tous mes désirs,

Commençaient à verser le repos dans mon âme,
Quand, par lui présenté, je vins devant sa femme :
Sa femme!... Ah! Mélidor!... A peine en son printemps...
Je la vois... C'est Vénus... Malgré tous mes serments,
Je brûle, je languis, je ne puis plus m'en taire...
Je n'examinai point si ma flamme adultère
Outrageait un ami qui m'accablait de biens,
Si sa femme pouvait, perfide à ses liens,
Sans flétrir son honneur répondre à ma tendresse;
Mon âme ne songea qu'à fléchir ma maîtresse.
Je déclarai mes feux, ou plutôt ma fureur.
Mon criminel aveu fut payé de bonheur...
J'en jouis... Et l'époux de ma coupable amante
Admirant sur mon front la gaîté renaissante,
Pour être défiant, hélas! trop vertueux,
Peut-être à l'instant même où, cédant à mes feux,
Où, souillant son honneur, j'allais, monstre farouche,
Porter insolemment l'adultère en sa couche,
Peut-être qu'il songeait à son indigne ami,
Heureux de voir enfin mon repos affermi...
Et moi, moi, Mélidor... Cette seule pensée
Doit fermer à mes pleurs ton âme courroucée.

Cependant Bélidor s'avance un jour vers moi :
« Mon ami, me dit-il, je suis sûr de ta foi;
« Mais il transpire un bruit. Tu vois mes pleurs, pardonne;
« Il faut nous séparer : c'est l'honneur qui l'ordonne.
« Ne me crois pas atteint du plus léger soupçon,
« Nous nous verrons toujours... mais hors de ma maison. »
Je promis tout, mon frère, et peut-être mon âme
Aurait-elle à la fin triomphé de sa flamme.
Je rougis, j'eus horreur d'outrager l'amitié :
Célimène m'écrit, et tout est oublié.
Mais par sa lettre même assuré de mon crime,
Bélidor en fureur attendait sa victime.
Je vais au lieu marqué... Te le dirai-je? hélas!
Vingt fois près d'arriver, retournant sur mes pas,
Je reviens, je m'éloigne; une voix effrayante
Me criait d'un côté : « D'Orval, fuis ton amante;
« Regarde son mari, brûlant de se venger,
« S'attacher à tes pas, tout prêt à t'égorger; »
D'un autre, de l'amour la voix enchanteresse
Me peignait le plaisir, m'invitait à l'ivresse.
L'amour fut obéi; déjà... — Mais son époux
Entre le fer en main, et s'élance sur nous,

Terrible, l'œil en feu, versant des pleurs de rage,
Et déjà du regard punissant qui l'outrage :
« Ingrat, il est donc vrai, je vois ta trahison;
« Pour me déshonorer je t'ouvris ma maison :
« Viens, lâche, me dit-il; viens, et défends ta vie
« Du front dont tu couvrais Bélidor d'infamie.
« Je t'aurais pardonné de m'arracher des jours
« Dont bientôt la vieillesse interrompra le cours;
« Mais me ravir l'honneur!... Prends tes armes : si l'âge,
« Blanchissant mes cheveux, a glacé mon courage,
« S'il m'a ravi la force, il me reste le cœur;
« Et si je meurs, au moins mourrai-je avec honneur. »
Te peins-tu ma rougeur, ma honte, ma surprise,
Ce vieillard dont l'aspect m'accable et me maîtrise,
L'embarras de sa femme et ses cris superflus?
Pardonne... hélas! d'Orval ne se connaissait plus.
Nous fondons l'un sur l'autre, et mon ami succombe...
Et c'est sous mes efforts!... Grand Dieu!... le voile tombe;
Je le vois à mes pieds, défiguré, sanglant;
Je me suis élancé sur son corps expirant,
Je le serre en mes bras, et de ma bouche impure
Pour étancher son sang je couvre sa blessure;

Je pleure, appelle en vain des secours trop tardifs,
La chambre retentit de mes discours plaintifs;
Bélidor! Belidor! ah! rouvre la paupière,
Dis au moins, dis avant de quitter la lumière,
Dis que ton cœur pardonne au malheureux d'Orval.
Réponds-moi, mon ami!... Vains accents! coup fatal!
Il n'est plus, et je vis! et je suis l'homicide
De ce faible vieillard!... Moi... son ami!... perfide!...
Le désespoir m'enflamme, et d'un bras affermi
J'ai pris ce glaive teint du sang de mon ami.
J'en veux percer mon cœur... Son épouse m'arrête.
« Retire-toi, barbare, ou tremble pour ta tête.
« Vois ce corps, vois ce sang répandu par mes coups;
« C'est le sang d'un ami, c'est le sang d'un époux,
« Femme ingrate et cruelle! et tu veux que je vive?
« Ah! rends-lui donc le jour dont ma fureur le prive...
« Ou plutôt prends ce glaive, et sur ce corps fumant,
« Si tu l'aimes encor, viens, égorge un amant
« Qui ne peut plus te voir, qui maudit la lumière :
« Je t'en prie à genoux; c'est la grâce dernière
« Que désormais je veuille exiger de ta foi;
« Ma mort est un bienfait que j'espère de toi... »

En vain, pour apaiser le trouble de mon âme,
Elle attestait encor nos plaisirs et sa flamme.
« Moi, céder à tes vœux? répondre à tes transports?
« Regarde ce cadavre... et connais mes remords :
« Va, porte ailleurs tes feux, tes caresses, tes larmes,
« Barbare, laisse-moi : périssent tous tes charmes! »

Je sors tout agité d'un trouble furieux;
Le tableau de ma vie était devant mes yeux,
J'y lisais les horreurs dont j'ai souillé ma gloire:
Tous mes crimes enfin accablaient ma mémoire.
Plein de haine pour moi, n'osant plus me montrer,
Moi-même aux magistrats je courais me livrer,
Quand mes amis tremblants, alarmés pour ma vie,
M'entraînent avec eux loin de l'ignominie.
Je viens dans cet asile; et, depuis ces moments,
Solitaire, j'y vis dans le sein des tourments.
Le vautour tourmenté d'une faim dévorante
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne et déchire mon cœur.
Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je sèche, je languis au milieu des alarmes;

Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes;
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit;
Je voudrais me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et, m'éloignant d'un monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval a vécu.

Souvent, croyant tromper l'ennui qui m'inquiète,
J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite :
L'ennui marche avec moi; tout est noir à mes yeux;
Un nuage éternel me dérobe les cieux;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure;
L'horreur qui règne en moi s'étend sur la nature;
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit;
Partout en traits de sang mon forfait est écrit.

Quelquefois, espérant désarmer sa colère,
Prosterné devant Dieu, je lui fais ma prière :
« Toi qui vois mes remords, qui sais mon repentir,
« Qui peux finir mes maux ou bien m'anéantir,
« Il en est temps, grand Dieu! consulte ta clémence,

« Ou, le tonnerre en main, consomme ta vengeance :
« Coupable, hélas ! d'Orval dut être châtié ;
« Malheureux maintenant, j'ai droit à ta pitié. »
Mais ce Dieu courroucé, prêt à me mettre en poudre,
Pour réponse à mes vœux me présente la foudre.
Sur la terre aussitôt je tombe plein d'effroi,
Et la terre, en grondant, semble s'ouvrir sous moi.
Je me lève égaré... des spectres m'environnent;
J'erre, je fuis, j'entends des accents qui m'étonnent ;
Je m'arrête, j'écoute... et soudain Bélidor
Me découvre son sein de sang tout rouge encor;
Il me montre en pleurant sa blessure mortelle :
« Vois l'ouvrage, dit-il, de ta main criminelle ;
« Mon amitié, tes jours que mon bras défendit,
« Tant de dons que sur toi ma bonté répandit,
« Regarde, ils ont produit cette reconnaissance :
« Tremble, le juste ciel va remplir ma vengeance. »

Il disparaît, et moi, je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain, j'ouvre, je tends les bras,
Je l'embrasse, il s'échappe, et je le suis encore :
Chère ombre, ô mon ami !... Tu fuis, et je m'abhorre !

Viens, parle, entends ma voix, qu'exiges-tu? mon sang?
Vois-le couler, ce fer va déchirer mon flanc.
Un moment; chez les morts je suis prêt à te suivre...
Hélas! c'est mon désir, mais on me force à vivre :
Les lois, Dieu me défend, par un ordre cruel,
De porter en mon cœur moi-même un fer mortel;
Mais quand du haut du trône où s'assied la justice
J'entendrai prononcer l'arrêt de mon supplice,
Rien ne peut m'arracher à ce juste dessein...
D'un bras ensanglanté je percerai mon sein...
Eh! qu'importe, mon frère, à l'État, au ciel même,
Quand les vengeurs des lois, par un ordre suprême,
Condamnent un coupable à descendre au tombeau,
Que son glaive l'y plonge, ou le fer d'un bourreau?
Je vengerai les lois, je punirai mes crimes;
Mais je ne veux point être une de ces victimes
Qui, mourant au grand jour d'un infâme trépas,
Servent d'exemple à ceux qui marchent sur leurs pas.
Ah! qu'il en coûte au cœur qui perd son innocence!
Mais qu'entends-je?... un bruit sourd... et vers moi l'on s'avance!
C'en est fait, malheureux!... mon asile est connu.
La liberté, l'honneur, pour moi tout est perdu!

Que faire?... me défendre? ou m'arracher la vie?
Me défendre... est un crime... Ah! fuyons l'infamie...
Qu'est devenu mon fer?... Frappons, j'en ai le temps...
Mais le bruit a cessé... rien ne s'offre à mes sens...
Vivons... Ah! Mélidor! quel démon me tourmente!
La feuille qui frémit me glace d'épouvante.
Je demande, je crains tout à la fois la mort.
Quand verrai-je, ô mon Dieu! le terme de mon sort?
Ces remords, ces combats, ces tourments, ces alarmes,
N'auront-ils point de fin? point de trêve à mes larmes?

Venez, venez me voir, vous qui dans les plaisirs
Apaisez sans terreur la faim de vos désirs;
Approchez, contemplez ce corps pâle et livide,
Ces yeux creux et flétris, ce front que l'ennui ride,
Ce cœur par les remords percé, mis en lambeaux :
L'amour des voluptés a causé tous ces maux.
Et toi, mon frère, et toi... que toujours mon image
Soit présente à tes yeux, t'écarte du naufrage...
Par les tourments affreux dont je suis abattu,
Présume le bonheur dont jouit la vertu...
Ah! si je revivais mes jours tissus de crimes,

Qu'ils seraient innocents!... Souhaits illégitimes!
Adieu, mon frère, adieu... Je t'ai tout révélé...
Sois heureux, surtout sage, et je meurs consolé.

LES PLAINTES DU MALHEUREUX

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir;
Tout passe, et ma douleur paraît seule éternelle!
Je cours après des biens dont je ne puis jouir :
Aux cris du malheureux la fortune est rebelle.
Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
Mes talents, ma vertu, mes veilles, tout est vain;
Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
Que devenir? que faire? ô mort, à mon secours!
Viens, finis mes tourments; et pourquoi vis-je encore?
Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours?
La mort aussi me fuit!... vainement je l'implore...
Dieu cruel! réponds-moi. Quels sont donc tes desseins,
En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,

Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
M'étaler un bonheur dont l'aspect m'importune?
Hélas! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
C'est trop me tourmenter, je la sens qui chancelle;
Le besoin la balance et va triompher d'elle.
Arrête... malheureux! que je suis combattu!
Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...
    Malheur à ceux dont je suis né!
Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri les feux de mon génie;
Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis par la faim dévoré,
Et tout est insensible aux horreurs que j'endure!
Tout est sourd à mes cris... tout dort dans la nature,

Dans les bois, à la ville, aux champs et sur les flots.

Le M***, au teint de rose et l'ami du repos,
Ronfle nonchalamment étendu sur la plume;
Et jusqu'à l'artisan qui, dès l'aube du jour,
Faisant sous un marteau retentir son enclume,
Donne aux époux voisins le signal de l'amour,
Tout repose endormi dans l'oubli de ses peines.
Mes yeux seuls sont ouverts, je suis seul malheureux...
Seul, je remplis les airs de mes cris douloureux;
Seul, de tous les penchants mon cœur porte les chaînes.
L'honneur, qui, me berçant de l'espoir d'un grand nom,
M'emporte malgré moi sur les pas d'Apollon,
L'ambition de l'or, la jalousie impure,
Et l'amour, pour tout autre une source de biens,
Me causent plus de maux que la faim la plus dure.
Heureux cent fois le pauvre à qui de doux liens
Peuvent faire oublier les soucis de la vie!
Heureux, bien plus heureux cet homme de génie,
Qui, placé dans l'aisance et cultivant les arts,
N'a pas besoin d'appui pour fixer nos regards!
Il vole à tire-d'aile au temple de mémoire.

Semblables aux beautés qui vont baissant les yeux
A l'aspect d'un soleil brûlant et radieux,
Les grands le craindront tous, éblouis de sa gloire...
Et moi, moi, malheureux, j'aurai beau travailler,
Je vivrai dans l'oubli... la muse mercenaire
D'un éclat glorieux ne peut jamais briller...
Mais cessons de me plaindre, et tremblons de déplaire.

L'AMANT DÉSESPÉRÉ

Forêts solitaires et sombres,
Je viens, dévoré de douleurs,
Sous vos majestueuses ombres,
Du repos qui me fuit respirer les douceurs.

Recherchez, vains mortels, le tumulte des villes;
Ce qui charme vos yeux aux miens est en horreur :
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur.

Arbres, répondez-moi !... Cachez-vous ma Sylvie?
Sylvie, ô ma Sylvie !... Elle ne m'entend pas.
Tyrans de ces forêts, me l'auriez-vous ravie?
Hélas ! je cherche en vain la trace de ses pas.

O feuillages chéris, voluptueux feuillages,
Combien de fois vos noirs ombrages
Nous ont aux yeux jaloux l'un et l'autre voilés,
Et que ces doux instants se sont vite écoulés!

Toi qui me répétais les chants de ma Sylvie,
Quand, seule, elle vantait les douceurs de sa vie,
L'entends-tu? parle, écho; dis, me la rendra-t-on?
Hélas! il semble qu'il dit non...

Mais quel son a frappé mon oreille éperdue?
Peut-être est-ce un soupir de ma divinité,
Qui dit à mon cœur agité :
Viens, elle te sera rendue...

C'est elle! ô doux retour! hâtons-nous d'approcher.
J'entends ses pieds fouler les feuilles gémissantes;
Mais non... c'est ce ruisseau qui va contre un rocher
Briser, en murmurant, ses ondes blanchissantes.

Ce ruisseau murmurer?... Il gémit sur mon sort...
Ces arbres attristants et voués à la mort,

Qui couronnent ces rives,
Ces sapins, ces cyprès, leur morne majesté,
Ces bois silencieux, leur vaste obscurité,
Tout semble prendre part à mes douleurs plaintives.

Ah! revînt-elle encore, il ne sera plus temps.
Ses yeux, au lieu de moi, retrouveront ma cendre;
Et les pleurs que sur elle on la verra répandre,
Ses regrets douloureux, ses longs gémissements,
Viendront au tombeau même éveiller mes tourments.

LE PRINTEMPS

Sur un vieux char de fer, traîné par les orages,
L'hiver, ce noir géant, compagnon des ravages,
Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfants.
Aux accords enchanteurs des oiseaux triomphants,
Foulant d'un pied léger la naissante verdure,
Le Printemps, au milieu d'une foule d'amours,
Des zéphyrs précédé, suivi par les beaux jours,
Arrive, et d'un coup d'œil embellit la nature.

L'arbre, qui n'était plus qu'un cadavre séché,
Est étonné des fleurs qui brillent sur sa tête;
Et le fleuve, tantôt sous les glaces caché,
Tantôt rapide, impur, battu par la tempête,
Se promène orgueilleux du calme de ses eaux;
Et vous, longtemps muets vous murmurez, ruisseaux;

Vous admirez déjà les fleurs les plus superbes
Se disputer l'honneur de parfumer vos bords;
Et vous, Amour ! et vous, tout ressent vos transports :
Le zéphyr caressant courbe en onde les herbes,
Et l'oiseau tout de feu, d'arbre en arbre élancé,
Poursuit, atteint, saisit, relâche sa femelle,
L'attrape de nouveau, l'agace, bat de l'aile,
Et sous un sein brûlant tenant son corps pressé,
En jouit, et s'envole en chantant avec elle.
La fleur même en nos prés penche amoureusement,
        Sur sa voisine obéissante,
Sa tête d'or, d'azur et de pourpre éclatante,
Et la baise cent fois par un doux mouvement.

Le ris de la nature est sur toutes les lèvres :
Voyez-vous ces brebis, ces génisses, ces chèvres,
Bondir sur la campagne, et, pleines de désirs,
Appeler leur époux aux amoureux plaisirs,
Tandis que sous un arbre, auprès de son amante,
Le berger les lui montre, et lui dit en pleurant :
« Toi seule es insensible au feu qui me tourmente. »
La bergère rougit, et baisse en soupirant

Ses yeux chargés de pleurs où se peint sa défaite.
Jouis, heureux berger, tes vœux sont couronnés;
Vainqueur de ta bergère, allons, sur ta musette
Célèbre les plaisirs que l'amour t'a donnés;
Accompagne ma voix... Hélas! ses sons expirent;
Je fais pour m'abuser des efforts superflus;
Et l'aspect du bonheur que les autres respirent
Pour les infortunés est un tourment de plus.
Déployez-vous pour eux vos frais et verts ombrages,
Bois, longtemps attristés de vous voir sans feuillages?
Ces monts d'azur épars sous la voûte du ciel,
Ce tapis de gazon étendu sur les plaines,
Ces arbres odorants, ces limpides fontaines,
Tous ces riants objets dissipent-ils le fiel
Qui fait de leurs longs jours un hiver éternel?

Mais quels chants! loin de moi, fuis, pensée odieuse;
Sur de plus beaux sujets promenons mes regards;
Vois-je pas de buveurs une troupe joyeuse?
Que de flacons remplis sur ces gazons épars!
Le souris sur la bouche, auprès de sa Glycère,
Chacun s'arme du sien, le bouchon saute en l'air,

Le vin brille, le verre entre-choque le verre;
De tous les dons du ciel le vin est le plus cher,
Disent-ils, et soudain ils entonnent ensemble
Des hymnes en l'honneur du dieu qui les rassemble;
Et tous levés en chœur, ils ont en même temps
Par trois libations salué le Printemps.
Mais un autre tableau devant moi se découvre :
Dans ces vastes jardins où s'élève le Louvre,
Enorgueilli d'avoir des rois pour habitants,
Où le marbre animé retrace à notre vue
Des héros fabuleux les exploits éclatants,
Que borde d'arbres verts une forêt touffue,
Théâtre où nos beautés vont disputer les cœurs,
Quel concours a paru! la ville est délaissée :
Ces lieux, longtemps déserts, sont un autre Élysée,
Et des ajustements les diverses couleurs,
Réfléchissant l'éclat dont brille la verdure,
Charment les yeux surpris de ces riants tableaux.
La Seine, à cet aspect, semble arrêter ses flots,
Et soudain, de plaisir suspendant son murmure,
Se dresse sur son urne, et dit : C'est le Printemps;
Et c'est aussi ce dieu qu'ont célébré mes chants.

QUARTS D'HEURE DE MISANTHROPIE

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité :
Vous êtes moins que l'homme et durs et sanguinaires.

Le sanglier qui voit, frappé d'un coup mortel,
Succomber son semblable,
Soudain pour le venger vole au chasseur cruel,
Et brave, en l'attaquant, son tonnerre effroyable.

L'homicide lion qui, tombant de langueur,
Ne peut chercher sa nourriture,
Voit un autre lion qui, plaignant son malheur,
Vient avec lui partager sa pâture.

Sombres cités du peuple dévorant,
Forêts, avez-vous vu le loup, brûlant d'envie,
Arracher au loup expirant
La brebis qu'il avait ravie?

Non : l'homme seul jaloux, insensible, inhumain,
Abhorre, ne plaint point, déchire son semblable.
De l'homme avec regret l'homme apaise la faim;
Qui semble malheureux, à nos yeux est coupable.
Tous les cœurs sont d'airain ; le grand est orgueilleux,
Le riche avare, et le pauvre envieux.
L'univers est un temple où l'on voit l'injustice
Se targuer sur l'autel, un sceptre dans la main.
La modeste vertu, victime du dédain,
Y marche l'œil baissé devant l'éclat du vice;
Et les pâles talents, couchés sur des grabats,
Y veillent consumés par la faim qui les presse,
Tandis que, s'égayant, chantant dans la paresse,
L'ignorance au teint frais s'endort sous le damas.

Et je vivrais encor dans ce coupable monde!
Non : autant mes malheurs y furent douloureux,

Autant pour lui ma haine est brûlante et profonde,
Tigres, recevez-moi dans vos séjours affreux;
Je veux vivre avec vous. Qu'un morne et noir silence,
Qu'une effrayante nuit attriste au loin ces bois;
Pour en bouleverser la solitude immense,
Que les vents, échappés de leurs cachots étroits,
Unissent leur murmure au fracas du tonnerre,
Du chêne à longs éclats déchirent les rameaux,
Déracinent le pin, qui, renversé par terre,
Écrase sous son poids des milliers d'arbrisseaux :
Leur ténébreuse horreur m'est également chère.

Quand le teint du soleil s'obscurcit de pàleur,
Quand tout autour de moi respire la tristesse,
Mon cœur est soulagé, je sens moins mon malheur;
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse;
Je crois que, courroucé d'avoir vu les humains
Refuser des secours à mes tristes destins,
Le ciel ne daigne plus leur prêter sa lumière :
Ou plutôt il me semble, et j'en suis consolé,
Que tout est comme moi plaintif et désolé.
J'aime à me retracer ma nouvelle carrière :

Mon lit sera la feuille, un antre ma chaumière,
L'herbe ma nourriture, et l'onde ma boisson,
Mes plaisirs l'innocence, et mon bien la raison.

Ainsi, par les sentiers de la misanthropie,
Quand au bord du tombeau je serai parvenu,
Ces mots seront les derniers de ma vie :
« J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu. »

LE NOUVEL ÉPICURE

VARIANTES

Buvons, Doris, profitons de ce jour,
Prêt à nous fuir, prêt à renaître;
Consacrons nos moments au plaisir, à l'amour,
Et nous informons peu si la mort va paraître.

Si par malheur tu ne pouvais pour moi
Brûler d'une amoureuse flamme,
De ce jus pétillant la chaleur, malgré toi,
Fondra les glaces de ton âme.

Verse, redouble, allons!... Ce n'est aux rois,
Ce n'est aux grands, beauté chérie,

C'est à toi seule que je bois.
A toi, qui fais le bonheur de ma vie.

Quoi ! tu crains d'approcher ce verre
De tes lèvres, siége des ris !...
Savoure ce nectar plus clair que le rubis...
Courage !... il eût tenté la reine de Cythère.

Mais de quels feux nouveaux ont pétillé tes yeux !
Ton sein et s'élève et s'abaisse...
Il semble à mes regards que ton être renaisse.
Est-ce toi ?... C'est Hébé... près du maître des dieux.

L'amour est sur son teint, la soif est sur sa bouche.
Je puis, sans qu'elle s'effarouche,
Lui dire : Aimons, buvons, prolongeons nos printemps.
Ceux-là craignent la mort, qui n'ont point dans l'ivresse
Appris à dédaigner ses arrêts menaçants :
Trembler pour l'avenir, y réfléchir sans cesse,
C'est mourir à tous les instants ;
Mais nous, dans les plaisirs plongeant notre jeunesse,
De Bacchus, de l'Amour suivant les douces lois.

Nous jouirons sans cesse,
Et nous ne mourrons qu'une fois.

Nos jours seront semblables
Aux ruisseaux enchanteurs,
Qui, promenant leurs flots sur des tapis de fleurs,
Vont insensiblement se perdre dans les sables.

Buvons, Doris, profitons de ce jour,
Prêt à nous fuir, prêt à renaître;
Consacrons nos moments aux plaisirs, à l'amour,
Et nous informons peu si la mort va paraître.

A MADEMOISELLE ROSALIE

Vous voulez donc toujours m'accuser d'imposture ?
Plus de ma vive ardeur ma bouche vous assure,
Moins votre esprit m'en croit, plus je suis maltraité !
O chère Rosalie, avec tant de beauté,
Doit-il être étonnant que vous charmiez une âme ?
« C'est avec moins de feu que s'exprime un amant. »
Cruelle ! dites mieux ; quand un cœur est de flamme,
L'homme ne doit jamais s'exprimer froidement.
Mais de vos cruautés je vois la source amère :
De peur d'être contraint d'y donner du retour,
Souvent de fourberie on accuse l'amour ;
Et si j'étais aimé, vous me croiriez sincère.

Quand je vous dis : Ces yeux vont droit au cœur,

Les Grâces de leurs mains ont formé ce visage,
Vous répondez : L'amant est tendre, et non flatteur.
Eh bien! vous le voulez, je change de langage;
Écoutez-moi : Ces yeux ne disent jamais rien,
Ce teint fade est semblable à la rose séchée;
Rien ne séduit en vous... Quoi! vous voilà fâchée?
Je vous parais grossier?... Je le prévoyais bien.
Dites-moi donc comment je dois parler pour plaire :
Peut-on ne pas louer l'objet de son ardeur?
Peut-être, en vous vantant, qu'à vos yeux j'exagère;
Mais je dis moins encor que n'aperçoit mon cœur.

A MADAME DE M***

SUR SON ACCOUCHEMENT

Amante, épouse heureuse, il manquait à vos vœux
Le doux titre de mère.
Vous en voilà parée, et le fruit de vos feux
Est une fille aimable, et qui vous sera chère.
Les roses et les lis, sur votre teint en fleur,
Déjà sont en boutons sur son jeune visage;
Vous y voyez vos traits, vos yeux, votre douceur,
Tout ce qu'il faut pour plaire; enfin c'est votre image,
C'est Vénus au berceau.
De deux cygnes brillants peut-il naître un corbeau?
Couple charmant, admirez votre ouvrage.
Vous savez si votre bonheur

Est cher à mes désirs, et si je le partage.
M*** vit encor dans le fond de mon cœur :
Malgré l'hymen, malgré l'absence,
Ce précieux trésor, que j'ai sacrifié
Aux prières de l'amitié,
Me coûte encor des pleurs chaque fois que j'y pense.
L'amour n'est point un bien qu'on perde sans douleur;
Et l'homme, dont les feux sont souvent un caprice,
Se console de tout, mais non du sacrifice
De l'idole de son cœur.

LES INQUIÉTUDES DE L'AMOUR

Charmant ruisseau, c'est près de toi
Que je viens respirer la fraîcheur du feuillage.
Hélas! sais-tu pourquoi?
O ruisseau! ton aspect me soulage.
J'étais assise sur tes bords,
Lorsque Tircis... le barbare! il m'oublie,
Mais il m'aimait alors!
Jura de m'adorer durant toute sa vie.
Oui, disait-il, ce ruisseau que tu vois
Remontera plutôt au lieu de sa naissance,
Oui, plutôt que Tircis se dérobe à tes lois.
O ruisseau! mon Tircis a manqué de constance,
Et moi, tendre toujours, j'ai gardé mon serment :
Tu peux, oui, tu peux maintenant

Remonter vers ta source.
Mais ton onde toujours fuit d'une égale course;
Infortunée! et cependant,
Hélas! il est trop vrai, j'ai perdu mon amant;
Et je brûle pour lui! je le regrette encore!
Et rien ne peut calmer le feu qui me dévore!...
Peut-être une autre a su, mais moins belle que moi,
Le ranger sous sa loi;
Peut-être, en cet instant, sa bouche lui répète
Les serments qu'il me fit de m'aimer à jamais...
Ruisseau! si quelquefois cette nymphe inquiète
Sur tes bords enchanteurs vient respirer le frais,
Dis-lui que le berger qui l'aime,
Que ce berger jura de m'adorer de même!

A M. DORAT

Un jour, pour dissiper l'ombre de ma tristesse,
J'errais dans les détours de ces bois de lauriers,
Immortels ornements des coteaux du Permesse;
Devant moi s'avançaient des poëtes altiers,
Leurs pinceaux à la main, le lierre sur la tête :
Ce spectacle m'attire, et déjà je m'apprête
A porter plus avant mes pas audacieux,
    Quand un mortel frappe mes yeux.
La douce Volupté mollement étendue,
Près de lui sur des fleurs reposait demi-nue;
Et tandis qu'à l'écorce il confiait ses chants,
L'Amour, au doux sourire, aux yeux vifs et touchants,
La tête sur son corps indolemment penchée,
Lui soufflait tous les feux dont il brûle les cœurs.

Les Grâces, à l'Amour enviant ces faveurs,
Et l'âme de dépit profondément touchée,
Autour de lui se rassemblaient en chœurs;
Et, voulant que leurs mains eussent part à l'ouvrage,
S'approchaient en dansant, et le semaient de fleurs :
La Jalousie, en vain versant des pleurs de rage,
D'un antre me criait : Ces fleurs sont des pavots.
Curieux, je m'approche, et ne vois que des roses
Brillantes par leur pourpre et fraîchement écloses.
Connais-tu ce mortel, vainqueur de cent rivaux,
Me dit l'Amour, surpris de me voir sur ses traces,
Toi dont l'œil de sa gloire envisage l'éclat?
Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
Craint-on de se tromper en disant : C'est Dorat.

LA MORT D'ABEL

CHANTS VII ET VIII, IMITÉS DE GESSNER

CHANT SEPTIÈME

L'oiseau, pour reposer caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égayé les bocages ;
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons
Ni les brouillards errants, ni le faîte des monts :
Dans les champs obscurcis l'air nage humide encore ;
Et loin de sa chaumière, au-devant de l'aurore,
Caïn marche déjà, farouche, et dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur :
Il se figure encor son amante éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,

Avait toute la nuit prié, gémi, pleuré,
Malheureuse des maux dont il est dévoré.

Il erre sans dessein, et sa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné.
« Cette nuit, dans mes sens quel désordre a régné !
« O songes ! disait-il, ô nuit, ô nuit terrible !
« Mon âme cependant reposait plus paisible,
« Et déjà s'envolaient mes noires visions,
« Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
« M'éveillent, malheureux ! et du soin qui la ronge
« Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
« Quoi ! ma couche toujours nagera dans les pleurs !
« Toujours j'y puiserai de nouvelles douleurs !
« Tu gémis, Méhala ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ?
« Elle ignore que Dieu rejeta ma victime ;
« Et ses pleurs et ses cris, d'avance pour Caïn,
« Ont en un jour obscur changé ce jour serein.
« Abel est plus heureux... Qu'il parle, Dieu l'inspire ;
« Qu'il agisse, on le vante ; on aime à lui sourire.
« Je suis seul rebuté, c'est moi seul qu'en tous lieux

« Poursuivent le courroux et la haine des cieux ;
« Et quand je crois les fuir, c'est l'épouse que j'aime,
« Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même,
« C'est toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
« Dans ce cœur où déjà pénétrait le repos. »

Bientôt devant ses pas se découvre dans l'ombre
Un rocher d'où pendaient des arbustes sans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceaux sur un gazon naissant,
A réparer sa force invitaient le passant.
Là, vaincu de douleur, abattu, sans haleine,
Caïn, prêt à tomber, d'un pas pesant se traîne,
S'arrête, et prolongeant un pénible soupir :

« Sommeil ! ô doux sommeil ! daigne enfin m'assoupir,
« Toi qui suspends les maux de la nature entière,
« Toi qu'en vain j'appelais dans ma triste chaumière !
« Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,
« Ou le ciel qui me hait, ce ciel, pour m'accabler,
« Même aux êtres sans vie a commis sa vengeance,
« Et toi, dont l'anathème a tari l'abondance,
« Toi, dont les fruits douteux ne soutiennent mes ans

« Que pour rendre Caïn malheureux plus longtemps,
« Terre, que tous les jours de mes sueurs j'arrose,
« Un moment sur ton sein permets que je repose :
« Chargé d'ennuis, hélas! épuisé de vigueur,
« Le sommeil est pour moi le comble du bonheur. »

Caïn dit, et s'étend sur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, ferme encor sa paupière enflammée,
Et le sommeil, trompant ses chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aile, et pèse sur ses yeux.
Le fier Anamalech avait suivi sa proie ;
Invisible il s'approche, et, tout bouillant de joie,
La traîne en espérance aux piéges qu'il lui tend :
« Tu dors, Caïn! tu dors! le triomphe m'attend.
« De mon esprit impur remplissons cet ombrage ;
« Qu'il respire à la fois mon haleine et ma rage.
« Venez, songes trompeurs, seconder mes projets,
« Épouvantez ses yeux des plus hideux objets;
« Qu'il se lève, emporté d'une aveugle colère;
« Que Dieu mon ennemi, que son vertueux frère,
« Lui soient dès ce moment plus odieux qu'à moi;
« Qu'enfin son crime à l'homme inspire tant d'effroi,

« Tant de joie aux enfers, au ciel tant de surprise,
« Que Satan, confondu de ma noble entreprise,
« Du trône tombe au rang où je vis oublié,
« Et baisse devant moi son front humilié. »

Ainsi parle en secret l'ange altéré de crime;
Et tandis qu'il se couche auprès de sa victime,
D'un sourd et long fracas retentissent les monts :
Le vent fougueux, au vent disputant les buissons,
Siffle, agite, et renverse, et relève leur tête,
Que replie à grand bruit l'effort de la tempête;
Et du morne Caïn les cheveux hérissés
Battent son teint poudreux , et flottent dispersés.
Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,
En vain ses noirs cheveux ont couvert son visage;
Les piéges du démon près de lui sont tendus,
Et son oreille est sourde, et son œil ne voit plus :
Mais, pour Caïn, dormir, c'est changer de souffrances.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses,
Où, de chaume couverts, s'abaissent d'humbles toits,
Rares et parsemés autour d'un vaste bois :

Ses fils, ses petits-fils, répandus sur la plaine,
Nus et le dos courbé, s'exerçaient hors d'haleine,
Tandis que le soleil, de son char lumineux,
Sur leur cou rembruni faisait jaillir ses feux.
L'un, de ses bras tendus pesant sur la charrue,
Souffle, heurte, et fatigue une roche inconnue,
Qui, repoussant du soc les coups retentissants,
Épuise en vains efforts ses taureaux gémissants;
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre;
Et vingt fois secouant la ronce à dards certains,
Pour en briser la tige ensanglante ses mains.
Pressé d'un bras nerveux, l'arbre s'agite et crie,
La pomme, avec fracas, tombe et roule meurtrie;
Tout vit par leurs travaux : l'épouse en ses foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs aliments grossiers.
Mais de ces malheureux que Caïn considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père
Que l'aîné de ses fils, Éliel, son appui.
Il le voit; sur son front siége le sombre ennui;
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlante.
Il se baisse, il embrasse une charge accablante,

La soulève, et s'agite et s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids;
Et, marchant à pas lourds dans un sentier pénible,
Il s'écrie, épuisé : « Que la vie est horrible !
« Dieu cruel ! que ton bras s'appesantit sur nous !
« Tu créas les humains ; les veux-tu perdre tous?
« Ou mon père et ses fils, les miens, et leurs fils même
« Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'anathème ?
« Là, dans ces vastes champs, séjour des fils d'Abel,
« Champs heureux qu'embellit un printemps éternel,
« Champs d'où nous a banni cette race perfide,
« Resserrant nos foyers dans ce désert aride,
« Vers ces lieux où, couchés sous des ombrages frais,
« D'un Dieu qui les protége ils chantent les bienfaits,
« Tout ce que dans son sein la terre a de richesse,
« La terre le prodigue à leur molle paresse.
« Jours sereins, douce paix, loisirs voluptueux,
« Plaisirs purs, s'il en est... hélas ! tout est pour eux;
« Mais à nous que le ciel, nous que le sort outrage,
« Le travail et la faim, voilà notre partage. »
Éliel, à ces mots, sous son fardeau glissant,
Chancelle, et vers son toit se traîne en gémissant.

Caïn le voit, l'entend ; ce n'est point un vain songe.

Il le suivait de l'œil ; mais devant lui s'allonge
Une plaine où partout se balancent des fleurs,
Peuple odorant et riche en diverses couleurs.
Mille ruisseaux fuyant à travers la verdure,
Se croisaient, circulaient, mariaient leur eau pure,
La divisaient encore, et, par de longs détours,
Tantôt sous des berceaux ils égaraient leur cours,
Tantôt en jaillissant roulaient dans un bocage,
Où, promenant leurs flots sous le mobile ombrage
D'arbres qui gémissaient courbés sous leur trésor,
Ils répétaient les cieux, les arbres, les fruits d'or ;
Et, lasse enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paisible, étendait sa surface aplanie.
Là s'élève un bosquet d'orangers toujours verts,
Où le zéphyr se joue et rafraîchit les airs :
Ici le noir figuier de son feuillage sombre
Protége les amants étendus sous son ombre :
Loin d'eux, en serpentant, s'ouvrent de creux vallons
Où penchent les coteaux tout jaunes de moissons ;
Et des troupeaux nombreux, épars sur la prairie,

Foulent en bondissant l'herbe haute en fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le rosier tapisse au muguet allié,
Où de riants buveurs, de folâtres bergères
Vont ensemble tromper les heures passagères.
Sur des marbres polis, et de fleurs parsemés,
S'élèvent en monceau divers fruits parfumés;
Et le rouge nectar, pétillant dans la coupe,
Fait cent fois tressaillir cette joyeuse troupe,
Qui mêle, en son ivresse, aux chants mélodieux,
Les rapides accords du luth harmonieux.

Mais que veut ce jeune homme? on l'écoute en silence :
Caïn le voit, pâlit, rougit à sa présence.
« Amis! que tout vous rie; et pour mieux assurer
« Ce bonheur dont le ciel nous voulut honorer,
« Écoutez : c'est sans doute un ange qui vous aime,
« Ou plutôt c'est le ciel qui m'inspire lui-même.

« La terre dans ces lieux, docile à nos désirs,
« Semble, il est vrai, dit-il, veiller à nos plaisirs;
« Mais cette terre, amis, plus longtemps négligée,

« Peut en ingrat désert être soudain changée.
« Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
« Cette avare campagne à céder ses trésors ?
« Nos doigts accoutumés à courir sur la lyre,
« Fixés sur le râteau, pourront-ils le conduire ?
« Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs,
« Sauront-ils du soleil défier les chaleurs ?
« M'en croirez-vous, amis? quand, tombant des montagnes,
« La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,
« Courons, des laboureurs inondons le séjour;
« Et lorsque, travaillés des fatigues du jour,
« Dans un sommeil paisible ils oublieront leurs peines,
« Amis, fondons sur eux, et chargeons-les de chaînes.
« Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins :
« Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins,
« Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,
« Nourriront de leurs maux notre aimable indolence;
« Leurs femmes, leurs enfants serviront nos beautés.
« Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés;
« Au risque d'un combat le jour peut nous réduire. »

Il a dit, et soudain la troupe, qui l'admire,

Par des clameurs de joie approuve son dessein,
Et la scène a déjà changé devant Caïn.
La nuit sur l'univers étend son aile noire;
Le projet se consomme, et les chants de victoire,
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs;
Et la flamme, embrasant les chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre, et bat les rochers, dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense et pâlissant.
Aux funèbres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfants, voit leur race avilie,
Devant le fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve; hélas! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore,
Abel le voit, s'approche à pas impétueux,
Et reposant sur lui son œil affectueux :
« Réveille-toi, Caïn! réveille-toi, mon frère!
« Déjà l'astre du jour s'élève et nous éclaire,
« Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.

« Caïn!... Mais réprimons ce désir empressé;
« Vous, zéphyrs, gardez-vous d'agiter les feuillages,
« Et vous, chantres ailés, suspendez vos ramages...
« Il repose... craignons de hâter son réveil;
« Ses membres fatigués ont besoin de sommeil...
« Mais il vient de gémir; il me nomme! il m'appelle!
« O ciel! et sur son front la fureur étincelle!
« Fuyez, songes affreux... Dieu! rendez-lui la paix,
« Et qu'en se réveillant il chante vos bienfaits! »

Il s'éloigne à ces mots, et sous une ombre épaisse
S'assied impatient de sa vive tendresse,
Rêveur, et sur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainsi, la gueule ouverte et les crins hérissés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoique assoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, et sans danger frissonnant pour ses jours.
Qu'un trait sifflant dans l'air vole au monstre et le blesse,
Aussi prompt que le coup sur ses pieds il se dresse,
Cherche son ennemi, gronde, écume en fureur,
Et, dans tout ce qu'il voit immolant le chasseur.

Il déchire un enfant qui fuyait vers sa mère :
Tel Abel s'épouvante à l'aspect de son frère ;
Tel se lève Caïn, les yeux étincelants,
Du pied frappant la terre, et les membres tremblants,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore :
« Tombe sur moi le ciel ! que l'enfer me dévore !
« Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs,
« Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
« Doivent s'éterniser dans ma race future...
« Et tu ne t'ouvres pas, en vain je t'en conjure,
« O terre ! un Dieu cruel est contraire à mes vœux...
« Je dois vivre, il l'ordonne, et vivre malheureux !
« Et, de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
« A souffrir le présent ne me rendît docile.
« Sa main, sa main barbare a levé le rideau
« Qui de mes maux futurs me voilait le tableau !
« Jour maudit où ma mère obtint par ma naissance
« De sa fécondité la première assurance !
« Et vous, champs renommés par son enfantement,
« Des vengeances du ciel soyez un monument,
« Puisse à vous cultiver l'homme perdre sa peine !
« Puisse, en vous parcourant, une terreur soudaine

« Du voyageur muet ébranler tous les os,
« Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos! »

Ainsi Caïn s'emporte : Abel tremblant l'écoute;
Il s'avance, il hésite, avance encore, et doute :
« O mon frère! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu;
« Ce n'est point lui... mon frère eût-il blasphémé Dieu?
« Caïn! où donc es-tu? qu'en mes bras je te serre!
« — Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre;
« C'est moi; reconnais-tu ce frère criminel,
« Jeune et beau favori du vengeur éternel?
« Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race proscrite
« Doit, esclave, ramper sous ta race bénite,
« Et, des champs à tes fils épargnant les travaux,
« S'épuiser pour nourrir leur tranquille repos?
« Éloigne-toi, perfide! — Ah, Caïn! ah, mon frère!
« Quel songe a contre Abel rallumé ta colère?
« A peine le jour luit, j'accourais t'embrasser :
« Cruel! et de tes bras je me vois repousser;
« Moi qui m'étais promis tant de vives caresses!
« Est-ce là ton amour? sont-ce là tes promesses?
« Ne puis-je t'inspirer que haine et désespoir?

« Oh! quand luira ce jour où les cris du devoir,
« Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
« Rapporteront la joie à l'âme paternelle,
« Où ta haine obstinée entretient la douleur?
« Non, tu ne me hais point, juge mieux de ton cœur.
« Cette réunion devant le ciel jurée,
« Tu n'as pu l'oublier, elle est pour moi sacrée.
« T'ai-je offensé depuis? comment? quel jour? en quoi?
« Parle... Mais quel regard tes yeux lancent sur moi!
« Je suis Abel, ton frère... ah! souffre qu'il t'embrasse!
«—Serpent! n'approche point... crains tout.» Vaine menace:
Son cœur entraîne Abel, et vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, et l'appelle, et le suit;
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue :
Mais le cruel, chargé d'une lourde massue,
Sourd aux cris de son frère, et prompt à l'éviter,
Où sa fureur le guide il se laisse emporter.
« Regarde qui tu fuis; c'est un frère qui t'aime
« Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
« C'est Abel. » A ce nom il revient sur ses pas.
Abel, impatient, se jetait dans ses bras.
Caïn, que vas-tu faire?... ah, malheureux! arrête...

C'en est fait, la massue a sifflé sur sa tête;
Abel tombe, et, blessé d'un coup trop assuré,
Se roule, se débat, sanglant, défiguré,
Cherche encore de l'œil l'humble toit de son père,
Et, tourmentant sa voix pour appeler son frère,
Lui pardonne des yeux, et meurt. Lâche assassin,
Après ce coup fatal qu'est devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs soupirs.
Reculer, frissonner, s'éloigner en désirs,
Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable :
« Ranime-toi, mon frère! Abel, ranime-toi!
« Cet œil fixe et mourant détourne-le sur moi!
« Va, je ne te hais point; pardonne-moi ma rage!
« Abel!... Comme le sang inonde son visage!
« Qu'ai-je fait? malheureux! malheureux, qu'ai-je fait?
« J'ai pu l'assassiner!... Eh! quel fut son forfait?
« Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
« Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, et toujours doutant de son trépas :

« Abel ! mon frère ! Abel ! Abel ne m'entend pas !
« C'en est fait, il n'est plus... et ma main criminelle
« Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle !
« Fuyons ; comment ?... où fuir ?... Ah ! déjà ma terreur
« Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
« Et mon épouse même, et le plus tendre père,
« Me redemander tous le fils, l'époux, le frère
« Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
« Que leur dirai-je ? hélas ! » Il regarde le ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés le démon orgueilleux
Se lève, touche au ciel de son front sourcilleux,
Couvre Abel de ses yeux étincelants de joie,
Et s'admirant en lui : « Que l'enfer me revoie, »
Dit-il, « et que Satan s'égale encore à moi !
« Par ce triomphe seul je puis marcher son roi.
« Et toi, l'ami du ciel, frère, amant, fils si tendre,
« Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
« Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
« Il s'en flatte du moins... et, maître de ton sort,

« Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
« Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance. »
Et regardant les cieux, il les brave de l'œil.

Dieu parle, et ce visage, où reluisait l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte;
Il s'indigne, il frémit de connaître la crainte,
Et d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.

CHANT HUITIÈME.

Du séjour des humains, la voix de l'innocence
S'élève jusqu'aux cieux et demande vengeance :
Dieu, du haut de son trône, est frappé de ses cris ;
Son trône en a tremblé; le chérubin surpris,
Dans sa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche tristement sur sa lyre muette :
Ce palais, que la joie a toujours embelli,

D'un silence imposant tout à coup s'est rempli,
Et trois fois aussitôt la foudre roule et gronde.
Un nuage enfermait le souverain du monde;
Il s'ouvre, et laisse voir son front éblouissant.
Un archange est nommé; l'archange obéissant,
D'un pas respectueux, vers l'enceinte sacrée
Marche, et, couvrant ses yeux de son aile dorée,
Se prosterne, attentif aux ordres du Seigneur :
Tout le ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Éternel a dit : « La mort a, par un crime,
« Ravi sur les humains sa première victime;
« La gloire de mon culte, Abel enfin n'est plus.
« C'est à toi, Gabriel, d'assembler mes élus;
« Tu veilleras près d'eux, quand la mort effrayante
« Secouera sur leur front sa faux impatiente;
« A ce dernier instant, où le juste troublé
« Reporte un œil craintif sur son âge écoulé,
« Et, comptant les vertus dont son âme est ornée,
« Gémit, non de finir sa carrière bornée,
« Mais de m'offrir un cœur indigne encor de moi :
« Loin de lui, Gabriel, chasse ce vain effroi,
« Dis-lui que le Seigneur, plus clément que sévère,

« S'il récompense en Dieu, ne sait punir qu'en père.
« Vole, et dès ce moment cherche l'ame d'Abel;
« Les cieux lui sont ouverts. Et toi, Salachaël,
« Va, cours à l'homicide annoncer l'anathème;
« Partez. » Tel fut l'arrêt de l'arbitre suprême;
Et le monde, exhalant de longs gémissements,
Tremble au bruit de sa voix jusqu'en ses fondements,
Tandis que loin des cieux, précédés du tonnerre,
Les ministres ailés s'abattent sur la terre.

Déjà paraît Abel : d'un vol précipité
Son archange sillonne un fleuve de clarté,
Parfume, embellit tout de sa présence auguste,
S'approche, et souriant : « Esprit pur, âme juste,
« Quitte ce corps grossier, lève-toi glorieux;
« Tu n'es plus à la terre, Abel est tout aux cieux;
« Viens, et connais enfin si, pauvre en ses largesses,
« Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses. »
Il parle, et de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'âme sort radieuse et s'élance dans l'air.
« Où suis-je?... où vais-je?... où vais-je? ô torrents de délices!
« — De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.

« Vois, sens, connais ton Dieu ; je t'y vais réunir.
« — Et mon frère ? — Il vivra. — Dieu ! c'est trop le punir.
« Dieu, bénissez Caïn ; et vous, vous tous que j'aime,
« Vous, dont le cœur abhorre et craint l'instant suprême,
« Épouse, mère, enfants, père, désespérés,
« Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager : mourez ;
« Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
« Accourez, partagez le bonheur que je goûte...
« Ah ! s'il existe au ciel des plaisirs imparfaits,
« Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais. »

Ainsi parlait Abel, et d'une aile assurée
L'ange fend avec lui les champs de l'empyrée,
Environné d'un chœur de riants chérubins :
L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins ;
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,
Et d'Abel étonné respirant l'allégresse,
Les habitants nombreux des célestes vallons
Font mollement jouer sous leurs doigts vagabonds
Ou la flûte argentine, ou la harpe éclatante :
Les vents ont suspendu leur haleine inconstante,
Et, craignant de troubler ces chants harmonieux,

Les astres étonnés roulent silencieux.
L'air est un océan de mouvante lumière,
L'éclat de Dieu jaillit sur la nature entière ;
Et ce globe maudit, noir séjour du mortel,
Orgueilleux de nourrir des enfants pour le ciel,
Tressaille, et se revêt d'une fraîche verdure.

Cependant l'homicide errait à l'aventure ;
Il veut fuir, mais, hélas! comment fuir le remord ?
Poursuivi d'un serpent qui glisse avec la mort,
Ainsi le voyageur d'un pied léger l'évite ;
Plus subtil, le serpent saute et vole à sa suite :
Il va, revient en vain, le trompe en circulant ;
Le monstre s'en irrite ; armé d'un œil brûlant,
Dardant sa triple langue, il se dresse, il s'élance,
Siffle, et, vainqueur enfin de toute résistance,
Serre son ennemi dans ses replis nombreux :
En vain l'infortuné jette des cris affreux,
Arrachant à la fois de son flanc tout livide
Et des lambeaux de chair, et ce reptile avide ;
Hélas! un froid venin dans son corps répandu
Avec son sang déjà circule confondu.

« Quoi ! partout voir Abel expirant sous ma rage !
« Toujours fuir, et toujours retrouver cette image !
« Je l'ai bien mérité. Barbare que je suis !
« Où me cacher ? que faire ? où traîner mes ennuis ?
« Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins sincère,
« S'il m'avait outragé, s'il eût maudit son frère,
« Oui, l'on m'excuserait : mais l'avoir massacré,
« Quand d'un bras caressant il me tenait serré ;
« Au moment où son cœur, enflammé de tendresse,
« Battait contre le mien, partageait ma tristesse :
« Cruel ! est-ce un forfait qu'on puisse pardonner ?
« Insensé ! c'est par là que j'ai cru détourner
« Les revers que du sort mes enfants ont à craindre !
« Qu'entends-je ? c'est mon frère... il semble encor se plaindre.
« Ah ! malheureux ! fuyons ce sang qui me poursuit,
« Fuyons, fuyons ces lieux, où le jour et la nuit
« Doivent m'offrir sans cesse et la mort, et mon crime,
« Et le courroux du ciel, hélas ! trop légitime,
« Peints dans tous les objets dont je marche entouré ! »

Vous l'eussiez aussitôt vu fuir désespéré :
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre ;

Et de son large flanc, qui résonne et s'entr'ouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
« Qu'as-tu fait de ton frère ? » Et partout les échos
Redisaient, effrayés : « Ton frère ; » et l'homicide :
« Eh bien, mon frère, eh bien, m'en a-t-on fait le guide ? »
Et, frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblants il recule égaré ;
Quand, tout couvert de feu, du nuage s'élance
Un ange : il n'avait point cet air de bienfaisance
Qui décèle aux humains un ministre de paix ;
Les menaces du ciel vivent dans tous ses traits ;
Géant énorme, il marche et fait gémir la terre ;
Dans l'une de ses mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
« Perfide ! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
« Qu'as-tu fait ? J'avais dit que l'envie et la haine
« Introduiraient la mort parmi la race humaine :
« Abel meurt sous tes coups, je suis justifié ;
« Mais ton forfait m'outrage, et n'est point expié ;
« L'innocence en gémit... Eh bien ! tes mains avides
« Tourmenteront en vain les campagnes arides :
« J'ai parlé ; plus de champ qui soit fécond pour toi.

« Cherche à présent un Dieu moins terrible que moi :
« Et s'il est un pays libre de ma puissance,
« Où ne puisse avec toi parvenir ma vengeance,
« Voles-y, tu le peux. Je fus ton père, ingrat!
« Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
« Vois un Dieu; sois maudit : c'est là ta destinée. »

Plein de honte, sans voix, et la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et sous le bras divin restait sans mouvement;
Mais son âme en secret gémissait agitée,
Autant et plus encor que le coupable athée,
Lorsque la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Éternel à ses yeux gourmande l'univers;
Qu'il voit sous des palais la terre déchirée
Se rejoindre et couvrir leur voûte dévorée,
Et les temples sacrés qu'ont profanés ses pas
Entre-choquer leurs tours et voler en éclats;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourants alarment son oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embrasés, des colonnes de feu,

Qui n'éclairent au loin que d'immenses ruines,
Monuments trop certains des vengeances divines :
Alors, alors il pleure, et son cœur effrayé,
Confessant malgré lui le Dieu qu'il a nié,
Il tombe sans chaleur sur la terre ébranlée.
Ainsi trembla Caïn : son âme désolée
Longtemps cherche une voix pour dépeindre ses maux ;
Sa voix s'élève et meurt au milieu des sanglots.
« Hélas ! pour te fléchir, oui, je suis trop coupable :
« Dieu terrible, dit-il, vengeur inexorable !
« Tu me proscris ! où fuir ? hélas ! est-il des lieux
« Où puisse le méchant se cacher à tes yeux ?
« J'aurai beau promener ma course vagabonde,
« Ta vengeance avec moi traversera le monde ;
« Heureux si quelque ami, me déchirant le sein,
« Délivrait l'univers d'un infâme assassin !
« D'un monstre... — Soit chargé d'un plus cruel supplice
« Quiconque aurait sur toi levé sa main propice !
« Les remords dévorants, imprimés sur ton front,
« Doivent assez parler aux yeux qui les verront,
« Pour qu'on dise : Voilà Caïn le fratricide ;
« Écartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide. »

L'ange fuit, et son vol a bouleversé l'air :
L'éclair dans un ciel noir poursuit, croise l'éclair ;
Les vents, en mugissant, répandent les ravages,
Étendent la poussière en immenses nuages,
Et, courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons;
Tandis que, de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, sans repos par la foudre pressée,
Environnant Caïn de l'aspect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, et tombe avec fracas.
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives :
Vous diriez qu'au proscrit la nature en fureur
Par ce vaste désordre exprime son horreur.
Ces mots frappent encor son oreille troublée :
« Soit maudit, malheureux ! » La tête échevelée,
Sombre, tout frissonnant, et les bras étendus,
Il roule autour de lui ses regards éperdus ;
Et recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de sa famille;
Mais ses genoux rétifs trompent sa volonté.
Dieu ! de quel désespoir son cœur est tourmenté !

Ses yeux gonflés de pleurs ne sauraient en répandre.
L'orage a disparu; lui croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder et retentir;
Tout à ses yeux paraît vouloir s'anéantir:
« Et je respire encor! Dieu cruel! Dieu barbare!
« De mon sang, par pitié, daigne être moins avare!
« La mort est le seul don que j'attends de ta main.
« Montagnes, couvrez-moi; terre, abîme ton sein,
« Engloutis mon forfait, mes jours, et mon supplice...
« Non, non, n'espérez point qu'à mon gré je périsse...
« Dieu, la terre, les monts, tout est sourd à mes cris.
« M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
« Mourir autant de fois que j'ai d'instants à vivre,
« Voilà, voilà, Caïn, quel sort doit te poursuivre!
« Ah! maudit soit ce bras trop docile à mes vœux,
« Qui plongea dans son sang mon frère malheureux!
« Qu'il sèche sur mon corps, comme un rameau débile,
« Sans écorce, blanchi sur un chêne stérile!
« Et toi, jour odieux, où le plus noir démon
« Par un songe imposteur égara ma raison,
« Que toujours le soleil, plein de taches errantes,
« Et ne parsemant l'air que de lueurs mourantes,

« Paraisse avec regret te rendre à nos climats!
« Que l'univers entier, redoutant le trépas,
« Marque de cris affreux ton retour et ta fuite!
« La terre, avec Caïn par l'Éternel maudite,
« Peut-elle trop longtemps rappeler aux humains
« L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains?
« Mais ces foudres, ces vents, leur immense murmure,
« Cet appareil de mort embrassant la nature,
« Leur peindra-t-il assez les tourments de mon cœur?
« D'autant plus malheureux que j'en suis seul auteur,
« Que, les méritant tous, quelque sort qui m'accable,
« Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mon semblable. »

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les cieux,
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups de tonnerre et par les vents brisés :
C'est là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête, pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposait ombragée;
Et ses membres, longtemps flétris par la douleur,

Déjà se remplissaient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés sur l'herbe défleurie.
Tout à coup il se lève, et furieux s'écrie :
« Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler !
« Et quelle main cruelle ose bien l'immoler ?
« Arrêtez ! c'est mon frère ; oui, c'est Abel. Perfide !
« Mais où va ton erreur chercher le parricide ?
« Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait !
« O mon frère ! mon frère ! ah ! par ce que j'ai fait
« Juge, si tu m'aimas, quel sort me désespère ;
« Et cesse, par pitié, de poursuivre ton frère. »
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn est retombé.

Bientôt le sage Adam, suivi de sa compagne,
Sort, et, d'un pied tardif traversant la campagne,
Demande où sont ses fils, qui les tient arrêtés,
Que font-ils, et pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse.
Abel, Abel surtout l'étonne, l'intéresse :
« Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours
« Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours ;

« Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
« Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
« Ah! courons, chère épouse, allons chercher mon fils.
« Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis.
« Élevant jusqu'au ciel son âme noble et pure,
« Entretient dans ses chants le Dieu de la nature :
« Mais je veux le revoir ; pardonne à mon effroi,
« Le jour le plus riant devient sombre pour moi,
« Si par bénir ses fils Adam ne le commence.
« Viens... — Ève autant que toi désire sa présence.
« Mais vois ces fruits dorés, et connais mon dessein ;
« J'ai dit : Avec Adam j'irai trouver Caïn ;
« Il recevra ces fruits de la main de sa mère ;
« Il verra ma tendresse et l'amour de son père;
« Et sensible à nos soins, j'ose au moins l'espérer,
« Nous ne l'entendrons plus sans cesse murmurer,
« Se plaindre que son frère, objet de préférence,
« Est seul chéri de nous... — Que j'aime ta prudence !
« Oui, volons vers Caïn ; l'éclat de ce beau jour
« A dû rendre son cœur plus docile à l'amour. »
Soudain, pressant leurs pas appesantis par l'âge,
L'un sur l'autre appuyés, ils montaient au bocage.

Au détour d'un sentier, deux arbres opposés,
Laissant tomber leurs bras épaissis et croisés,
Forment sur leur passage une large barrière :
Ève, pour la franchir, s'avance la première,
L'entr'ouvre... « Dieu ! que vois-je ?... » Aussitôt sur ses pas,
Tremblante, elle recule, et volant dans les bras
D'un époux qui frissonne et la soutient à peine...
« Un homme, lui dit-elle, étendu sur l'arène!...
« D'une aveugle terreur ne va pas m'accuser;
« Non, ce n'est point ainsi que l'on peut reposer;
« De son front tout poudreux il presse la verdure :
« C'est la taille d'Abel, sa blonde chevelure...
« Le vois-tu ? c'est lui-même... ô mon fils ! lève-toi,
« Et secoue un sommeil qui me glace d'effroi !
« Mon fils !... » Épouvanté de son morne silence,
Adam vers le cadavre, impatient, s'élance...
« Du sang ! Ève ! du sang !... » A ces terribles mots,
Ève d'un cri subit a frappé les échos ;
Elle tombe mourante, et sa tête oppressée
Sur le cœur d'un amant repose renversée.
Hélas ! que fera-t-il ? comment le secourir ?
Lui-même de douleur se sent prêt à mourir.

Avez-vous jamais vu des figures sacrées
Autour d'un vieux tombeau s'embrassant éplorées :
Près du cadavre ainsi tous deux siégent muets.

Tout à coup, échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre. En voyant sa mère
Immobile et sans voix dans les bras de son père,
Qui dort inanimé sous le poids du chagrin :
« Tremblez, dit-il, c'est moi qui suis son assassin ;
« Il vous sied bien, cruels, de plaindre ma victime !
« Votre lâche faiblesse est cause de mon crime ;
« Vous seuls m'avez perdu : soyez maudits tous deux !
« Je suis son assassin. » Il dit : déjà loin d'eux,
Solitaire, il parcourt les bois vastes et sombres,
Et cache ses remords dans l'épaisseur des ombres.

Mais au bruit de sa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid sommeil qui le tient enchaîné,
Vient de rouvrir ses yeux, et d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, les pas de l'homicide.
Là d'un fils adoré le cadavre s'étend,
De poussière noirci, de meurtre dégouttant ;

Ici, sur son sein même, une épouse chérie
Peut-être sans retour languit évanouie :
« Où suis-je? ô mère, ô fils, ô père infortuné!
« Voilà ce que mon cœur avait trop deviné!
« Comme il est étendu! mon fils... et c'est ton frère...
« Le monstre!... hier encor (qui ne l'eût dit sincère?)
« Te jurait devant moi le plus constant amour;
« Et c'est lui, c'est sa main qui t'a ravi le jour!
« A cette heure, en ces lieux, il osait nous le dire...
« Il osait... Quoi! celui qui vient de me maudire,
« Ce barbare est mon fils!... ce cadavre glacé,
« Qui dans des flots de sang nage ici renversé,
« Il est aussi mon fils!... Ah! lorsque la justice
« De ma rébellion prononça le supplice,
« Devais-tu me cacher la moitié de mon sort?
« Tu ne m'avais, ô ciel! annoncé que la mort.

« Et toi, mon seul espoir, toi, mon unique asile,
« Es-tu morte en mes bras? tu restes immobile,
« Ève... hélas! sur nos maux ton œil craint de s'ouvrir :
« C'est donc moi, c'est moi seul qui dois vivre et souffrir?
« Cependant je bénis ta volonté suprême,

« Grand Dieu ! Mais quelle horreur s'empare de moi-même !
« Est-ce la mort ? O mort ! frappe tes derniers coups ;
« Joins le père à son fils, joins l'amante à l'époux...
« Abel !... il n'est donc plus ! » Une sueur mortelle
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle ;
Sa voix meurt, et ses yeux, de larmes obscurcis,
Se fixent tristement sur le corps de son fils.

Des chaînes de la mort Ève enfin dégagée
Lève insensiblement sa tête soulagée ;
Et du fond de son cœur, oppressé de sanglots,
Faible et tout effrayée, elle exhale ces mots :
« S'éloigne-t-il ? Adam ! Adam ! sa voix tonnante
« Ne vient plus retentir sur mon âme tremblante.
« Il nous maudit... Ingrat ! si c'est un jeu pour toi,
« Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
« C'est moi, moi dont la main vous plongea dans l'abîme :
« Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime ;
« Et mon fils, par ton bras, c'est moi qui l'ai frappé.
« Mon fils !... » Ce nom dans l'air s'est à peine échappé,
Déjà sur le cadavre elle tombe étendue,
L'embrasse, et, d'une voix qui n'est plus entendue,

Elle s'écrie : « Abel ! mon fils ! Abel ! Abel !
« C'en est fait, et sa mort comble en ce jour cruel
« La malédiction contre nous prononcée.
« La voilà cette mort qui nous fut annoncée !
« Mais sur qui s'est levé le bras du meurtrier ?
« Était-ce à l'innocent à mourir le premier ?
« Ah ! dis-moi qu'aujourd'hui ta haine est mon partage.
« Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage,
« Laisse-moi voir tes pleurs : Adam ! n'est-ce pas moi
« Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi ?
« Mon forfait t'a perdu, j'en dois sentir la honte ;
« Ose du sang d'un fils me redemander compte.
« Vous, enfants malheureux, venez réclamer tous
« Un frère qui sans moi vivrait encor pour vous.
« Hélas ! en expirant a-t-il maudit sa mère ?...
« — Crois plutôt qu'il songeait combien serait amère
« La douleur que sa mort verserait dans ton sein.
« Mon fils a pardonné même à son assassin.
« — Voilà ce qui me rend encor plus criminelle...
« O mon fils !... ô mon fils ! — Que veux-tu donc, cruelle ?
« Toujours te reprocher les maux que mon cœur sent ?
« Eh ! quel crime as-tu fait dont je sois innocent ?

« Va, nous fûmes tous deux également coupables;
« Nous en portons la peine; et nos cris lamentables,
« Et tes embrassements, et mes pleurs superflus
« Ne ranimeront point notre Abel qui n'est plus.
« Soumettons-nous, fuyons loin de ces lieux funestes;
« Abandonne à la mort ces déplorables restes;
« Suis-moi... Ce désespoir où ton cœur est plongé
« Semble accuser le ciel de s'être trop vengé.
« Il te voit, il m'entend, ce ciel juste et terrible;
« Il sait quel est pour toi le coup le plus sensible :
« S'il allait... — Il n'a plus de fils à m'arracher...
« — Quoi! mon amour, quoi! rien ne peut t'en détacher?
« — Laisse-moi dans son sein mêler encor mes larmes.
« — Viens, suis-moi; mes tourments ont-ils pour toi des charmes?
« — Que je l'embrasse encor pour la dernière fois!
« — Chère épouse! — Ah, cruel! je t'entends, je te crois,
« Ton Dieu, dans ce moment, me défend d'être mère...
« Sans doute il me faudrait, pour ne point lui déplaire,
« Voir mon fils tout sanglant, et, sage en mes douleurs,
« Me vaincre, à ton exemple, et dévorer mes pleurs!
« Je laisse à ta vertu cet excès de constance,
« Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence;

« Ou plutôt c'est à toi de répondre pour lui :
« Où mon Abel est-il ? parle, est-ce d'aujourd'hui
« Que nous craignons Caïn, que tu connais sa haine ?
« N'en prévoyais-tu pas la suite trop certaine ?
« Et tu n'as pas tremblé ? Sur quelle foi, comment
« As-tu pu de ton fils t'éloigner un moment ?
« Que faisais-je moi-même, où m'étais-je égarée,
« Quand le monstre est sorti, quand sa main abhorrée
« Sur son front innocent levait les premiers coups ?
« O ciel ! ô fratricide ! ô trop aveugle époux !
« Qu'avez-vous fait d'Abel ? Ah, vérité funeste !
« Le cadavre insensible est tout ce qui me reste. »
Soudain l'expression semble fuir sa douleur,
Et sa douleur muette hésite sur son cœur.
O femme ! ô mère, hélas ! mère trop malheureuse !
Le visage couvert d'une pâleur hideuse,
Malgré les cris d'Adam, malgré tous ses efforts,
Voyez-la de nouveau s'élancer sur ce corps,
De nouveau le serrer de ses mains défaillantes,
Coller sa froide bouche à ses lèvres sanglantes,
Y respirer la mort trop tardive à son gré,
Et, baignant de vains pleurs son front défiguré.

S'étendre en soupirant, et rester immobile.
Dieu, qui protéges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam ?
Oui, s'il éprouvait seul les traits de ta justice,
Il t'eût fait de ses maux un noble sacrifice ;
Mais voir d'un cœur soumis, voir d'un œil assuré
Son épouse mourir sur son fils massacré,
Cet effort si cruel, grand Dieu ! peux-tu l'attendre ?
A ce triste spectacle, il me semble l'entendre
Maudire et ses destins, et son crime, et ses jours,
Appeler à grands cris la mort qui fuit toujours.
Tout paraît s'attendrir : l'astre du jour s'arrête,
Et d'un voile sanglant enveloppe sa tête ;
Le vent craint de frémir, caché dans sa prison ;
Un silence inquiet embrasse l'horizon ;
L'écho seul avec lui, l'écho gémit sans cesse,
Et l'univers entier respire la tristesse.

Mais déjà, déchirant son voile nébuleux,
Le soleil montre un front armé de nouveaux feux ;
Et, vainqueur de la nuit qui couvrait sa carrière,

14.

L'enferme et l'engloutit dans des flots de lumière :
Tout rit, tout se colore, et la terre et les cieux,
Tandis que, s'abaissant en orbe radieux,
Un nuage doré sur les champs se repose,
S'entr'ouvre, et de ses flancs sur la terre dépose
Un archange chargé des lois du Dieu vivant,
Et soudain disparaît, emporté par le vent.
L'ange de paix s'avance : une robe azurée,
Sur sa taille élégante avec grâce serrée,
S'allonge en vaste queue, et dans l'air parfumé
Flotte au gré du zéphyr sous ses plis enfermé :
Dans son port, dans ses yeux, sur sa face fleurie,
Avec la majesté la douceur se marie ;
Et les fleurs, défiant l'outrage du soleil,
Balancent sur ses pas leur calice vermeil.

Plein d'Ève, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour à tour prodiguant ses secours inutiles,
Adam ne voit, hélas ! ni l'ange du Seigneur,
Ni du monde embelli la nouvelle splendeur.
Le ministre divin partage ses alarmes :
« Soyez bénis, ô vous qui baignez de vos larmes

« Ce reste ensanglanté du plus cher des enfants !
« Dieu sans être touché n'a pu voir vos tourments ;
« Il chérit l'homme encore, et c'est lui qui m'envoie.
« A la mort en ce jour il suffit d'une proie.
« Ève, sors du sommeil dont tes yeux sont couverts.
« Les hommes, il est vrai, par des chemins divers,
« Tour à tour au tombeau doivent un jour descendre,
« Et le père et le fils réuniront leur cendre...
« Mais de tes jours encor le terme est éloigné.
« Et qu'est-ce que la mort ? C'est l'instant fortuné
« Où, de son corps grossier secouant la poussière,
« L'âme court se rejoindre au Dieu de la lumière.
« Pourquoi donc tous ces pleurs, ce désespoir mortel ?
« Seriez-vous malheureux du sort heureux d'Abel ?
« Je sais que sa vertu, je sais que sa tendresse
« Charmaient de vos vieux ans la pénible faiblesse,
« Qu'avec lui les plaisirs s'envolent de vos bras ;
« Mais l'Éternel enfin ne vous reste-t-il pas ?
« Ce fils même où vivaient toutes vos espérances,
« S'il a pu sur la terre adoucir vos souffrances,
« Pourra-t-il moins pour vous, assis près du Seigneur,
« Des grâces et des biens inépuisable auteur ?

« Ah ! ranimez enfin votre force épuisée;
« Soyez dignes d'Abel. Que la terre creusée
« Reçoive de vos mains son corps enseveli.
« Tel est l'ordre de Dieu. » De ce Dieu tout rempli,
L'ange, à ces derniers mots, d'une clarté brillante
Les couronne, et déjà de sa bouche éloquente
La consolation a passé dans leur cœur.
Ainsi dans un désert le brûlant voyageur,
Au seul gazouillement d'une onde désirée,
Retrouve la moitié de sa force égarée.
D'une longue surprise Adam reste frappé;
Et d'un nuage d'or l'archange enveloppé
S'élève par degrés au-dessus de la terre,
Vole, prompt à se perdre au séjour du tonnerre;
Quand, d'un nouveau courage enflammant sa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Ève sur ses genoux se redresse tremblante;
Et sur la main d'Adam collant sa bouche ardente :
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes sens,
« Tous les noms odieux, les reproches cuisants
« Dont une injuste épouse a chargé ce qu'elle aime.
« Hélas! contre mon Dieu j'ai vomi le blasphème;

« Et lorsque d'un regard il pouvait m'accabler,
« Par la voix de son ange il me vient consoler.
« Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
« Que j'osais outrager, et qui m'aimes encore?
« Mais ton amour, Dieu même, et toute sa bonté,
« Rien ne me rend, hélas! le fils qui m'est ôté.
« — La mort nous le rendra, puisque sa main cruelle
« Ne s'étendra jamais sur notre âme immortelle;
« Et bientôt la vieillesse amènera le jour
« Qui doit nous rassembler dans le même séjour.
« Oui, qu'à ce doux espoir tout notre cœur se livre.
« Quoi! frappés du trépas, nous sommes sûrs de vivre;
« L'homme doit en durée égaler son auteur;
« Et nous pourrions ramper vaincus par la douleur!
« Non, non, élevons-nous jusqu'à l'Être suprême;
« Soyons dignes de lui, d'Abel, et de nous-même.
« Marchons, portons ce corps loin de ce triste lieu;
« Hélas! sur l'homicide (il est encor son Dieu,
« Et sans doute Caïn a pleuré sur son frère)
« Si l'Éternel jetait un regard moins sévère!
« Il peut lui pardonner; et nous, faibles humains,
« Volons exécuter ses ordres souverains.

« Viens, Ève ! — Je te suis ; que ta vertu m'enflamme !
« Tu sais vaincre, charmer, et rassurer mon âme ;
« Et je m'attache à toi comme un faible arbrisseau
« Qui pour se soutenir embrasse un vieil ormeau. »
Elle dit; et d'Abel la dépouille sanglante
Déjà couvre d'Adam l'épaule gémissante :
Sous ce poids précieux il marche chancelant,
Et sa femme de loin le suit d'un pied tremblant,
Rêveuse, pâle encore, et sur ce corps livide
Reportant, malgré soi, son œil toujours humide.

PIÈCES EN PROSE

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE PRINCE CHARLES-ALEXANDRE

DUC DE LORRAINE

MONSEIGNEUR,

Un auteur, avant de mettre au jour ses productions sous les auspices d'un nom illustre, doit avoir mendié son aveu; ils arrêtent ensemble, je rougis de le dire, une espèce de convention tacite, également indigne de tous deux : l'un s'engage souvent à trahir la vérité dans une épître tissue de flatteries, dont le traducteur rit le premier; l'autre, à payer son mensonge. J'ai dédaigné cet usage humiliant, et VOTRE ALTESSE ROYALE, loin de s'en offenser, approuvera, j'en suis sûr, l'audace d'une muse qui, pour la célébrer plus noblement, a voulu conserver toute sa liberté. Les hommages volontaires, désintéressés, sont les seuls qui plaisent aux âmes délicates. Croirai-je d'ailleurs qu'un fils désavoue l'éloge d'un

père, ou qu'un héros rejette le portrait d'un grand homme? C'est celui de Léopold que j'ose offrir à Votre Altesse Royale. Héritière et témoin de ses vertus, elle trouvera peut-être que je les ai peintes faiblement : je ne m'abuse point, et j'ai senti la médiocrité de mes talents; mais, né dans le sein de la Lorraine, je n'ai pu résister à l'envie d'élever un monument public au meilleur de ses souverains.

Votre Altesse Royale aima les lettres dès son enfance; et vos exploits militaires, dont l'Europe s'entretiendra longtemps avec admiration, ont été les effets de vos lumières bien plus encore que de votre valeur. Aussi avez-vous toujours honoré de votre auguste protection les muses, même les plus obscures, persuadé qu'après l'art de faire de belles actions, l'art le plus glorieux est celui de les célébrer. Il vous était réservé de donner au monde le modèle d'un grand prince. Citoyen ignoré, mais jeune encore, je me croirais heureux, si jamais, encouragé par vos regards, Apelle nouveau, j'étais digne de peindre Alexandre.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Royale, le très-humble et très-obéissant serviteur,

Gilbert.

ÉLOGE

DE

SON ALTESSE ROYALE LÉOPOLD Ier

DUC DE LORRAINE, ETC., ETC.

Lu à l'Académie de Nancy [1]

Messieurs, c'est d'un grand de la terre que ma faible voix entreprend aujourd'hui l'éloge, et la vérité n'aura point à rougir de l'encens qu'il recevra de nous. Périssent les muses qui trafiquent du mensonge et de la gloire avec les maîtres du monde! La crainte, l'ambition, la faiblesse, l'intérêt, à la honte des lettres, ont, je le sais, dans tous

1. Léopold 1er, duc de Lorraine, fils de Charles V et d'Éléonore d'Autriche, né à Inspruck en 1679, mort à Lunéville en 1729, âgé de 50 ans. Ce prince, le modèle des souverains et l'idole de ses sujets par sa bienfaisance et son affabilité, donna le jour à François Ier, père de Joseph II, empereur d'Allemagne.

les temps, procuré tour à tour des panégyristes aux plus cruels tyrans; et Néron même fut loué par le poëte de la liberté. De nos jours, l'éloquence s'est mise pour ainsi dire aux gages des souverains. Durant leur vie, elle s'applique à couvrir leurs injustices des couleurs et du nom des vertus, afin que les hommes trompés souffrent sans murmure le joug de l'oppression; après leur mort, on l'entend gémir sur leur tombe, et proclamer à grands cris pères du peuple des monstres qui n'en furent souvent que les fléaux. Aussi les apothéoses des rois sont-elles presque toujours suspectes, même aux yeux des simples; et ceux qui les ont faites, odieux et méprisables. Présage terrible sans doute pour un orateur qui viendrait offrir à votre admiration l'image d'un prince dont toutes les actions ne seraient pas avouées par la vertu! mais, dix lustres après son trépas, je vais célébrer LÉOPOLD; et, ce qui me rassure contre l'anathème lancé d'avance sur les panégyristes des fronts couronnés, je vais le célébrer... en quels lieux? C'est au milieu d'un peuple qui trente ans goûta sous ses lois la paix, l'abondance et le bonheur; c'est dans une ville où je ne puis nulle part jeter les yeux sans rencontrer des monuments de sa bienfaisance; c'est devant une assemblée où je remarque une foule d'hommes qui lui doivent leur fortune et leurs honneurs; qui, au moment où je parle, essuient les larmes que le nom seul de leur bienfaiteur arrache à leur reconnaissance.

Respectables vieillards, vous à qui il fut donné de voir le plus grand des princes; magistrats, à qui ses travaux épargnent tant d'études, de soins, de veilles dans la plus honorable et la plus pénible des fonctions; vous tous, ô citoyens qui daignez m'écouter, et dont les pères se plaisent encore à raconter les hautes actions de Léopold! soit que je peigne ce héros renonçant aux combats, glorieux amusements de son jeune âge, ordonnant à nos contrées désertes de se peupler, ressuscitant l'industrie et les arts parmi nous, fermant la porte de ses États à la guerre, les élevant, les maintenant par sa sagesse au comble de la prospérité; soit que je le représente donnant des lois, des mœurs, un caractère aux Lorrains, ou que, pénètrant les secrets de sa vie privée, je fasse voir dans un souverain le père, l'ami, l'homme enfin accompli, élevez la voix, attestez les prodiges que je raconterai, rendez hommage au restaurateur, au législateur de la Lorraine, au vrai sage; et si mes crayons ne retracent pas toujours ses vertus avec autant de force qu'elles sont imprimées dans vos cœurs, en faveur de mon zèle pardonnez à la faiblesse de mes talents : on doit plaire aux âmes reconnaissantes, lorsqu'on parle de leur bienfaiteur.

PREMIÈRE PARTIE

Nous ne louerons pas Léopold d'avoir eu pour aïeux une longue suite de princes qui, depuis sept cents ans, régnaient sur la Lorraine; mais nous nous écrierons : Heureux les peuples parmi lesquels une si grande âme fut placée dans un si haut rang! Si les premières années de l'homme annoncent ce qu'il doit être un jour, jamais fils de héros ne donna de plus belles espérances à la terre; et ces germes féconds des vertus qu'il montra dans la suite, déjà développés par une éducation cultivée, furent encore multipliés par le malheur, le plus excellent précepteur des humains. Charles V, qu'on ne saurait nommer sans se rappeler Vienne menacée et délivrée du joug des Ottomans, la Hongrie conquise, cent combats dont il sortit vainqueur; Charles V, dépouillé de sa couronne, forcé de finir sous des cieux étrangers sa carrière, ou plutôt un exil qui commença avec sa vie, n'avait laissé pour héritage à son fils que son infortune, la reconnaissance de l'Allemagne, et des prétentions incontestables sur un trône qu'il n'avait point occupé. Digne sang d'un tel père, souverain réduit à servir, mais résolu de faire rougir la fortune de ses crimes, Léopold se voua d'abord aux armes, et sans doute il eût égalé les plus fameux guerriers, s'il n'avait préféré le paisible honneur

de rendre heureux les hommes à la gloire tumultueuse de les dompter. Que ces cœurs assez injustes pour croire mon héros faible où lâche, quand il emploiera tous ses efforts à repousser la guerre loin de ses provinces, au lieu de travailler sans cesse à se rendre formidable à ses voisins, à reculer ses frontières, tantôt en prenant part aux dissensions des rois, pour en recueillir les fruits, tantôt en semant avec adresse la discorde entre eux, pour devenir leur arbitre et leur vendre la paix ; que ces cœurs, dis-je, le suivent avec moi, ou sur les bords du Rhin, ou dans les champs de Temeswar. Le voyez-vous se précipiter au milieu des ennemis tonnant de toutes parts, comme un aigle au travers des foudres et des éclairs? Si jeune encore, d'où lui vient ce mépris de la vie? La terreur, le trépas l'environnent; les mourants autour de lui tombent sur les morts; un de ses gentilshommes vient d'être à ses côtés renversé par le plomb mortel, son coursier même expire sous lui tout sanglant; et le fils de Charles V, dans sa seizième année, montre en ce moment l'intrépidité de son père, vieilli dans les camps.

Fuyez, jeune héros, fuyez des périls inévitables, abandonnez ce théâtre de la mort; vous n'êtes encore qu'un soldat de l'empereur, mais déjà vos jours lui sont nécessaires; mais vos tristes sujets, à qui vous vous devez, réclament une vie si précieuse. « Non, dit-il, la perte de « ma vie sera moins à plaindre que celle de mon hon-« neur : mes frères peuvent réparer le vide que causera

« mon trépas, mais rien ne peut réparer la brèche qu'une « lâcheté ferait à ma réputation. »

Laissons-le, ce lion, assouvir la soif qu'il a du sang des chasseurs; bientôt nous le verrons oublier sa force, déposer son orgueil et cette ardeur pour les combats. Oui, messieurs, le premier sacrifice que Léopold destine à son peuple, c'est celui du penchant qui l'entraîne aux armes. Ni cette ivresse que donnent aux jeunes cœurs les premiers succès, ni la vivacité de son âge qui lui peignait la gloire militaire sous les couleurs les plus séduisantes, rien ne pourra le détourner de ce généreux sacrifice; il n'appartient qu'à Léopold de commencer sa carrière par l'effort qui coûte le plus aux grands hommes, et qui met le comble à leurs belles actions : par se vaincre soi-même.

Le traité de Riswick est conclu; Louis redonne nos provinces au sang de leurs antiques souverains : comment s'est préparé cet heureux événement? par quelle adresse, à peine dans l'âge de régner, Léopold obtient-il ce qui fut refusé à son père, après quarante ans d'intrigues, de réclamations, de malheurs, et de gloire? Nous aimons à penser que la reconnaissance de l'Allemagne consomma l'ouvrage; mais la prudence et l'activité de Léopold l'avaient commencé. Ici, messieurs, un nouvel ordre de faits se présente devant nous : vous n'avez encore vu que le fils de Charles V, et le duc de Lorraine va seulement paraître.

Des guerres fréquentes, ou plutôt une seule guerre, qui durait depuis soixante-dix ans, avait rassemblé sur nos contrées plus d'horreurs que n'en peut imaginer l'esprit des hommes : tour à tour enlevées, rendues, reprises à leurs maîtres légitimes, elles étaient en proie aux Français, alors nos tyrans, aujourd'hui nos frères. La désolation, la disette et la mort semblaient en avoir fait leur séjour, et nos champs n'étaient couverts que de remparts détruits, de temples renversés, de cadavres et d'ossements affreux : plus de citoyens dans les villes, plus de laboureurs dans les campagnes; la moitié des Lorrains pleurait l'autre moissonnée par le fer ou les fléaux du ciel. De toutes parts on fuyait pour aller en d'autres climats chercher un sort plus doux. Des alarmes éternelles, un découragement général, avaient étouffé l'industrie et l'amour du travail. Eh! pourquoi le cultivateur couvrirait-il la terre de moissons? pour les voir servir de nourriture à ses bourreaux? Pour qui le commerce apporterait-il dans nos murs les tributs qu'il doit au luxe? pour des spectres qui manquent d'aliments? Partout vous auriez vu les droits confondus, le noble distingué seulement de l'artisan par une misère plus orgueilleuse, le désespoir courir les cheveux épars; on entendait le faible reste d'un peuple jadis si florissant sous les Antoine, les Charles, les Henri, s'écrier : Oh! quand luira le jour où la paix nous sera rendue? quand respirerons-nous de nos longues infortunes? faut-il craindre éternellement pour nos

fils au berceau, pour le lit de nos épouses, pour nos pères courbés sous le fardeau des ans? Hélas! nous ne savons plus que verser des larmes! O Dieu! prends pitié d'un peuple infortuné! ô Dieu! fais que le Français nous traite comme ses enfants, ou rends-nous nos princes légitimes! Nous avons trop gémi sous des armées de tyrans.

Rassurez-vous, citoyens désespérés. Il est arrivé celui qui doit adoucir vos maux, celui que vos vœux appellent depuis tant d'années. Telle qu'au printemps, à l'aspect du soleil qui s'était caché durant un long et rigoureux hiver, on voit la terre, fécondée par ses rayons, se revêtir de gazon frais, de fleurs, de moissons verdoyantes; des troupeaux nombreux bondir sur de gras pâturages; les oiseaux se caresser dans les bosquets rajeunis, et peupler l'air de nouveaux citoyens; le monde entier offrir partout l'image du bonheur : telle, à la vue de Léopold, parut toute la Lorraine. Ce n'était plus ce désert immense, semé de quelques chaumières et de vastes ruines. Des hameaux pleins d'hommes robustes et laborieux, des cités entières, un peuple innombrable, semblaient être sortis de la terre pour couvrir cette heureuse contrée. Mais par quelle voie opéra-t-il ces prodiges? Comment maintiendra-t-il son peuple dans la prospérité? Pénétrons un moment les secrets de sa politique, et mesurons la proondeur de son génie.

La situation de la Lorraine entre l'Empire et la France, dont les souverains, alors rivaux toujours désunis, se li-

vraient sans cesse la guerre, exposait cette province à en être souvent le théâtre ou la victime. Léopold dit à son cœur : La paix seule peut rendre un État florissant. Mes peuples épuisés ne respirent que le repos. Ce n'est pas assez d'avoir en leur faveur vaincu mon inclination pour l'héroïsme guerrier, si je n'écarte loin d'eux et le trouble et l'horreur des armes. Voisin du Français et du Germain, c'est avec eux seuls que je puis avoir des intérêts à démêler; enchaînons dans leurs mains les foudres dont ils pourraient frapper mes sujets. Dès ce moment il conclut avec Louis une alliance qui le mettait à l'abri de ses entreprises.

Déjà, par sa mère, neveu de l'empereur, par son hymen avec Élisabeth-Charlotte d'Orléans il le devenait encore d'un monarque le plus grand qui fût alors dans l'Europe, s'il eût été meilleur citoyen, et rendait ainsi protecteurs de son trône, de la tranquillité des Lorrains, les seuls potentats qui pussent troubler son règne. Persuadé que l'extrême indigence, loin d'éveiller l'activité des hommes, les plonge dans une langueur funeste; que le malheureux songe bien plus à se plaindre qu'à chercher le moyen d'embellir son sort; qu'un prince ne doit pas estimer sa puissance, sa richesse, sur l'étendue de son empire, mais sur le nombre de citoyens qu'il renferme, mais sur leur aisance et leur industrie; après avoir mis la Lorraine en sûreté au dehors, il jette les yeux sur ses habitants, diminue le fardeau des subsides, leur fait part de ses

propres trésors, appelle ou retient par ses bienfaits les étrangers dans ses provinces. L'agriculture encouragée est rétablie dans son premier honneur. Quelle foule de priviléges accordés au commerce ! que d'établissements en sa faveur ! A qui devez-vous, Lorrains, ces routes nombreuses et magnifiques, ouvrages dignes de l'opulence de l'ancienne Rome, faits pour ouvrir aux productions de tous les climats les portes de vos villes ? A Léopold. Ces manufactures qui rendent encore aujourd'hui les nations voisines vos tributaires ? A Léopold. Ces artistes utiles qui sont venus de toutes parts adopter la Lorraine pour patrie ? A Léopold. Ce peuple même proscrit dans le monde entier trouve un asile sous sa domination ; mêlé avec ses sujets, il leur communique dans les affaires cette audace pour entreprendre, cette prudence, ces ressources pour exécuter, ce génie actif, industrieux, qui le caractérisent ; et rangé sous une police sage, se dépouille au milieu d'eux de cette défiance, cette avarice, cette fourberie, inévitables effets du malheur et de la persécution, vices affreux dont l'accuse peut-être avec justice le reste de la terre. Dans tous les états, dans tous les rangs, l'émulation s'allume. Léopold ne veut point que sur toute la face de la Lorraine un seul homme soit vu dans l'oisiveté ; et déjà se sont élevés à sa voix des asiles où ces pauvres à qui la vieillesse ou d'autres infirmités interdisent les travaux seront rassemblés, et finiront dans un sort paisible leur vie qui

devait être un fardeau pour leurs frères. Cette élite respectable de la nation, que les préjugés, compagnons d'une haute naissance, semblent dévouer aux occupations militaires ou à la mollesse, sous un gouvernement pacifique, ne languira pas cependant dans un repos infructueux pour son pays. Eh! qui pourrait rougir d'imiter Léopold? Elle viendra près du trône, revêtue des emplois de la paix, s'associer aux grands desseins de son prince; et les ministres de la vengeance, de la mort, le seront du bonheur et de l'humanité.

Je me sens ici, messieurs, forcé de rompre le fil de mes idées. Les mânes de Léopold m'accusent de leur ravir trop longtemps la plus belle moitié de leur gloire, et je dois vous peindre tout ce qu'il fit pour ces braves gentilshommes, ou plutôt interroger leurs fils, et leur en demander compte. S'il s'en trouve aujourd'hui dans ce sanctuaire des arts, ils sont trop vertueux sans doute pour rougir d'avouer ce qu'ils doivent au héros que je célèbre. Répondez, illustres et dignes rejetons des antiques soutiens de cette province. Les ombres de vos pères sont sorties de leurs tombeaux; elles remplissent en foule ce lieu qui retentit du nom qui leur est cher, jusqu'au sein de la mort. Il me semble les voir tressaillir encore d'admiration au récit des merveilles dont elles furent les témoins. Elles aiment peut-être à voir un Lorrain brûler sur les autels de leur bienfaiteur un encens qu'elles partagent. Elles viennent vous ordonner, ces ombres géné-

reuses, de révéler ce qu'elles vous ont appris tant de fois. Répondez, que vous ont dit vos pères ? qu'épuisés par de longues guerres, par leur constance à défendre la cause commune, ils traînaient dans une indigence obscure des noms respectés depuis plusieurs siècles, mais alors avilis ; que Léopold, sensible à leurs revers, était allé lui-même les chercher au fond de leurs châteaux solitaires et ruinés, pour partager avec eux son opulence et son pouvoir ; que ces palais fastueux où vous habitez encore, dont s'enorgueillissait cette capitale, avant qu'un autre Léopold l'eût embellie, étaient l'ouvrage de ses dons ; que leurs domaines, leurs fiefs aliénés, avaient été rendus par ses trésors à leurs anciens possesseurs ; qu'enfin toute cette splendeur qui distinguait leurs maisons leur venait de lui.

De quelles bontés ne vous a-t-il pas personnellement honorés ? répondez. En quels lieux, par les soins de qui votre jeunesse fut-elle élevée ? Ne fut-il pas érigé pour vous ce monument, école célèbre de Mars, où des maîtres habiles, tirés de toutes les nations, préparaient même aux princes étrangers d'illustres appuis ? Combien de fois ce grand homme demanda-t-il avec intérêt à vos pères le nombre, les talents, les vues de leurs fils ; et si vous avez rempli avec honneur les premières places de l'État, n'est-ce point au prince dont vous les teniez, qui sut choisir celles où votre génie pouvait se déployer dans tout son éclat, n'est-ce point à lui seul que vous êtes redevables

de vos succès ? O générosité plus qu'humaine ! O mânes adorées du modèle des rois! ils se souviendront à jamais, ces nobles reconnaissants, que vous avez ressuscité la gloire de leur race. J'en jure par ces larmes involontaires que répandent ceux qui m'écoutent, par les ombres de leurs aïeux dont ils sont environnés, qui les ont remplis de leur âme héroïque, j'en jure par vous-mêmes; car après Dieu, de qui vous fûtes l'image, vous êtes l'objet le plus sacré pour des Lorrains. Jetez, mânes augustes, jetez du haut du ciel un regard de complaisance sur eux. Recevez, comme l'éloge le plus digne de vous, le serment qu'ils font tous entre mes mains de transmettre à leurs fils, ainsi qu'un héritage, l'histoire de vos bienfaits. Enfants magnanimes des défenseurs de la patrie, me démentez-vous ? ne le jurez-vous pas ?

Mais ces largesses immenses prodiguées à la noblesse, cette abondance de biens où l'avait placée le duc de Lorraine, n'étaient pas seulement des effets de sa bienfaisance ou de sa tendresse pour elle. Il avait vu dans les États les mieux policés la pauvreté ambitieuse des grands, appelés par leur naissance aux charges importantes, enfanter les malversations, les tyrannies subalternes, causes secrètes mais certaines de la chute des empires; il savait que leur aisance, suivie de nombreux besoins, sert, si j'ose ainsi m'exprimer, d'aliments aux arts, instruments ordinaires de la richesse du peuple ; et comme la prospérité générale était l'unique objet de ses vœux, il l'assu-

rait même par ses bontés envers les particuliers. Aussi différait-il en sa libéralité de ces souverains qui, généreux par ostentation, craignent cependant de l'être aux dépens de leurs plaisirs, et ruinent le reste des citoyens, pour entretenir le faste de ceux qui les entourent. Loin de voler à la patrie ce qu'il donnait à ses protecteurs, pour transmettre au simple sujet la fortune et la magnificence du prince, on le voyait se condamner à la fortune du simple sujet : semblable au Rhin, ce roi des fleuves, qui, divisant ses eaux en diverses rivières également majestueuses, porte sous leur nom l'abondance et la fécondité dans un pays immense, et se change lui-même en faible ruisseau.

Ne vous figurez pas, messieurs, que je prête à mon héros des vues factices, des motifs supposés, un art, une habitude imaginaire de méditer ses moindres actions, de les diriger toujours vers la félicité publique. Tant d'application n'est pas, j'en conviens, l'apanage ordinaire des maîtres de la terre ; mais je parle de Léopold, et ce nom seul doit vous annoncer plus qu'un roi. Je violerais les lois divines et humaines, disait-il, si je dérobais au soin de mes peuples un seul de mes instants. Leur donnerais-je l'exemple de la mollesse, moi qui commande à chacun d'eux de remplir avec courage, avec fidélité, les devoirs de son emploi? Nous formons tous ensemble un même corps, et ce corps c'est l'État : souverain, j'en suis la tête ; les grands en sont les bras ; les pieds qui le soutiennent, ce sont les citoyens inférieurs. C'est à moi de

voir, d'entendre, d'ordonner, de régler, pour le salut commun, les divers mouvements des membres. Si je néglige un moment mes fonctions, ce vaste corps s'agitant, se traînant au hasard, tombera dans l'abîme et me perdra moi-même avec lui. Fondé sur ces vérités salutaires, il n'a point abandonné les rênes de l'empire à des mains mercenaires. Voudrait-il, à l'exemple du vulgaire des grands rois, borner ses travaux au choix de ses ministres, s'approprier la gloire de leurs belles actions, et jouir lâchement d'un héroïsme emprunté? Tout pense, tout agit par lui seul. Là s'élevait le cabinet solitaire où chaque jour, occupé de la patrie, il rétablissait l'ordre des finances, en rendait le gouvernement facile et simple, trop sûr qu'une administration compliquée par la foule d'agents subalternes qu'elle exige absorbe les revenus d'un État, et cause infailliblement sa ruine. Ici, dans un temps où la disette affligeait l'Europe entière, devançant l'aurore, il venait arracher au sommeil un magistrat éclairé, méditait avec lui les moyens d'écarter de ses provinces ce fléau destructeur, traçait le plan d'une police utile sur les grains, défendait le transport des nôtres, forçait l'Allemagne de partager avec nous les siens, commandait à de riches magasins de s'élever dans chaque cité pour distribuer les trésors de l'abondance à ses habitants, facilitait, par de sages ordonnances, les emprunts aux pauvres, leur procurait des ressources pour ensemencer leurs terres, ou leur prodiguait ses propres richesses.

Plus loin s'ouvrait le portique où, recevant avec indulgence les plaintes des opprimés, il leur accordait vengeance. Près de ces lieux (ces vieillards vénérables se sont plu souvent à me le redire), dans ces moments d'alarmes où des mères désespérées, emportant leurs fils dans leurs bras, fuyaient avec des cris horribles de leurs maisons en proie aux flammes, on l'a vu plus d'une fois (ô marque d'humanité inconnue jusqu'à lui, je ne dis pas dans les fastes des rois, mais dans l'histoire du dernier des grands !) on l'a vu se mêler parmi les citoyens empressés à réprimer les fureurs de l'incendie, établir l'ordre, presser, tendre lui-même des secours de cette main qui gouvernait le timon de l'État, partout donnant toujours l'exemple et de la vigilance et de l'activité. Quelquefois dans ces rues écartées il errait sans suite, encourageait les malheureux à lui raconter leurs peines, et rendait justice à des familles gémissantes qu'un ministre dédaigneux avait refusé d'entendre. La peste, suite horrible des longues guerres, menace-t-elle la Lorraine : du fond de ce palais il a déjà fermé toutes les communications avec les pays infectés, et, par sa prudence et par ses nombreuses largesses, il a sauvé son peuple entier d'une mort inévitable. Ne nous vantez plus, orateurs sanguinaires, ces assassins couronnés qui, pour ajouter à leur royaume un coin de terre, un hameau, sacrifient des milliers d'hommes : Léopold fut aussi conquérant, mais son génie seul lui tenait lieu d'armée ; et tandis que

les Lorrains goûtaient les douceurs de la paix, du sein de cette capitale, il a rangé vingt cités sous sa domination : celles-ci, en obligeant la France, par d'heureuses négociations, de consommer un traité qu'elle semblait avoir oublié; celles-là, par des acquisitions adroitement préparées, et qui, rouvrant un champ plus libre au commerce intérieur de nos provinces où ces villes étrangères étaient enclavées, devenaient pour nous une nouvelle source de richesses.

Mais où trouver dans la Lorraine entière un lieu qui n'atteste et ses bontés et son zèle infatigable à rendre ses États florissants? J'oserais presque interroger cette terre muette, voisine de l'Alsace, vastes cantons jadis déserts, hérissés de forêts éternelles, et lui demander qui l'a couverte d'habitants, qui l'a transformée en pays fertile, si ce n'est Léopold? Il avait dit : J'enchaînerai le bonheur au milieu de mon peuple ; et si de nombreux obstacles l'ont quelquefois retardé dans le cours de ce vaste projet, il les a tous surmontés, et toujours par les plus sages moyens.

Vous rappellerai-je, messieurs, cet événement à jamais célèbre, quand la France, exigeant l'échange de cette province, tenta, pour l'obtenir, tout ce que l'art des négociations a de plus secret : conjoncture délicate où, quelque parti que le prince embrassât, il paraissait se mettre en butte aux plus cruelles souffrances? Que devait-il faire? abandonner ses sujets? Il ne saurait se résoudre

à laisser imparfaite leur félicité, à descendre du trône de ses aïeux, rétabli par ses soins, pour aller régner sur des climats inconnus. Hélas! tremblant de le perdre, déjà vous eussiez entendu son peuple jeter des gémissements affreux : les pères, se rappelant avec horreur leur misère passée, et la comparant à leur richesse présente, disaient à leurs fils : Il va donc nous délaisser, celui qui faisait les délices de notre vieillesse! nous mourrons malheureux, et nous emporterons dans la tombe la douleur de voir nos tristes enfants soumis à des maîtres étrangers. Que devait-il faire? refuser? Il exposait ses États au ressentiment d'un souverain qui pouvait les écraser sous le poids de son immense pouvoir. Que devait-il faire? Ce qu'il fit : souscrire aux volontés de la France, mais à des conditions dont elle fût éblouie, qu'elle ne pût remplir, qui, compromettant les droits des autres puissances, anéantissent le traité aussitôt qu'il serait connu.

Les malheurs sont-ils donc enchaînés les uns aux autres? La mort du roi d'Espagne rallume les flambeaux de la guerre; toute l'Europe est en feu. Chaque prince veut avoir part aux débris de cette déplorable monarchie; de tous côtés les armées s'opposent aux armées, comme des lions avides qui, dans l'absence du pasteur, acharnés sur une génisse sanglante, se disputent son cadavre déchiré. Pressé par Louis, pressé par l'empereur de rompre la neutralité dans laquelle il s'est retranché, Léopold ravira-t-il aux Lorrains la paix, premier fonde-

ment de leur prospérité naissante? attirera-t-il sur eux la vengeance de l'un de ces deux rivaux, en se déclarant pour l'autre? Non. Mais si le Français, craignant que les Autrichiens, maîtres de Landau, ne pénètrent dans son royaume par la Lorraine, lui propose de recevoir une injurieuse garnison dans Nancy, l'acceptera-t-il? Non. Si cette redoutable garnison s'avance, résolue d'entrer de force au sein d'une ville dépourvue de troupes et de remparts, lui résistera-t-il avec ses seuls gardes? Non : il est des moments où le sage doit plier sous la loi du plus fort. Je le vois sortir de sa capitale, sans l'ouvrir, sans la fermer aux Français, content de veiller à la sûreté de ses habitants; et, par cette conduite ingénieuse, il conserve la bienveillance de l'empereur et de Louis, prépare de loin à son fils le chemin du trône des Césars; et nos provinces, comme une île fortunée au milieu des mers en fureur, restent tranquilles, tandis que le reste de l'Europe est en proie au tumulte des armes. Bientôt même, par sa médiation, l'Allemagne et la France concluent une paix dont il recueille des fruits capables de le dédommager de l'affront fait à sa dignité souveraine.

De nouveaux revers nous menacent encore : un prince s'est élevé, dont le vaste génie, aveuglé par la fureur des systèmes, veut rétablir les finances de l'empire confié à ses soins, en substituant des effets d'une valeur factice à des espèces d'une valeur réelle. Les peuples, éblouis par l'espoir d'un gain facile, courent avec joie à leur perte.

Français, Anglais, Hollandais, tout est infesté de cette contagion. Quelles ressources n'épuise point Philippe pour l'introduire en nos contrées! Mais ni les liens du sang, ni les piéges de la politique, ni l'or offert et prodigué, rien ne peut séduire Léopold. « J'aime mes peu« ples, répond-il; je serais indigne d'eux si je sacrifiais « leurs fortunes à mes intérêts. »

C'est par cette sagesse constante, par cette bienfaisance éclairée, par cette politique salutaire, qu'il rendit la Lorraine rivale des plus puissants royaumes, suppléant par l'opulence à ce qui lui manquait d'étendue. Eh! quels prodiges cet immense empire, enrichi des dépouilles de tant de nations vaincues, quels prodiges offrait donc alors la France aux yeux du voyageur, qu'il ne retrouvât dans nos contrées? Les sciences et les arts florissants? Les sciences et les arts florissaient parmi nous. J'en prends à témoin cette foule d'hommes célèbres, lumières de nos aïeux, cette illustre Académie où venaient se former les rivaux des Phidias, des Praxitèle; ces superbes hôpitaux, ces temples magnifiques, tous ces édifices fastueux, monuments qui portent jusqu'aux nues le témoignage du génie des Lorrains et de la grandeur de Léopold. Une cour brillante et polie? Eh! quelle cour devait avoir plus d'éclat que celle d'un prince dont la noblesse nageait dans l'abondance, qui cherchait les talents jusqu'au fond des forêts, pour les placer autour du trône, dans le même temps qu'il donnait un riche asile à des têtes couronnées,

proscrites par des sujets ingrats, abandonnées par Louis même, leur premier protecteur? Un peuple heureux? Ah! redites-nous, Lorrains, s'il était alors dans le monde entier un peuple plus fortuné que vous.

L'ignorance, amie des tyrans dont elle excuse toujours la mollesse, oserait-elle nous dire que ces merveilles n'ont rien d'extraordinaire; qu'il est aisé de bien gouverner un État borné, de l'élever, de le maintenir au comble de la félicité? Vous le savez, messieurs, le plus glorieux effort de l'esprit humain est de transformer les petites choses en objets dignes d'admiration. Il est plus rare, et l'histoire nous l'assure, de voir les peuples malheureux dans un vaste empire que dans un faible royaume; et s'il est difficile de conduire sagement le vaisseau d'une grande monarchie, il l'est bien plus encore à un prince presque sans pouvoir d'entretenir dans une paix constante sa province ensevelie au milieu de deux fortes puissances toujours en guerre, et qui menacent sans cesse de l'engloutir. Plaçons donc au rang des plus sublimes génies le restaurateur de la Lorraine. Mais nous n'avons vu qu'un coin du tableau; de nouveaux miracles vont éclore sous nos yeux.

SECONDE PARTIE

Lorsqu'un État désert, pauvre, ignoré, prend subitement une nouvelle face ; qu'arrivé, comme par un prodige, au faîte de la grandeur, il étonne la terre de sa richesse et de sa gloire imprévues, il est presque impossible qu'il conserve longtemps cette splendeur miraculeuse, et sa chute est souvent aussi prompte que son élévation : c'est un arbre qui plie et va se briser sous le fardeau trop pesant de ses fruits sans nombre, si la main du cultivateur oublie d'asseoir sur de solides appuis ses branches surchargées de trésors. Mais ces appuis d'un empire, quels sont-ils? Ce sont les instruments mêmes qui servent le plus ordinairement à l'élever : les lois, le caractère du peuple et les mœurs.

Que ne puis-je, messieurs, m'élever en ce moment au-dessus de moi-même, égaler mon génie à celui de Léopold, et suivre dans son vol cet aigle audacieux qui semble dédaigner la terre et le repos! Ce n'est donc point assez pour lui d'avoir repeuplé ses provinces, rendu l'industrie et l'abondance à leurs habitants, créé la Lorraine, et de l'avoir créée heureuse? Léopold croit n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire pour la prospérité des Lorrains. « Je descendrais aujourd'hui du trône,

« disait-il, si je ne pouvais plus faire de bien à mes peu-« ples. » Il faut encore, avant d'assurer la durée de leur bonheur, qu'à sa voix leur caractère se forme; que les mœurs parmi nous reprennent leur antique pureté ; que du sein du chaos sorte l'admirable édifice de nos lois. Les entreprises les plus épineuses sont les plus dignes de lui : un esprit vulgaire voit les difficultés attachées aux projets utiles, et les abandonne; Léopold voit le bien qu'ils doivent produire, et les exécute.

Avant d'examiner les travaux de ce nouveau Lycurgue, demandons-nous : Qu'est-ce qu'un prince législateur? C'est un homme tout-puissant qui donne lui-même des bornes à son autorité, qui l'enchaîne volontairement sous un pouvoir supérieur, pour mettre ses sujets en sûreté contre ses passions; c'est un maître qui dit à ses esclaves : Soyez libres et faisons ensemble un traité ; vous m'obéirez sans murmure quand mes ordres seront équitables ; moi, je protégerai vos travaux, vos fortunes, vos maisons ; si je manque à ces devoirs, alors je deviens votre égal, et la loi, notre commune souveraine, sera juge entre nous. C'est un héros qui fait le sacrifice le plus pénible, le plus honorable pour un roi, le sacrifice du pouvoir arbitraire. Demandons-nous encore : Qu'est-ce qu'un sage législateur? C'est un philosophe dont l'âme est le sanctuaire de la justice, sensible, ferme, généreux, ami de l'ordre et de l'humanité, qui, semblable au Dieu de l'univers, tient dans sa main tous les secrets du genre humain, profon-

dément instruit de la situation, du caractère du peuple qu'il a policé, riche de tous les trésors du cœur et de l'esprit : car il a fait des lois qui donnent assez de confiance au faible pour oser recueillir de son champ, de son industrie, tous les fruits qu'il peut en tirer, sans crainte de les voir dérobés par une main étrangère; au fort, assez d'effroi pour étouffer dans son sein le désir de l'usurpation et de la tyrannie; des lois avares de l'or et du sang des hommes, promptes à punir le crime, mais plus ardentes encore à le prévenir; qui mettent l'innocence accusée à l'abri des jugements de la prévention, de l'ignorance, de l'erreur, ou lui laissent, lorsqu'elle est condamnée, des ressources contre l'iniquité; applicables à toutes les circonstances, sans être obscures ou trop nombreuses; qui entretiennent une harmonie constante dans les familles, entre les rangs divers; des lois enfin qui, toutes différentes qu'elles sont entre elles par leur objet, liées par des rapports invisibles, parviennent également à ce but, la félicité constante des peuples et la grandeur de l'État. Ici, messieurs, vous m'arrêtez, et dans ces deux portraits vous reconnaissez Léopold.

Si les ouvrages de ce grand prince ne publiaient assez par eux-mêmes sa gloire et la sublimité de son génie, orateur ingénieux à profiter des moindres circonstances pour étendre la matière de son éloge, peignant avec feu es obstacles qu'il eut à surmonter, je vous promènerais, au flambeau de l'histoire, à travers les ténèbres qui cou-

vraient avant lui notre législation, si l'on peut dire que nous en avions une : vous verriez la force décider encore du droit; des coutumes gothiques, la plupart nuisibles au bien public, multipliées et variées à l'infini dans la même province; le caprice des juges tenant lieu de règlement dans les procédures, de formes dans les jugements; les abus les plus bizarres érigés en autorités respectables; à peine quelques sages ordonnances, ou devenues impuissantes, ou tombées dans l'oubli; des tribunaux aussi barbares que nos usages; toutes les horreurs qui naissent des troubles éternels de la guerre, d'une véritable anarchie. Quels tableaux je formerais des malheurs produits par ce défaut de lois, ou par le bouleversement, le silence, la barbarie de celles que nous avions! La vie des sujets sans cesse exposée, leur fortune toujours flottante, toujours en butte au naufrage, à l'avidité des pirates; la moitié des Lorrains courbée sous le joug d'une servitude avilissante et dépouillée des priviléges du citoyen, je dirai presque du titre d'homme; le duel, ce monstre né de l'injure et du stupide orgueil, le glaive en main, levant une tête audacieuse et respectée, portant la désolation au sein des mères et des vieillards privés dans leurs fils de leur unique espérance; combien d'autres calamités plus affreuses encore, retracées à vos regards, vous arracheraient des larmes, hélas! de pitié pour vos aïeux qu'elles ont déchirés, d'admiration pour le dieu tutélaire qui les a bannies loin de nous. Mais mon

sujet n'est déjà que trop vaste. Je puis louer Léopold, et sur les maux que ses lois ont anéantis, et sur le bien qu'elles ont fait; ou plutôt exposons simplement ses travaux : chefs-d'œuvre de l'art et du ciseau, ces statues vivantes n'ont pas besoin d'être vantées; il suffit de lever le voile qui les couvre, et la beauté de l'ouvrage frappera les yeux les moins éclairés.

Commencerai-je par vous développer cette partie intéressante de la législation, la plus nécessaire pour assurer la paix et le bonheur parmi les citoyens, je parle de l'administration de la justice? Eh! qui la porta jamais à un plus haut degré de perfection que le duc de Lorraine? Levez-vous, nobles et savants interprètes des lois; représentez-nous Léopold renversant d'un seul coup tant de funestes tribunaux, les uns formés de juges aussi grossiers que le peuple factieux qui les avait élus, les autres déserts ou plongés dans un lâche assoupissement; tous devenus le théâtre du désordre et l'écueil de l'opulence des particuliers. Déjà sur les débris de ces tribunaux monstrueux, j'en vois s'élever de nouveaux : établir une salutaire et constante uniformité dans leur manière de dispenser la justice, pour écarter les ténèbres dont la différence et le grand nombre des procédés judiciaires envelopperaient inévitablement les affaires les plus simples avant qu'elles fussent parvenues aux juges supérieurs; assigner clairement à chaque juridiction son ressort, son pouvoir, de crainte que la lenteur des arrêts ne consommât

souvent la ruine des parties, tandis que les tribunaux disputeraient de leur compétence; affermir la subordination entre les différents corps, entre les différents membres, les assujettir à la plus sévère discipline; car il faut que le vaincu soit forcé de dire : Ma cause était injuste, si des magistrats aussi respectables par l'austérité de leurs mœurs, par l'étendue de leurs lumières, m'ont condamné. Leur défendre de juger d'avance de la bonté du droit, ou sur la condition ou sur la richesse des clients; leur donner cette fermeté, ce courage stoïque qui brave le crédit des grands coupables, et les immole aux pieds du pauvre dont ils étaient les oppresseurs; les remplir de sa majesté, de son esprit, de ses vertus : tels sont les premiers soins de Léopold.

Où trouveriez-vous des ordonnances plus parfaites que les siennes? Faut-il décider de la fortune, faut-il décider de la vie d'un sujet : toutes les faces sous lesquelles peut se présenter une affaire sont prévues. Dans quelle occasion la conduite du juge n'est-elle pas tracée avec une exactitude scrupuleuse, et toujours de la manière la plus convenable? Combien de précautions ordonnées, de peur que l'innocence ne soit immolée sous les apparences et le nom du crime! Mais le crime lui-même ne mourra pas à chaque instant dans une longue attente de son supplice : l'usurpateur ne dira point dans son cœur avare : Ces champs que j'ai ravis sont désormais les miens; trop pauvre, ce n'est point par des pleurs que leur vil maître

saurait acheter une lente justice. La marche de la justice est rapide ; le prix onéreux de ses oracles, modéré. Comme l'absent, la veuve, le pupille, sont favorisés ! comme la clarté de la loi désespère l'avide chicane ! Ici, la pauvreté devient un titre sacré pour obtenir sans or une vengeance plus prompte ! Quelle sagesse, quelle humanité perce dans chaque ligne de nos ordonnances ! Oui, sans doute, elles auraient seules assuré le nom de Juste à leur auteur : mais ce n'est point une vaine renommée que cherche le duc de Lorraine ; c'est le bonheur de son peuple, et chez lui les entreprises utiles succèdent sans relâche aux belles actions.

Cette source intarissable de débats, de troubles, la multitude et la diversité des coutumes dans un même pays ravagea trop longtemps le nôtre ; Léopold a conçu le projet de le soumettre à des lois uniformes, projet salutaire, mais périlleux, qu'il eût consommé si le ciel n'avait sitôt marqué le terme de ses jours. Ne voyez-vous point avec quel art il préparait secrètement cette révolution nécessaire ? Une partie de nos provinces, gouvernée par des usages pleins d'inconstance, de contradictions et d'obscurités, gémissait abandonnée à d'éternels orages ; et des institutions qui devaient affermir la tranquillité, la fortune des particuliers, étaient la cause même de leurs discordes et de leur ruine. Ces usages viennent d'être anéantis ; le prince corrige, éclaircit, s'efforce de concilier ceux des autres cantons, leur donne une forme plus

durable, et cependant les rapproche par degrés des lois de la capitale : pareil à ces hommes qui, pour former un canal majestueux et navigable, rassemblent de toutes parts les eaux, et les amènent par une pente insensible dans le vaste lit qu'ils ont creusé. Ces adroites réformes, commencement fructueux d'un dessein non fini, facilitent encore le ministère de la justice, en précipitent les arrêts; car moins les coutumes sont multipliées, plus les études de jurisconsulte sont bornées, plus il peut consacrer de moments à juger les peuples.

Mais à quoi servent les lois, si le prince ne les fait observer? Ah! gardons-nous de douter de la vigilance de Léopold. C'est peu de surveiller lui-même les tribunaux supérieurs, premiers dépositaires de ces lois; il dit à d'austères censeurs : Parcourez mes villes; examinez la vie, les mœurs, l'activité des magistrats; interrogez sur leur intégrité le dernier des citoyens; prêtez une oreille attentive à ses plaintes ou publiques ou secrètes; que les opprimés soient aussitôt vengés, les abus déracinés, les malversateurs punis; volez, et revenez au pied du trône instruire un maître tremblant, et de ce que vous aurez vu, et de ce que vous aurez fait. O tendres inquiétudes d'un père sur le sort de ses enfants! Faut-il donc que chaque sénateur soit son image vivante! Il le veut au moins. Ne croyez point qu'il attache à la magistrature une indigne vénalité. Il sait trop que l'homme n'achète jamais d'une moitié de sa richesse le pouvoir de servir

ses semblables. Celui que l'or peut décorer d'une dignité se propose, en l'acquérant, ou d'anoblir son opulence roturière, ou de s'ouvrir le chemin d'une fortune plus brillante : dans la première vue, c'est souvent un efféminé, qui cache sous la pourpre la mollesse, l'ignorance la plus honteuse ; dans l'autre, il s'engraisse peut-être du sang des malheureux ; et pour l'État le sénateur oisif, le sénateur avare ou ignorant, sont un égal fléau. Les talents vertueux ont seuls droit de prétendre à ce noble emploi; et de même que Charles XII, prince tout guerrier, était le premier soldat de son royaume, Léopold, prince tout citoyen, est le premier magistrat de son empire.

Entrez avec moi dans le conseil ; contemplez ce héros, fils, allié de tant de souverains, ceint lui-même du bandeau royal : toujours assis à la tête du sénat, quelquefois il se plaît à descendre au second rang ; et cette voix qui commande à des milliers d'hommes ne croit point s'avilir en rapportant devant ses propres sujets les causes de l'infortuné. C'est ainsi que les dieux de la fable, descendus de l'Olympe, souvent se changeaient en simples bergers. C'est ainsi qu'un grand homme, après avoir donné des règlements salutaires, des ministres zélés à la justice, était encore l'âme de ces augustes corps, arbitres de la vie et de la fortune des sujets.

Maintenant j'ai de plus nobles efforts, de plus hauts faits à décrire : jetons les yeux sur ces branches de la

législation, qui, semblables à de majestueuses colonnes, ornements et soutiens à la fois de nos temples, forment l'opulence des États dont elles sont encore les principaux appuis, soit en favorisant la population, soit en ranimant l'industrie, soit en assurant l'ordre et l'aisance parmi les différentes classes de citoyens. N'attendez pas que j'étale à vos regards une foule d'ordonnances utiles, mais d'une importance vulgaire. Entre les grands objets qui s'offrent à mon esprit, je choisis les plus frappants; je vous dirai : C'est en vain que les passions tourmentent le cœur de ces enfants; retenus par la crainte de perdre l'héritage d'un père, respectant ses volontés, ils ne contracteront plus, dans un âge encore aveugle, des nœuds mal assortis, cause fréquente et de leur infortune et du désordre de leur famille ; mais ce père à son tour, dominé par l'avarice, ne pourra désormais interdire à ses fils, dans un âge plus mûr, un hymen nécessaire à leur félicité. Léopold a fixé la durée et de l'autorité paternelle et de l'obéissance filiale. Ce pupille, dont une majorité précoce faisait la perte, plongé dans la misère, n'accusera plus de ses égarements des lois qui le rendaient trop tôt maître de sa fortune; le terme des tutelles est sagement reculé. Cette fille infortunée, qui porte dans ses flancs le gage de son déshonneur, fruit déplorable d'un amour illégitime, loin de tromper la nature pour prévenir le bruit de son opprobre, en viendra faire l'aveu, effrayée par l'aspect du châtiment; et ces magistrats, dépositaires de son secret,

chargés de veiller sur elle, répondront au prince du sujet dont elle l'aurait privé par leur faute. Ces habitants excités par diverses franchises, s'empresseront, les uns à choisir des compagnes, à donner des élèves à nos ateliers, des cultivateurs à nos champs; les autres, à couvrir la terre d'édifices; ceux-ci à changer des déserts plantés d'arides bruyères, en guérets fertiles. Et toi, jeune et tendre épouse, tu ne baigneras plus de larmes ta couche solitaire, tremblante pour la vie de ton époux absent, à qui l'impatience de revoir ce qu'il a de plus cher fait affronter l'ombre dangereuse des nuits; l'homicide voleur, voyant dans tous les Lorrains autant de satellites armés par l'espoir des récompenses pour le surprendre et l'enchaîner, a laissé nos chemins en sûreté. Le supplice, l'infamie, suivront le duel, et cet illustre vieillard ne pleurera plus la mort de sa race entière, assassinée dans son dernier rejeton par la vengeance déguisée sous le nom de l'honneur. Ces malheureux qui craignaient de se montrer industrieux, de donner le jour à leurs semblables, peuple avili d'esclaves dont quelques seigneurs ou leur prince même devaient être un jour les héritiers, au mépris de leurs proches, de leurs fils peut-être, ces malheureux, délivrés de leurs fers, marcheront les égaux des autres citoyens, s'applaudiront d'être pères : le duc de Lorraine sacrifie la moitié de sa richesse; mais ses États ne seront remplis que d'hommes heureux et libres, et c'est assez pour lui. Oh! qui peindrait dignement, qui pourrait

compter les exploits de ce législateur! Imaginez tout le bien qu'on peut faire aux humains par le secours des lois : Léopold en a fait davantage.

Que dis-je? sans les mœurs, quels biens sauraient produire les plus florissantes, les plus sages lois, ou plutôt de quels maux ne sont-elles pas l'origine? Les assassins, les brigands sont punis, leur trépas diminue le nombre des sujets : en voit-on moins de vols, moins de meurtres? Le particulier s'enrichit : il en aime davantage la débauche, le faste, avant-coureurs certains de sa ruine prochaine. L'État se peuple; mais c'est de méchants. Eh! comment pourrait subsister une société composée de pervers? Avouons-le donc, messieurs, les lois peuvent donner un moment d'éclat aux empires, mais les mœurs seules en assurent la durée : disons plus, les lois n'ont de force, de véritable utilité que par les mœurs. Aussi leur rétablissement est-il un des premiers vœux de Léopold; et sous le meilleur des princes, le plus fortuné des peuples doit être le plus vertueux.

S'il est vrai qu'une licence effrénée accompagne toujours les longues guerres et le bouleversement des États; que l'extrême misère, comme l'expérience l'atteste, déprave les âmes; si les cœurs corrompus sont capables des plus horribles excès; enfin, si l'impunité multiplie les crimes et les coupables; hélas! avant Léopold, quel théâtre affreux de vices, de déréglements étaient nos provinces! Mais jetons un voile sur le tableau de cette

dépravation générale : fils barbares ! est-ce à nous de divulguer les égarements de nos pères ? Considérez au contraire la vertu rappelée sur nos bords, d'où l'avait bannie le malheur des temps : voyez la bonne foi, la confiance refleurir dans le commerce ; l'indulgence, l'union régner entre les artistes ; la franchise, la droiture, et non cette politesse étudiée, masque ordinaire de la perfidie, triompher dans la société. Avec quelle bienveillance l'étranger est accueilli ! quel empressement à secourir les malheureux ! Ne diriez-vous pas que les Lorrains sont une nation de sages et de frères ? Changement extraordinaire, dont la gloire est encore due à Léopold ! Que ne peuvent le génie et l'amour du bien, unis à l'autorité suprême ! La concorde établie dans le sein des familles, tous les ordres de l'État sagement policés, l'indigence publique convertie en richesse, la religion protégée, les plaisirs, les festins du peuple réglés par de sévères ordonnances, la débauche proscrite, le jeu discipliné, mille autres sources de corruption anéanties, une paix constante, tout concourt à cette réforme des mœurs, déjà corrigées par les grands exemples dont le souverain étonne la patrie. Eh ! quelle influence n'ont point les actions des têtes couronnées sur les mœurs de leurs sujets ! Ce courtisan, ce ministre qui contemple sans cesse dans ce héros un maître uniquement occupé de la félicité commune, s'y dévoue à son tour ; par ambition même, devient désintéressé, bienfaisant, s'approprie, si j'ose le dire, l'âme du

prince; et le citoyen, servile imitateur des grands, ne trouvant plus en eux des hommes dédaigneux, trompeurs, se rend à son tour plus humain envers ses égaux; les vertus du chef se communiquent à la nation entière : ce sont des feux rapides qui courent d'arbre en arbre, et se répandent sur une forêt immense.

Au milieu de ces révolutions étonnantes, le caractère des Lorrains, dénaturé durant ce siècle d'infortune qui précéda le règne de Léopold, se développait, se décidait insensiblement. De la culture assidue des arts renaquit notre aptitude pour y réussir; du souvenir de nos misères passées, cette économie domestique, calomniée par nos ennemis sous le nom d'avarice; des encouragements prodigués aux talents, cette émulation héréditaire et naturelle, qui de nos jours semble dégénérer en jalousie. L'activité, l'industrie, réveillées et nourries par nos lois, devinrent des qualités nationales. On vit reparaître cette tendresse exclusive, ce dévouement mêlé de fanatisme, en faveur de nos princes, trésor sacré dont Louis a si justement hérité, Louis, ce monarque trop magnanime pour faire un crime à nos contrées de vouer encore au sang de leurs anciens maîtres une reconnaissance immortelle; en un mot, tout ce que vous étiez alors, tout ce que vous êtes aujourd'hui, Lorrains, vous le devez à Léopold.

Mais osons le dépouiller du diadème, de la pourpre, de tout cet appareil de grandeur, vains ornements qui cachent peut-être les défauts d'un corps défiguré; contem-

plons l'homme. Est-ce là ce prince de qui la politique fait le destin de la Lorraine et l'étonnement de l'univers? O candeur! ô simplicité vraiment digne des premiers âges! Que j'aime à le voir seul, et dès l'aube du jour, errant sur les places de cette capitale, où tant d'édifices somptueux annoncent sa magnificence et sa générosité; au lieu d'une garde farouche, environné de l'amour des citoyens, dont la plupart lui sont connus, ainsi que César connaissait ses soldats, les appelant par leur nom, conversant avec eux comme avec ses pairs, caressant les fils dans les bras de leurs mères; bien différent de ces automates couronnés qui, n'ayant rien d'un roi que l'orgueil et le titre, croiraient dégrader la dignité souveraine s'ils daignaient regarder un sujet, et qui, descendus de leur rang, seraient en effet les plus vils des humains! Si je le suis auprès de son auguste épouse, j'admire avec transport et les égards touchants qu'il lui prodigue, et l'attachement sincère qui l'unit avec elle. Ah! les tendresses de l'hymen sont-elles donc faites pour ces arbitres du monde? et ne dirait-on pas souvent qu'ils aiment mieux être malheureux que de ressembler, même dans leurs plaisirs, au reste des humains? C'est une amie, et non point une esclave, que Léopold veut posséder dans son heureuse compagne. Si le ciel, sensible aux vœux de ses peuples, le fait revivre tant de fois dans les fruits de ses fortunées amours, il sera le modèle des pères, et les embarras du trône ne l'empêcheront point de cultiver de ses

propres mains ces faibles arbrisseaux, sa plus chère espérance. Oh! qui ne verserait des larmes d'admiration en voyant ce grand homme se métamorphoser en auteur, recueillir dans les bons ouvrages les maximes les plus capables de former l'âme et d'orner l'esprit, rassembler celles que son expérience et son cœur lui ont dictées, les enseigner à ses enfants, les conduire lui-même dans nos temples, où, confondus dans la foule par ses ordres, ils apprennent, jeunes encore, cette vérité redoutable et trop ignorée des grands : que, tout élevés qu'ils sont, les princes deviennent les égaux des autres hommes devant l'auteur de la nature.

Laissez-les croître sous les yeux d'un si tendre père, ces nobles rejetons d'une race fertile en héros; bientôt ils effaceront la gloire de leurs ancêtres. Tu seras consolée, malheureuse Germanie ; tu disais en ton cœur dévoré d'alarmes : Elle va donc s'anéantir pour moi, cette tige fameuse de grands princes qui m'a si longtemps protégée sous son ombre! Tous mes bienfaiteurs, avec mon dernier maître, descendront au tombeau ! Hélas ! déchirée par d'éternelles guerres, toute sanglante encore de mes profondes blessures, je tomberai veuve de mon souverain, de même qu'une chaste épouse, assassinée par de barbares soldats, peu satisfaits d'avoir osé, sans pitié, l'outrager près du cadavre fumant de l'objet de ses amours! Quel homme, quel dieu ranimera mon corps expirant? Une jeune beauté me reste, hélas! unique es-

poir de vingt peuples désolés. Oh! qui viendra du moins lui donner un époux dont la main tutélaire puisse essuyer mes larmes et repousser loin de moi cette mort qui menace ma tête? Tes vœux, tes vœux enfin sont exaucés: le sang de Léopold doit se confondre avec le sang de tes demi-dieux. Déjà François uni à Thérèse adoucit tes longs désespoirs par le bruit de sa valeur, et se place au rang des Césars, héritage promis à son ambition par l'auteur de ses jours. La moitié de l'Europe, heureuse sous ses lois, le proclame son père. Entendez-vous sur les rivages du Rhin les cris effrayants de l'aigle germanique? C'est son frère belliqueux; c'est un autre Alexandre qui marche au combat: les Français mêmes, quoique ses ennemis, se voient forcés de chanter son courage. Plus loin, l'Ottoman frissonne et fuit à son aspect: les mères, dans Vienne triomphante, racontent à leurs enfants les exploits du second appui de l'Empire. Ici, Bruxelles, orgueilleuse de le posséder, admire en son protecteur un nouveau Titus. Les arts, rassemblés autour de lui, fleurissent à sa voix, impriment ses vertus dans la mémoire des hommes, et le monde, en proie à tant de tyrans, s'avoue redevable à Léopold de deux héros véritables. Un jour le dieu qui préside au sort des États, comme s'il avait résolu de leur accorder toujours de bons rois, mêlera ce sang précieux au sang de tous les maîtres de la terre: la France, plus chérie de ce dieu qu'aucun autre royaume, en recevra la partie la plus pure; et le plus aimé des Bourbons, en

adoptant la fille des Lorrains, confessera qu'il a trouvé une rivale dans l'art de conquérir les cœurs.

N'en doutez point, messieurs, le fils de Charles V lisait dans l'avenir cette grandeur éclatante destinée à sa maison, et sa moindre gloire n'est pas de l'avoir préparée, d'en avoir rendu dignes tous ses enfants.

On nous dit sans cesse que l'amitié fuit les princes : maxime cruelle, mais qui ne peut concerner que les méchants couronnés. En effet, quel monarque bienfaisant ignora ses plaisirs? Ne suffit-il pas, au contraire, pour s'assurer de la bonté d'un souverain, de demander : A-t-il des amis? Ah! qui jamais en eut davantage que mon héros? qui fut meilleur ami? Laissant à ses actions le soin d'annoncer un roi respectable, il se montrait aux confidents de son cœur tel qu'il était sorti des mains de la nature : manières douces, prévenances délicates, confiance affectueuse, aimable sincérité, tout les enchaînait à Léopold. Capable d'un emportement, mais prompt à réparer l'injure avec cet art qui nous rend plus cher celui dont nous l'avons reçue, il leur faisait oublier le maître, se rabaissait à leur niveau, et vivait avec eux dans cette égalité qui forme et nourrit l'union des âmes.

Accompagnons-le dans cette cour brillante où des deux bouts du monde accourent les étrangers : quelle noblesse imposante, mais en même temps quelle familiarité! Il écoute, et son silence donne de l'esprit; il parle, et tout le monde admire la richesse, les agréments du sien. L'ar-

tiste, le savant, le littérateur, le guerrier, s'étonnent également de l'étendue, de la variété de ses connaissances; il eût été grand dans tous les états. Honore-t-il quelqu'un d'une grâce ; persuadé qu'il en coûte bien plus aux âmes les moins délicates d'implorer, de recevoir, qu'aux âmes les plus avares de répandre des bienfaits, il n'attache pas aux siens cette humiliante et superbe pitié, cette morgue dédaigneuse qui fait trouver aux malheureux les secours accordés à leurs peines mille fois plus cruels que leur infortune même. Léopold donne en roi, avec les ménagements d'un sage et la tendresse d'un ami. Ses refus même ont toute la douceur des largesses. Un seul de ses regards vaut une récompense. Avez-vous manqué de reconnaissance envers lui ; s'il l'apprend : « Je ne puis, dira-t-il, leur reprocher leur ingratitude ; en les comblant de biens, c'est moi seul que j'obligeai. » Alarmé de sa générosité prodigue, si son ministre lui représente qu'il se ruine pour ses sujets, vérité singulière, mais plus rare encore dans l'histoire des princes, je l'entends qui s'écrie : « Ah ! j'en serai bien plus riche, mes sujets seront plus fortunés ! » Qui sut compatir davantage aux maux d'autrui ? qui garda plus de constance dans les revers ? La mort frappe entre ses bras un fils, cher et premier gage du plus beau lien ; il le perd, et déjà ses jeunes mains aidaient un père à conduire les rênes de l'empire : toute la nation désespérée gémit et redemande aux cieux une tête si précieuse ; Léopold seul dévore ses plaintes,

et ne semble touché que des tristes regrets de son peuple. Mais les flammes embrasent-elles ses palais, plus faible cette fois, il arrose leurs débris de ses pleurs. Quel en est donc l'objet? O grandeur! ô tendresse! ô que ma voix ne peut-elle en cet instant retentir autour de tous les trônes de l'univers! Le fils des rois pleure la mort d'un artisan, qui, se précipitant à travers les feux, jaloux de fermer un passage à leurs tourbillons rapides, et de conserver au moins à son maître une moitié de ces pompeux édifices, a péri victime de son zèle; il le pleure, et lorsqu'il a comblé de richesses et des plus nobles titres ses malheureux enfants, il ne croit point avoir payé la vie d'un citoyen si fidèle. Philosophe sensible, il chérit tous les humains, les sert, et vit heureux de leur bonheur, effet glorieux de ses travaux.

Tel parut, durant le cours de ses années, ce mortel en qui le Très-Haut aimait à se montrer aux Lorrains. Ah! si dans un âge où les fronts couronnés songent à peine qu'ils sont nés les protecteurs et non les fléaux de leurs semblables, il avait fait sortir de leurs ruines nos provinces abandonnées; si, non content de leur avoir sacrifié jusqu'à ses penchants, il les avait mises à couvert des assauts de la guerre, et familiarisé avec l'abondance des peuples qui ne la connaissaient plus; si les arts, les mœurs, les lois, notre caractère même, si tout ce qui peut contribuer à la gloire, à la félicité des royaumes, nous avait été rendu par ses soins; s'il était à la fois le père

de l'État et du particulier, homme aussi parfait qu'habile souverain, que ne devait-on pas encore attendre de lui! Mais, hélas! cet if stérile, qui ne prête pas même un ombrage favorable à son cultivateur, survit à des siècles entiers, et le palmier généreux, qui protége sous sa verdure le repos des pasteurs, et les nourrit en même temps de ses fruits abondants, tombe après quelques hivers. Parlons sans figure : les tyrans coulent de longs jours, et les bons princes ne font qu'apparaître aux hommes. Le jour redoutable est venu : au midi de ses ans, Léopold voit s'approcher sa dernière heure. La Lorraine entière demeure muette à force de douleur. Il expire en proférant ces paroles; écoutez tous, Lorrains, c'est Léopold qui parle ainsi : « Je meurs avec le regret de n'avoir pas fait à mon peuple tout le bien que je pouvais lui faire. »

Il fut un pays où les sujets avaient le droit de juger leur maître, au moment où la Providence rappelle les monarques pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'assemblaient en foule autour de son corps exposé sur les bords du tombeau. Celui-ci insultait à ce cadavre malheureux, en disant : Ma famille innocente fut empoisonnée par tes ordres; celui-là s'écriait : Il m'a ravi mon bien; cet autre : Les hommes étaient à ses yeux de vils troupeaux; tous le condamnaient à devenir la proie des oiseaux dévorants. Mais s'il avait été juste, alors toute la nation, les cheveux épars, jetant des cris affreux, se réunissait pour le pleurer et lui dresser de superbes mauso-

lées; les orateurs faisaient retentir les temples du bruit de sa gloire. Eh bien! le temps qui s'est écoulé depuis la mort de Léopold nous donne le privilége dont jouissaient ces peuples. Nous n'avons point à craindre le ressentiment de ses fils : son sceptre est brisé, son trône anéanti. Il est ici des citoyens de tous les ordres : les uns ont vécu sous ses lois ; les autres ont appris de leurs pères l'histoire de son règne. Qu'ils se lèvent; et vous, ombre de Léopold, sortez de la tombe ; venez recevoir le tribut de malédictions ou de louanges que vous doit cette auguste assemblée. Parlez, citoyens, parlez ; cette grande ombre est ici présente. Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Aucun de vous n'élève la voix ! Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Partout où je porte mes regards, je vois des visages interdits, de vaines larmes couler. Ingrats! vous osez outrager votre bienfaiteur par ce silence injurieux! Parlez : qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Hélas! je vous entends, vous n'avez rien à reprocher qu'au ciel, qui moissonna trop tôt ses jours. Pleurons donc, ah! pleurons sur sa cendre ; célébrons tous cette ombre sublime que ma voix vient d'évoquer. Transmettez à vos fils ce faible monument que j'osai lui vouer, comme le dépositaire fidèle des regrets et de la reconnaissance des Lorrains; et dites avec moi : Puissent les éloges des souverains être toujours aussi sincères, aussi bien mérités!

DIATRIBE

AU SUJET DES PRIX ACADÉMIQUES

Je me promenais ces jours passés dans une forêt voisine de Paris, seul, les tragédies de Racine en main. J'étudiais l'art de penser et d'écrire en vers dans ces antiques chefs-d'œuvre qu'on lit encore avec avidité lorsqu'on les sait par cœur. Ce plaisir me faisait oublier les langueurs de ma santé, et charmait l'ennui de ma promenade solitaire. Un jeune homme, prétendu poëte, errant dans cette forêt, je ne sais par quel hasard, le front rehaussé d'une couronne académique, daigna m'apercevoir et même m'aborder. « Eh bien! me dit-il, d'une voix haute avant de me saluer, cadençons-nous toujours des vers? » Je le connaissais à peine : surpris qu'il ne s'informât point de ma santé, selon l'usage, je voulus lui faire sentir le ridicule de ce début pédantesque. Je lisais d'ailleurs sur son front, dans ses yeux, l'impatience de réciter des vers nouveau-nés qui pesaient à sa mémoire, et j'étais fort aise

de m'épargner le tourment de les entendre. « Monsieur, lui répondis-je, je suis depuis longtemps valétudinaire. — Nous avons fait au moins de la prose pour le concours de cette année? — Monsieur, hier encore je pensais mourir. — J'arrive de la campagne, où j'ai poli quatre épîtres philosophiques pour le concours de l'année prochaine; maintenant je me délasse à composer une tragédie. — Monsieur, mon médecin m'ordonne les bains et l'exercice. — Vous tournez assez bien le vers; je suis jaloux de votre suffrage : je vais vous lire une épître sur la chimie dans ses rapports avec l'éloquence... Ce sujet, sans doute, vous paraît admirable et bien académique. » Il me fut impossible d'échapper au supplice d'entendre cette lecture que j'avais d'abord, mais vainement prévue. Son ouvrage récité, je gardais le silence. « Qu'en pensez-vous? me dit-il; ces vers ne sont-ils pas supérieurement tournés? » Je lui parlai encore de ma santé languissante; mais il avait juré de ne point comprendre mes plaisanteries, et ne s'apercevait pas de ma répugnance à converser avec lui sur des objets littéraires. Ivre de ses vers, se prodiguant lui-même l'encens que je ne lui donnais pas, sans cesse il répétait des tirades de son éternelle épître, comme pour avertir les passants qu'il était auteur. Je tentai plusieurs fois encore de détourner la conversation sur des choses étrangères à la poésie; mais quand je lui disais : « Convenez, monsieur, que ce bois est magnifique, » il me répondait : « L'Académie aime

les beaux vers. » Enfin, désespérant d'engager ce candidat philosophe à changer d'entretien, je me vis, à regret, forcé de parler d'un art que tout le monde cultive aujourd'hui, et que peu de personnes étudient sérieusement.

Le poëte lauréat continuait d'effrayer les oiseaux de ses vers; je l'interrompis, et, lui montrant les chefs-d'œuvre que j'avais dans les mains, et qui m'accompagnent toujours dans mes promenades écartées, je lui dis froidement : « Pour moi, monsieur, je ne compose plus depuis que je sais étudier ; mais si le besoin d'occuper et d'exercer mon esprit réveille jamais ma première manie, je me garderai surtout de rimer des épîtres pour les combats académiques. Ce n'est pas la crainte de trouver des juges prévenus ou injustes qui m'a fait embrasser cette sage résolution; je sais que nos sénateurs littéraires se piquent d'une justice incorruptible. Jamais les prix ne sont décernés avant que le concours soit ouvert; jamais les combattants n'ont été d'avance connus de leurs juges; jamais aucun des pairs du Parnasse ne s'est complaisamment chargé de lire lui-même, en présence de l'assemblée fatale, l'ouvrage d'un protégé, de le prôner, de le ramener sur le tapis vert, lorsqu'à la pluralité des voix cet infortuné poëme aurait été proscrit; jamais l'esprit de parti n'a fait rejeter les productions d'un insurgent antiphilosophe; non, jamais mesdames telles, qu'on accuse faussement de tenir bureau de philosophie, n'ont arrhé les suffrages du parlement littéraire en faveur d'un adepte nouveau-

né. Ces faits sont incontestables; si les railleurs les nient, les railleurs ont tort; vous le savez, monsieur, vous qui fûtes si justement couronné. Mais des motifs fondés sur un amour-propre bien entendu, des réflexions saines sur la nature des ouvrages en vers que l'Académie honore de sa préférence, une foule de raisons plus puissantes les unes que les autres, décideront toujours l'homme jaloux d'une vraie gloire, et qui s'intéresse au sort de la poésie, à ne point se battre avec une troupe d'enfants pour la médaille périodique

— Qu'il ne saurait obtenir.

— Peut-être; mais daignez m'accorder un moment de silence; je n'ai point de vers à vous lire. Vous êtes persuadé, sans doute, que les couronnes littéraires sont très-utiles aux progrès de la poésie?

— Eh! qui n'en serait pas convaincu? Les prix académiques enflamment la jeunesse lettrée d'une noble émulation; les prix académiques sont des récompenses encourageantes pour le génie naissant; les prix...

— Point d'éloquence académique; raisonnons sans enthousiasme. Cette noble émulation que répand sur le Parnasse l'espérance d'obtenir le rameau d'or a-t-elle enfanté quelque génie extraordinaire, vous excepté? a-t-elle produit un ouvrage cité avec honneur dans les fastes de la poésie, votre épître exceptée? Nommez les athlètes illustres dont la force poétique s'est développée, s'est affermie dans l'arène académique, vous encore excepté. On re-

marque depuis longtemps que ces palmes annuelles ne sont jamais échues qu'à des talents médiocres, vous encore, vous seul excepté. Cette observation constante prouve seule l'inutilité de vos jeux littéraires. Des talents médiocres feront-ils marcher la poésie française vers sa perfection?

« Mais pour qui sont fondées ces couronnes? Est-ce pour des poëtes? est-ce pour des écoliers? Si c'est pour des poëtes, pourquoi l'Académie n'assigne-t-elle pas à leur muse des sujets dignes de l'attention publique, et dont l'importance ou la difficulté puisse honorer les plumes savantes qui voudront les traiter? Si c'est pour des écoliers, comme leurs juges le publient toutes les années, je vous le demande, monsieur, est-il décent que les chefs au moins apparents de notre littérature soient chargés de couronner avec pompe, en présence de l'élite de la nation assemblée, des empereurs de collége? Ainsi donc, ces prix si vantés ne sont pas seulement indifférents aux progrès de la poésie, mais ils dégradent encore les nobles mains qui les dispensent. Maintenant, dites-moi s'il sied à l'homme sensé de descendre dans ce champ clos littéraire, et d'y perdre des lances dont il peut faire un usage plus utile à sa réputation. »

L'apprenti philosophe me regardait du haut de son orgueil, et, dans sa colère académique, il me dit avec un air de mépris :

Je reconnais l'envie à ce discours critique.

— Vous devez, monsieur, reconnaître la vérité et

l'amour d'un art que je vois à regret courir vers sa chute, accélérée encore par cette émulation corruptrice qu'inspire aux jeunes auteurs le désir universel de conquérir une pomme dans ce jardin des Hespérides. Cette ambition puérile enracine de plus en plus le mauvais goût, dont le champ de la poésie est généralement infecté. En effet, parcourez les ouvrages en vers honorés du suffrage de l'Académie, depuis qu'un laurier, prétendu immortel, croît tous les ans au Louvre, quoique tous les ans moissonné, que verrez-vous? Des déclamations vagues, sans dessein, sans liaison, sans but; des rapsodies plates ou emphatiques, qui ne peuvent être appliquées à aucun genre; des poëmes bâtards, auxquels les auteurs eux-mêmes ne sauraient donner un titre, un nom qui leur soit propre. Ces vérités n'ont pas besoin de preuves; faut-il cependant vous les démontrer par des exemples? Choisissons les ouvrages fameux, au moins par leurs disgrâces, de ce poëte putatif qui, de prix en prix et de chute en chute, est tombé dans l'Académie. Comment appelez-vous sa déclamation intitulée *le Poëte?* Elle est, s'il m'en souvient, décorée du modeste nom d'épître; mais ce poëme hermaphrodite est écrit tantôt du style de l'épopée, tantôt du style de la tragédie, souvent du style de la satire. Or, la simplicité, qui toutefois n'exclut pas la noblesse, doit caractériser le style de l'épître, ennemie de l'emphase; cette pièce n'est donc point une épître. Chaque genre a son style particulier; les mêmes pensées doivent être

exprimées différemment dans des ouvrages d'un genre différent; tel mot est le mot propre dans une tragédie, qui ne l'est point dans une épître. Ces règles, fondées sur le bon sens, sont aujourd'hui trop oubliées, surtout par M. de La Harpe, qui, cependant, de dix en dix jours, régente par extraits la haute et basse littérature. Tous les écrits du siècle ont la même physionomie, la même couleur, le même ton. Une fausse élévation règne également dans toutes nos poésies. On craint de donner à son style cet air de familiarité noble ou naïve que les anciens recherchaient, et toujours inséparable du vrai, du naturel et du sublime. Gardez-vous de croire que cette familiarité de style rejette la nouveauté des expressions ou l'audace des métaphores. N'avez-vous pas cent fois observé que le peuple même emploie dans la conversation des mots si hardis, si originaux, qu'ils vous paraîtraient encore présomptueux dans un ouvrage du genre le plus élevé ? Mais le style peut être emphatique sans être original ni hardi. Tel est le style de cette déclamation épistolaire dont je vous parle. D'ailleurs, a-t-elle un but marqué? Oui, sans doute, répondra M. de La Harpe, c'est de montrer les *caractères* distinctifs du poëte, les signes auxquels on doit le reconnaître. Oh ! le plaisant auteur, qui d'un sujet d'ode va faire une épître ampoulée! Et cette pièce de lignes mal rimées sur la navigation, quel nom lui donnerez-vous ? M. de La Harpe a bien pu la baptiser du nom fastueux d'ode; mais le style, la

marche, le plan, le sujet même de cette rapsodie, annoncent-ils une ode? A la vue de ce titre vague, *la Navigation,* vous imaginez d'abord que l'auteur va composer un poëme didactique, ou quelque traité sur la marine. M. de La Harpe a beau s'écrier sans cesse : *Qu'entends-je? que vois-je?* le lecteur lui répond : J'entends, je vois un rimailleur qui n'a jamais soupçonné les premiers éléments du genre lyrique. Peindre est l'objet général de la poésie; chanter est l'objet particulier de l'ode: cette sorte de poëme exclut les sujets d'une vaste étendue, tels que la navigation, parce que l'enthousiasme du poëte ne pouvant se soutenir longtemps, une ode doit être nécessairement courte. Aussi voyez-vous dans les anciens des odes d'un genre élevé qui n'ont pas trente vers. Les sujets qui jettent inévitablement l'auteur dans une foule de descriptions continues, qui l'entraînent dans un amas ridicule de définitions métaphysiques, de sentences morales, sont également réprouvés par ce genre. Aussi je me garderai bien d'imiter ces rimeurs qui se tuent à composer des odes sur l'ambition, la jalousie, l'enthousiasme, etc. La Motte a toujours choisi de pareils sujets, et La Motte a toujours rimé des odes médiocres. L'ode doit être une espèce de drame : le pathétique est l'âme de ses chants ; c'est là qu'il faut étaler la pompe des images, l'audace des mouvements et des expressions, l'harmonie des périodes ; c'est là que

Tout oser est le droit du peintre et du poëte.

« Le voyage de Colomb put fournir la matière d'une ode; un homme plus instruit que M. de La Harpe, qui ne cesse d'étaler dans sa gazette l'affiche du savoir, eût choisi ce sujet. Alors les détails de la navigation entreraient dans le corps de l'ouvrage comme des ornements accessoires; les descriptions, ménagées avec art, seraient, comme elles doivent l'être en effet, une sorte de délassement pour le poëte, fatigué d'une inspiration trop suivie, et pour le lecteur, souffrant de le voir sans relâche lutter avec le dieu qui l'agite et l'opprime. Autant de fois que vous ne prendrez pas pour guides ces principes invariables, autant de fois vous ferez, au lieu d'une ode raisonnable, une déclamation puérile et semblable à celle que M. de La Harpe a rimée sur la navigation.

« Il est inutile de vous citer tous les ouvrages couronnés qui sont des monstres académiques, sans forme et sans nom. On ne doit pas être étonné qu'un essaim de jeunes auteurs, qui font d'abord des vers par manie, ensuite par habitude, sans avoir jamais étudié l'art difficile qu'ils dégradent; on ne doit pas être étonné, dis-je, qu'ils produisent au concours des avortons de poëmes dont personne ne peut deviner le genre et le dessein; mais ce qui surprend les gens de goût, c'est de voir l'Académie justifier ce désordre littéraire en accordant une préférence scandaleuse à ces poésies vagues et sans objet. C'est ainsi qu'elle a rendu funeste aux lettres une institution qui pouvait contribuer à leurs progrès. Ces jeunes auteurs

étaient nés peut-être avec de grands talents pour la poésie; mais vos couronnes ont tenté leur ambition. D'abord ils ont perdu un temps précieux pour l'étude, à combattre infructueusement. Dominés par cette fausse idée, qu'un prix obtenu peut commencer une réputation, impatients de leur obscurité, irrités par leurs défaites, ils se sont obstinés dans leur ambition; et pour vaincre ils ont cherché à modeler leurs ouvrages sur les ouvrages victorieux, à conformer leur goût au goût de leurs juges. Une victoire leur a donné le désir d'une autre victoire. Ainsi, de prix en prix, ils ont vieilli en faisant des efforts pour corrompre leur goût, et sont parvenus en effet à dépraver les talents dont la nature les avait enrichis. Je vous parle, monsieur, avec franchise; vous pouvez dénoncer un jeune audacieux à la vengeance de l'Académie : je la respecte infiniment; mais plus je l'honore, plus je dois croire qu'elle me pardonnera mon zèle pour la poésie. Je suis même persuadé que plusieurs de ses membres gémissent comme moi sur le mauvais goût des ouvrages qui sont soumis à leur décision. Si toutefois ils s'offensent, par esprit de parti, de ces observations que vous pouvez leur communiquer, j'en suis consolé d'avance.

Jaime beaucoup Platon, mais plus la vérité.

— C'en est trop; quelle rage avez-vous de diffamer nos couronnes? et que vos diatribes sont longues!

— Comme vos épîtres, je l'avoue.

— Ainsi, pour le bien de la poésie, vous proscrivez nos jeux littéraires?

— Non, monsieur; les encouragements pour les gens de lettres ne sont déjà que trop rares. Je souhaite, au contraire, que vos lauriers croissent avec quelques branches d'or de plus. N'est-il pas scandaleux que l'imprimeur de l'Académie, s'appropriant les ouvrages couronnés, soit pensionné aux dépens des poëtes qu'elle daigne illustrer par son suffrage? Ils combattent pour un prix; ce libraire seul l'obtient. Mais je souhaite en même temps qu'elle rende utile aux lettres ces luttes poétiques.

« Si j'avais comme vous, monsieur, l'honneur d'approcher des immortels, j'oserais leur dire : Souverains seigneurs du Parnasse, il n'est pas en votre pouvoir de réformer la génération présente des rimeurs; mais comme la jeunesse littéraire débute presque toujours par solliciter les couronnes dont vous êtes les dispensateurs, vous pouvez former au bon goût une génération nouvelle, et préparer à la poésie un règne plus brillant. Abandonnés à leur génie encore enfant, ces poëtes futurs se perdent sur les traces de leurs prédécesseurs, et n'offrent pour tribut annuel à votre immortelle compagnie que des rapsodies sans nom. Que le sujet et le genre des ouvrages admis aux combats littéraires dont vous êtes les juges cessent désormais d'être libres : les poésies qui vous seront présentées seront moins vagues, et le public enfin saura quel nom leur donner. D'ailleurs, quelque grands

hommes que vous soyez, vous êtes hommes enfin ; dans cette multitude d'ouvrages différents de genre et de sujet, il est presque impossible de choisir celui qui mérite la préférence ; vous pouvez vous tromper, et, pour être une erreur, un choix mal fondé ne cesse pas d'être une injustice ; mais quand les athlètes académiques seront assujettis à traiter le même sujet, vous pourrez facilement comparer leurs productions, déterminer celle dont le mérite sera supérieur au mérite de ses rivales, et vous serez justes plus à votre aise.

« L'Académie a, dit-on, ses années d'indulgence et ses années de sévérité. Plus d'années d'indulgence : l'indulgence nuit aux vrais talents, parce qu'elle les rend paresseux et moins difficiles sur leurs productions ; les talents médiocres n'en méritent point, il faut les étouffer : quiconque ne fait point honneur aux lettres les dégrade.

« La rime, appauvrie et méprisée universellement, réclame votre appui ; elle n'est point un ornement accessoire dans notre poésie ; une mauvaise rime est un solécisme en vers. C'est sans fondement que nos auteurs rejettent sur elle la monotonie de leurs écrits. Les Latins rimaient comme nous ; si ce n'était point par les sons, c'était par la prosodie. Ces dactyles, ces spondées qui reviennent sans cesse à la fin de leurs vers alexandrins, ne sont-ils pas de véritables rimes ? Vengez donc la rime française ; accoutumez à son joug cette jeunesse encore docile ; qu'un ouvrage mal rimé n'obtienne jamais le

prix : on peut, sans injustice, présumer plus de talents dans un poëte esclave de la rime que dans celui qui la néglige, parce que l'exactitude des rimes annonce un travail obstiné et la fidélité aux principes des anciens. Mais que la raison soit encore plus sacrée que la rime; rejetez sans pitié les ouvrages qui n'auront point le style propre au sujet; que les gens de goût ne soient plus condamnés au supplice de lire des épîtres chantées avec l'enthousiasme de l'ode, et des odes écrites avec la simplicité didactique de l'épître. Vous êtes responsables envers la nation du goût des poëtes naissants; épargnez aux amateurs de la poésie les volumes d'ennui dont ils sont menacés par cette jeunesse, héritière du faux esprit des grands hommes du jour; et que le plus beau, le plus utile des arts refleurisse par vos soins. »

Le défenseur des prix académiques affectait de m'écouter avec indifférence. « A ces vaines déclamations, me dit-il, qui ne vous reconnaîtrait pas? Oui, vous êtes ce satirique qui diffama son siècle en vers imposteurs. Tous les ouvrages modernes sont à vos yeux médiocres ou détestables; vous n'aimez rien.

— Monsieur, c'est que mes ennemis composent, et que mes amis savent lire. »

A cette réponse inattendue, il fronça le sourcil, et partit sans me dire adieu.

RÉFLEXIONS

SUR

LA SATIRE DU DIX-HUITIEME SIÈCLE

Les gens du monde semblent avoir fait une ligue avec nos prétendus philosophes pour décrier la satire. De nos jours, on croit sans peine à la vertu d'un auteur licencieux qui se déclare athée ; mais on doute, au moins en apparence, qu'un satirique puisse être honnête homme, comme si la vie seule de Boileau ne suffisait pas pour démentir cette opinion affectée, moins outrageuse encore à sa mémoire qu'à celle de Louis le Grand, des Lamoignon, des Colbert, des Condé, et de tant d'autres personnages illustres qui l'honorèrent d'une estime particulière et de leurs bienfaits. Ces diffamateurs ont-ils oublié que ce critique inexorable donna autrefois l'exemple d'un

trait de générosité qu'ils ont loué avec enthousiasme dans une souveraine [1]?

Pour nous, qui faisons gloire de cultiver après lui le seul genre de poésie dont l'utilité serait vainement désavouée, malgré le respect que nous devons aux oracles des novateurs du temps, appuyé de l'autorité d'un écrivain si judicieux, nous soutenons au contraire que quiconque blâme la satire est un homme dupe des opinions d'autrui, un sot à prétention, ou une âme corrompue. Les citoyens vertueux, les esprits sains et vraiment éclairés ne la redoutant pas, l'ont toujours approuvée. Leurs entretiens sont la censure continuelle des mœurs dépravées et du mauvais goût : le satirique n'est en un mot que l'interprète de leurs plaintes ou de leurs jugements.

Ce sont ces hommes, dont le suffrage seul peut nous flatter, qui défendirent le Tableau du dix-huitième siècle du mépris dans lequel la cabale philosophique prétendait l'ensevelir. Leur indulgence encouragea nos faibles talents, et nous avons recueilli leurs voix pour corriger cet ouvrage, que nous venons de soumettre une seconde fois à leurs lumières. Malheur à nous si jamais nous désirions les applaudissements des so-

1. On sait que Boileau acheta la bibliothèque de Patru, célèbre avocat, réduit à l'indigence sur la fin de ses jours, et lui en paya le prix, qui était assez considérable, à condition que ce dernier la garderait toute sa vie.

C'est ainsi que l'impératrice de Russie avait acheté la bibliothèque de M. Diderot.

phistes modernes! Attaqués dans nos vers, ils doivent armer contre notre vie la persécution et le mensonge : l'intolérance et le fanatisme se sont réfugiés dans leur secte. Mais nous opposerons à leurs calomnies une constance éprouvée. Le génie peut nous manquer, et non le courage. Pensent-ils d'ailleurs que la honte ou l'honneur des gens de lettres soient dans leurs mains? Leurs impostures ont-elles diffamé le critique célèbre[1] à qui la première de ces satires est adressée? Tant qu'il a vécu, les âmes intègres, que la contagion des mauvais principes n'a point infectées, ont payé ses travaux d'une considération flatteuse. Maintenant que la mort vient de l'enlever à la littérature, leurs regrets ne craignent pas d'éclater; et nous, qu'il plaçait au rang de ses amis, inconsolable de sa perte, en voyant une foule de gens de bien mêler hardiment leurs pleurs aux nôtres, nous disons aux soi-disant philosophes : Calomniateurs ennemis de la satire, apprenez par cet exemple que vos cris et vos libelles ne déshonorent que vous-mêmes.

1. Feu M. Fréron.

LETTRE A M. IMBERT

Vous avez raison, monsieur : pour être aujourd'hui distingué de la foule des écrivains, poëte et prosateur infatigable, il faut s'exercer dans tous les genres de littérature, entasser volume sur volume, et ne pas laisser au public, si j'ose m'exprimer ainsi, le temps de respirer : la célébrité est la récompense de l'auteur le plus fécond, et non de l'auteur le plus excellent. Aussi serait-il impossible de citer un siècle qui ait produit autant d'ouvrages savants et littéraires que le nòtre en a vu paraître. Le dernier des rimeurs modernes peut se vanter d'avoir plus écrit que le premier génie du siècle passé, et faire graver en lettres d'or au bas de son portrait : JE SUIS UN AUTEUR UNIVERSEL.

Mais cette célébrité que l'homme de lettres acquiert par la multitude et la variété de ses productions, la con-

serve-t-il dans la postérité? Non, sans doute, et l'on connaît les disgrâces tragiques de nos beaux exprits si vantés. Leur réputation survit à peine à leur savante personne; et pour ne parler que de Fontenelle et de La Motte, malgré tout leur mérite, combien sont-ils déchus de leur haute renommée! D'ailleurs, monsieur, quels ont été les fruits de cette manie générale d'écrire sans fin, de se transformer en auteur *à cent têtes?* La corruption du goût, le mépris des règles, la décadence des lettres, l'avilissement des écrivains même : cette assertion ne serait pas difficile à prouver, et je me propose de la discuter avec vous dans notre premier entretien littéraire.

Au milieu de cette contagion qui s'est répandue sur le Parnasse, que fera donc un homme à qui la nature a refusé cette prodigieuse facilité d'écrire dont elle a doué tous les grands génies de notre âge, et qui, par un goût gothique et bizarre, méprise assez leur fécondité pour ne la point envier, à moins que, semblable à la vôtre, elle ne nuise pas à la beauté de leurs ouvrages? Ce qu'il fera? S'il est possédé de la fureur de rimer, qu'il ne puisse absolument se vaincre, il doit choisir parmi les genres de poésie le plus analogue à son caractère, le plus facile, le genre lyrique, par exemple, et s'y livrer tout entier. Lorsqu'avec de longs efforts il aura composé quatre odes passables, je lui conseille de les envoyer successivement à l'Académie : elle daignera peut-être en lire huit vers. N'a-t-elle pas lu une stance entière du *Jugement*

dernier? Flatté d'apprendre un si beau succès, vite, qu'il coure chez l'imprimeur; que ses œuvres soient mises au jour. Si les gens de goût, en les parcourant, disent : « Ce jeune homme ne manque pas de talent... « non... Mais pourquoi faire toujours des bagatelles... « comme des odes? que n'entreprend-il un grand ou- « vrage? » je soutiens, monsieur, que, fût-il Rousseau, ce laborieux poëte doit être satisfait : car enfin, si Rousseau a, de son aveu même, séché souvent six mois sur les strophes d'un cantique, notre stérile rimeur s'est épuisé certainement durant deux mortelles années sur ses quatre odes. Eh! bon Dieu! je connais tel auteur qui, en moins de temps, aurait fait une encyclopédie. Cet effort n'est-il pas bien plus glorieux?

Vous devinez aisément, monsieur, qui je veux peindre dans ce rimeur obscur. Oui, c'est votre ami même, le plus sincère de vos admirateurs. Vous recevrez, sous peu de jours, ses nouveaux essais pindariques. Si le public les dédaigne comme il a dédaigné *le Jugement dernier,* je bénis mon heureuse stérilité; mais, pour être au comble de ses vœux, il faudrait que ma muse eût composé *Pâris*.

J'ai l'honneur d'être, etc.

GILBERT.

LE CARNAVAL DES AUTEURS

OU

LES MASQUES RECONNUS ET PUNIS

> Un écrit clandestin n'est point d'un honnête homme
> Quand j'attaque un auteur, je le dois et me nomme.

Depuis quinze jours mon corps se refusait au sommeil; vainement j'avais lu le poëme des *Saisons*, la nouvelle Iliade franco-gauloise, les odes du Pindare gascon, les mélanges du littérateur-géomètre; je bâillais, bâillais... mais je ne pouvais m'assoupir, lorsqu'on m'apporta l'éloge de Racine, ouvrage de M. Anti-Chaleur. J'ouvre la brochure; à peine mes yeux se sont-ils reposés sur les premières pages, voilà déjà qu'ils se ferment; je suis

endormi. O l'excellente chose que le sommeil! En vérité, M. Anti-Chaleur, de tous les plaisirs que peuvent causer vos écrits, le sommeil est le plus ordinaire, mais le plus doux. Combien d'agréables songes vinrent flatter mon imagination, tandis que je m'abandonnais aux douceurs de ce repos si longtemps attendu! D'abord un labyrinthe immense s'ouvrit devant moi. Cent portes qui ne se ferment jamais conduisent dans un temple étroit, bâti dans le milieu de ce palais magique. Sur le frontispice de la principale, on lisait: « C'est ici que la Vérité sommeille. » La vérité sommeille! Ah! qu'on s'étonne encore, m'écriai-je, si tant d'écrivassiers assomment impunément de leurs productions glacées un public assez indulgent pour les applaudir, même alors qu'il bâille; si la place où Corneille, où Racine, où Despréaux et La Fontaine furent assis à l'Académie est en proie à leurs Zoïles; si ceux qui déshonorent les lettres par leurs cabales, leurs systèmes, et leur ineptie, jouissent sans trouble du droit de dispenser les réputations. La Vérité sommeille! Ah! courons la tirer de ce honteux repos. Que nos auteurs damerets, que nos tyrans philosophes connaissent enfin leur petitesse. Aussitôt je m'élance à travers cet édifice ténébreux. L'Espérance, sous les traits d'une jeune beauté, marche devant mes pas, portant un flambeau qui m'éclaire dans les détours sans nombre du labyrinthe. J'arrive enfin dans le temple. Là, je vis le sage auteur de l'*Histoire naturelle*, qui, tout couvert de lauriers, s'élevait sur un trône d'ai-

rain, fier d'avoir surpris à la Vérité la plus belle moitié de ses secrets. Le citoyen de Genève brillait à ses côtés. Au lieu de cette misanthropie dont l'Europe l'accuse, son visage respirait l'aménité, la candeur et la vertu. Je saluai roi de nos écrivains modernes ce foudre d'éloquence, en pleurant sur ses erreurs. Vous me demanderez peut-être si l'auteur du *Système de la nature*, si le singe de Newton ne s'offrit point à moi dans ce temple. Mes yeux les cherchèrent l'un et l'autre; mais je ne fus nullement surpris de ne les y pas trouver.

Sur un autel d'argile, la Vérité, chargée de lambeaux, reposait solitaire. Tout son corps saignait des blessures innombrables dont la couvrent tous les jours et les courtisans et les journalistes. Frappé de cette image, saisi de respect, je demeurai longtemps immobile. L'Espérance m'enhardit d'un sourire et s'enfuit. On m'aurait vu soudain avancer vers l'autel d'un pas audacieux : « Vengeur du sage persécuté, toi que les grands haïssent plus encore que les poëtes ne détestent la satire; toi, la terreur des sots et des méchants, ô Vérité! déesse tant de fois outragée par les hommes, n'est-il pas temps enfin de venger tes injures? Tu dors, et M. Anti-Chaleur fait des vers! Tu dors, et M. Attila traîne les héros français sur la scène! Tu dors, et de lâches flatteurs ont chassé Racine du trône de la poésie pour y placer M. Vol-à-Terre! Tu dors, tu dors, et M. l'Impuissant de Sot-Trop s'avise de juger nos poëtes! Attends-tu, pour confondre tes en-

nemis, que M. Rudozoi chausse encore le cothurne? Ah! si tu crains de paraître dans les cours, viens du moins avec moi parcourir l'empire littéraire; rends à la fange dont ils sont sortis ces pygmées qui marchent revêtus de la gloire de nos demi-dieux; ou si tu veux rester dans ce temple qui te dérobe aux regards profanes, remets entre mes mains ton flambeau, ton miroir fidèle, et ce fouet terrible que tu confias au grand Despréaux, quand il conçut le dessein d'immortaliser par le ridicule et les Cotins et les Pradons. »

Je dis, et la Vérité s'est éveillée. « Heureux téméraire, me répondit-elle; tu seras satisfait, je te suis. » Déjà nous sommes loin du labyrinthe. La Vérité me conduit dans un palais où toute la cour d'Apollon, masquée, s'était rendue pour célébrer certaine orgie qu'on nomme Carnaval. Les différentes sectes s'étaient assemblées dans divers appartements voisins les uns des autres. Nous entrons dans la salle où la philosophie prend ses ébats. Vol-à-Terre le premier nous aperçut. Il reconnaît la Vérité, et, confus de la voir, il court se cacher au milieu de ses esclaves, en ordonnant de la mettre hors de la salle. Tous s'empressèrent d'exécuter son ordre, car tous craignaient la Vérité. Parmi les plus zélés ministres du tyran littéraire, je remarquai une petite ombre qui vomissait de grands cris contre la déesse : cette ombre se nommait M. Anti-Chaleur. Tout ce que faisait son maître, elle le faisait aussi; c'était enfin l'ombre de Vol-à-Terre; elle

n'existe que par lui : à sa mort elle disparaîtra, semblable à ces figures qui, tant que nous vivons, nous retracent notre image quand la lumière brille, et qui s'effacent lorsqu'elle fuit.

Tant de soldats n'effrayèrent point ma conductrice. Elle regarde ces larves, et tous sont retombés dans leur fauteuil, tremblants comme le feuillage que les vents agitent. Ces prodiges commençaient à m'étonner. Quel projet a formé la Vérité pour les punir? disais-je... Elle parle, tous les appartements s'ouvrent. Arrive la troupe de Sans-Quartier, et celle de Faible-Sot. La déesse s'approche de Sans-Quartier, le démasque, choisit dans sa suite l'abbé du Sabbat, et leur tient ce dicours : « Vous m'avez quelquefois outragée, je devrais vous punir; mais, en faveur des services que vous m'avez rendus, je veux bien vous pardonner. Soyez aujourd'hui mes ministres; voilà mon flambeau, voici mon fouet redoutable. » Et je la vis armer Sans-Quartier de son fouet redoutable, et l'abbé du Sabbat de son flambeau. Elle me remit son miroir. « Que vos compagnons prennent place; le jour de mes vengeances est venu. Suivez-moi : vainement de triples masques cachent les traits de ces philosophes orgueilleux; on ne trompe point l'œil de la Vérité. »

A ces mots nous avançons dans le milieu de l'assemblée. Comme ils frissonnaient, ces prétendus sages! A les voir, vous eussiez cru qu'ils attendaient le signal d'une bataille. Je brûlais de les connaître. « Beau masque, quel

es-tu? dis-je à celui qui paraissait commander la livrée philosophique. Tu trembles? rassure-toi. Quel es-tu? — Qui, qui...— Rassure-toi...— Qui je suis?... De... de quel droit oses-tu me le demander? Je suis un gentilhomme ordinaire. J'ai vu dans mon palais arriver à grands flots des beautés, des héros, des têtes couronnées; j'ai guéri mes chers Welches de leur vieille admiration pour Corneille; j'ai chassé Malherbe du temple du Goût; j'ai prouvé que Racine n'avait fait que des tragédies à l'eau rose; mes bons mots ont forcé l'ami P... de renoncer à la poésie, qu'il eût cultivée avec de grands succès; j'ai déclamé contre la satire, et presque tous mes ouvrages polémiques sont des libelles. C'est moi qui, le premier, avançai que Rousseau n'était qu'un versificateur froid et barbare. Je t'ai donné du pain, lors même que tu m'accablais de calomnies; sans moi tu gémirais encore dans les cachots de Bicêtre: et tu me demandes qui je suis? Ne dirait-on pas que *la Henriade* est ton ouvrage? que tes mains

D'un poignard plus tranchant ont armé Melpomène?

— Beau masque, quel es-tu?

— J'ai dénoncé La B... au public comme un misérable qui s'était enfui du Danemark pour éviter la corde.

— Beau masque, quel es-tu ? quel es-tu?

— J'ai délivré nos versificateurs du joug de la rime, dont j'avais défendu la cause contre Lamotte-Houdard;

aussi tous mes ouvrages de poésie sont en vers blancs. Pour l'intérêt de l'humanité, j'ai ridiculisé les papes tant que je l'ai pu; j'ai confondu la rage d'un pédant d'Annecy; j'ai fait voir que Rousseau, dont l'Europe entière attestait l'innocence, avait été justement banni.

— Que n'a-t-il pas fait? Ne le reconnaissez-vous point? Vol-à-Terre est son nom, et moi, je suis la Vérité. » Elle n'avait point encore achevé ces mots, le masque du favori des rois était tombé; la déesse en fureur le dépouille de ses habits jusqu'à la ceinture, et commande à son porte-fouet de le fustiger. Une invisible main le tient enchaîné sur son siége; le ministre des vengeances de la Vérité s'apprête à remplir son office, tandis que du regard elle contient dans le silence et la terreur tous ceux qui pouvaient le défendre. Cependant l'abbé du Sabbat agite son flambeau sur le miroir que j'étale devant les yeux du tyran littéraire. Malheureux! ses yeux y lisent l'arrêt de la postérité sur ses écrits. Il frémit d'avoir été trompé par ses flatteurs. Quels gémissements étaient les siens! « Ah, cuistre! ah, sodomite! ah, pédéraste! Quoi! sans respect pour ma renommée, me fustiger... moi! gentilhomme ordinaire! moi, l'ornement de toutes les académies de l'Europe! vilain, manant, voleur, fripon! »

Ainsi se lamentait le célèbre Vol-à-Terre. Derrière lui s'était adroitement glissé le plus petit des Mirmidons qui, chargé d'un masque énorme, s'agitant, suant à gros-

ses gouttes, un crayon à la main, tâchait de se faire apercevoir par son air occupé, pendant que Sans-Quartier frappait sa victime. A chaque coup que donnait le fameux porte-fouet de la divinité : « De la force! de la grâce! coup faible! coup d'harmonie imitative! Je ne sais si ce coup est heureux; coup d'une précision singulière! » s'écriait-il, et mon imperceptible Lilliputien d'écrire son joli commentaire. Réduit enfin à demander grâce, le despote Vol-à-Terre avoua que toutes les noirceurs dont il avait accusé ses rivaux ou ses critiques étaient des mensonges forgés et publiés dans son dépit : « Oui, Sans-Quartier est un galant homme; oui, l'abbé du Sabbat est le plus sage de nos lévites. Tout ce qu'ils ont pris dans mes ouvrages, hélas! n'est que trop juste; qu'ils finissent mon châtiment, et ma langue même, renouvelant la loi de Caligula, est prête à effacer *l'Écossaise* et *les oreilles des bandits de Corinthe!* »

La Vérité se laissa toucher à ses prières, et lui donna quelques branches de laurier pour avoir composé deux ou trois bonnes tragédies, le second chant de *la Henriade*, etc.

« Et vous, beau masque, nous direz-vous qui vous êtes?

— Je m'en garderai bien. La somme de coups dont je vous ai vu charger mon voisin m'apprend trop combien il est dangereux de se faire connaître. Hélas! vous avez déchiré toute la masse de ses chairs. La réaction de ce

fouet vengeur m'a déjà moi-même couvert de plaies immenses. Infortuné Vol-à-Terre! que ne s'est-il caché dans le monde intellectuel ! »

A ce discours amphigourique, je vis la Vérité sourire avec indignation. « C'est donc vous, M. Ronflonbombe ? Vous n'éviterez point le choc de cette gaule redoutable. » Je la conjurai de lui pardonner en faveur des belles qualités de son âme, et la déesse lui pardonna.

« Ah ! messieurs, s'écriait du fond de la salle un personnage assez bizarre ; ah ! vous outragez la nature par votre barbarie. La nature vous ordonne d'être humains. Non, ce n'est point la Vérité qui vous commande d'être si sévères. Sa divine nature est incompatible avec la vengeance. Je vous donnerai tous les rubis, toutes les émeraudes, les perles et les saphirs qui brillent dans mon poëme, si vous daignez nous épargner : ménagez la faible nature de l'homme !

— Oh ! vous vous trahissez, monsieur Force-Nature; Corneille, Racine, privés par vous du sceptre de la scène, demandent vengeance ; je suis la Vérité, je dois leur faire justice.

— Arrêtez, arrêtez; barbares, qu'allez-vous faire ? On n'est grand, on n'est vraiment vertueux qu'autant qu'on sait pardonner. Le rapport de nos cœurs avec l'humanité se mesure par le mal que nous faisons. La bienfaisance, la vertu sont deux êtres qui se combinent avec la gloire, de telle sorte que la dernière ne marche point sans les

deux autres. La nature nous a tous mis au niveau par un lien moral, et c'est être tyrans que de rompre cette chaîne par la force. Mortels, écoutez et soyez sensibles. La Vérité est voisine du néant quand elle s'abaisse à la vengeance.

— Où sommes-nous ? Quelle langue parlent ces philosophes ? Ne sois point étonné, me répliqua la déesse ; il est permis à M. Obscurot-du-Fatras de défendre ainsi la cause de M. Force-Nature. Un égal supplice les attend tous deux. » Un petit homme, à ces mots, s'approche avec un air patelin, et d'une voix de fausset : « O Vérité ! qu'il me soit permis d'implorer votre clémence. Une foule de rimailleurs qui nous haïssent en raison des lumières que nous avons répandues dans l'Europe, nous a peints à vos yeux des plus fausses couleurs. Ce petit nombre de sages que vous voyez pensent. Jamais aucun d'eux ne vous a blessée ; j'en atteste l'Académie et M. Vol-à-Terre. Pourquoi nous condamnez-vous sur la déposition de tous ces journalistes que le public méprise ? L'humanité se réchauffe dans les cœurs les plus froids depuis que la philosophie s'est emparée des esprits.

— Ce discours est fort beau, monsieur Froid-Lambert. Si vous vous étiez borné à prouver que deux et deux font quatre ; si, tout hérissé d'algèbre, le compas à la main, vous aviez respecté la poésie qui m'est chère, quoique pour me faire aimer elle me peigne des couleurs

du mensonge; si vous n'eussiez point prétendu la dépouiller de ses ornements pour l'habiller de sentences; si Rousseau, si Racine n'avaient pas essuyé vos insultes obscures, je vous épargnerais peut-être; mais Sans-Quartier vous attend. Vous pourrez augmenter l'*Encyclopédie* de l'article Fouet quand vous en connaîtrez les effets particuliers, et je vous conseille de faire part au public de vos observations sur la pesanteur du bras de Sans-Quartier à la première séance académique. »

La déesse saisit alors ces trois sages, et les attacha sur leur fauteuil. Chacun d'eux reçut à son tour le châtiment qu'il méritait, et nous continuâmes notre inspection. M. l'Impuissant marchait en tapinois à nos côtés. Il n'avait point oublié de faire ses injurieuses notices sur les étrivières que nos trois philosophes avaient reçues. « Des coups de la première beauté. On souhaiterait que l'auteur s'occupât davantage à fondre ses tours de bras et à retrancher de sa manière de flageller ces négligences qui la déparent. » Tel était son premier commentaire. « De l'énergie, de la facilité, peu d'ordre dans les coups, » tel était le second. « Coups dignes du sujet, » tel était le troisième.

Parmi les personnages qui composaient le reste des philosophes, un grand homme caché sous un masque singulier piquait extrêmement ma curiosité. Tout son corps paraissait enveloppé de bandeaux [1] liés assez mal-

1. M. Marmontel aime beaucoup les bandeaux. Voyez ses Œuvres.

adroitement les uns aux autres. Je l'aborde. « Beau masque, quel es-tu ? » Il garde le silence. « Beau masque, quel es-tu ? » Il garde le silence. « Quel es-tu ? » Il garde le silence. « Je te fais manger la mort dans un panier de chardons, si tu ne parles. — Manger la mort! Ah! vous m'avez volé cette expression; j'ai dit: Boire la mort. — Seriez-vous donc l'auteur d'*Aristomène?* — C'est lui-même, reprit la déesse, lui dont la main téméraire osa diminuer le nombre des lauriers dont j'avais couronné le front de Boileau; lui qui prétend relever la réputation de Lucain sur les débris de celle de Virgile! Il faut que sa témérité soit punie. » Et Sans-Quartier ravit à ses confrères le droit d'être jaloux de son sort. Ainsi nous passâmes en revue toute la cohue encyclopédique. A peine, entre les auteurs dont elle est formée, en trouvâmes-nous deux que la Vérité jugeât dignes de pardon. Les yeux d'Attila, chargés de sinistres nuages, semblaient, après son supplice, annoncer les orages du désespoir; mais il fut prié de concentrer dans son cœur la bouillante amertume du fiel qui le consumait. Le traducteur lapon des *Métamorphoses* d'Ovide jura de se changer en gazetier, afin de rendre à la Vérité outrage pour outrage; et la Vérité lui répondit qu'il n'avait jamais été autre chose.

Cependant Faible-Sot riait du malheur des philosophes, s'imaginant que la déesse allait ceindre sa tête de lauriers, satisfaite des combats qu'il avait livrés à cette secte ennemie du goût et de la saine raison. Quelle fut sa

surprise quand il l'entendit donner à son ministre l'ordre de le châtier !... « Ah ! s'écria-t-il, lisez ma *Dunciade*. — Je l'ai parcourue, répliqua Sans-Quartier, et la Vérité me doit vengeance de l'ennui qu'elle m'a causé. — Sans doute, sans doute, poursuit en se levant un des masques, ami de Sans-Quartier. Qu'avais-je fait à cet esprit malin qui dût m'attirer ses sarcasmes ? Hélas ! il m'a brisé sous le poids de ses coups ! Je ne vois partout que des méchants, des ingrats... Quand les auteurs rappelleront-ils enfin à leur mémoire qu'ils sont hommes avant que d'être écrivains ! » Je reconnus à ce discours M. d'A..., et j'eus le plaisir de voir la divinité lui présenter, sous les yeux mêmes de son détracteur, la palme qu'elle accorde aux poëtes honnêtes et sensibles, en le priant de s'égayer davantage, et de moins charger son style de métaphores outrées. A ce spectacle s'élance, du milieu du régiment de Sans-Quartier, un poëte plus brillant, plus léger qu'une salamandre. « Madame la Vérité, vos dons enfin sont un peu plus galants. Mon physique est extrêmement délicat, et je vous confesserai que je n'envie point la couronne que vous réservez à M. Faible-Sot. L'éclair de la gloire mérite-t-il qu'on s'expose aux tourments qui le suivent ? Vive mon insouciance ! Mais vous êtes devenue charmante depuis un instant. Ma foi, je vous aimerais assez, si... — Si je vous donnais quelques fleurs. Eh bien ! soyez content, ce myrte vert vous est destiné. — J'avais bien raison de dire que vous étiez charmante....

Çà, de grâce ! quelle nuit voulez-vous que je vous donne ? — Trêve au persiflage, M. D...; je veux dans mes amants un peu plus de sensibilité. Vous m'entendez... » La déesse distingue alors dans la foule le chantre modeste de Pâris, elle l'appelle. A son nom, je tressaille de joie. C'est un laurier qu'il a mérité. La Vérité m'avait prévenu ; et je parlais encore que le front de ce poëte ingénieux s'élevait déjà ceint d'une guirlande immortelle.

Sans-Quartier brûlait d'exercer sa vigueur sur l'infortuné Faible-Sot. Il conjure notre reine commune de mettre fin à ses libéralités. Saisissant son adversaire, il le traîne au milieu de l'assemblée, le fustige, le fustige tant, que les philosophes, malgré les douleurs qu'ils éprouvaient encore, jetèrent un cri général d'approbation et de plaisir. À ce bruit, le labyrinthe, le palais, la Vérité, la cour d'Apollon, tout disparaît ; je suis éveillé, et s'il m'arrive jamais de ne pouvoir dormir, ou de désirer quelques songes agréables, je connais M. Anti-Chaleur et ses talents, je le prierai de me prêter ses œuvres. Messieurs, je vous conseille d'user de la même recette.

FIN.

TABLE

Pages.

Notice historique sur Gilbert 1

Préface 13

Poésies. — Le Poëte malheureux 17

Le dix-huitième siècle, satire à M. Fréron 29

Mon Apologie, satire 53

Stances à M. d'Arnaud 74

Le Charme des bois, stances 79

Didon à Énée, héroïde 82

Le Jugement dernier, ode 101

Ode à Monsieur, sur un voyage en Piémont 108

Le Jubilé, ode 112

Ode au Roi 117

Ode à S. A. S. monseigneur le prince régnant de Salm-Salm . . . 122

Sur la mort de Louis XV, ode à MM. les officiers du régiment du roi. 127

Ode à la Reine, sur la mort de S. A. R. madame la princesse Anne-Charlotte de Lorraine 131

Ode sur la guerre présente, après le combat d'Ouessant 141

Ode imitée de plusieurs psaumes, faite par Gilbert huit jours avant sa mort 149

Pages.

ÉPITRES HÉROÏQUES ET MORALES. — La marquise de Gange à sa mère. 155
Le Criminel. — D'Orval à Mélidor. 165
Les plaintes du Malheureux. 181
L'Amant désespéré 185
Le Printemps. 188
Quarts d'heure de misanthropie. 192
Le nouvel Épicure 196
A mademoiselle Rosalie 199
A madame de M***, sur son accouchement. 201
Les Inquiétudes de l'amour. 203
A M. Dorat 205
La Mort d'Abel : Chant septième. 207
— Chant huitième. 224

PIÈCES EN PROSE. 251
Épître dédicatoire. 253
Éloge de Léopold Ier, duc de Lorraine.. 255
Diatribe au sujet des prix académiques. 298
Réflexions de Gilbert, sur sa satire du dix-huitième siècle. 311
Lettre à M. Imbert. 314
Le Carnaval des Auteurs, ou les Masques reconnus et punis. . . . 317

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.


THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS
WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
July – Aug. 1986
We're Quality Bound